

MUNICIPALITÉ D'ALEXANDRIE

ALEXANDREA AD AEGYPTUM



≡ GUIDE DE LA
VILLE ANCIENNE
ET MODERNE ≡
≡ ET DU MUSÉE
GRÉCO-ROMAIN
PAR E. BRECCIA



BERGAMO :: :: :: ::
:: ISTITUTO ITALIANO
D'ARTI GRAFICHE - 1914



ALEXANDREA AD ÆGYPTUM

MUNICIPALITÉ D'ALEXANDRIE

ALEXANDREA AD ÆGYPTUM

GUIDE DE LA VILLE ANCIENNE ET MODERNE

ET DU MUSÉE GRÉCO-ROMAIN

PAR

E. BRECCIA



BERGAMO

ISTITUTO ITALIANO D'ARTI GRAFICHE

1914

TOUS DROITS RÉSERVÉS

INTRODUCTION

Lorsque, vers le commencement du XIX^{me} siècle, Mohamed-Ali conçut l'idée de faire renaître à une prospérité nouvelle la ville fondée par le Conquérant Macédonien, celle-ci, réduite tout au plus à 5.000 ou 6.000 habitants, sommeillait sur l'étroite langue de terre qui, au cours des siècles, s'était formée sur l'emplacement de l'ancien Heptastade.

Là où la ville des Ptolémées avait mené sa vie de magnificence, de splendeur et de gloire, la ruine et la mort régnaient en maîtresses depuis de longs siècles. Là où le soleil, brillant dans la profondeur bleue du ciel, avait fait éclater les ors, les bronzes et les marbres, il n'y avait guère, hélas ! qu'un immense cimetière dormant dans la tristesse d'un silence infini. Qu'était devenu le bruit de cette ville où « personne ne restait oisif », où tant d'artistes, de poètes, de philosophes, de critiques avaient exercé leur intellectualité raffinée et décadente, où l'amour de l'argent égalait seul celui des plaisirs, où les femmes étaient aussi belles que peu farouches ?

Rien n'était plus ! Partout régnait la tristesse des choses mortes. Au fur et à mesure que la ville se retirait et se contractait, pour ainsi dire, les nécropoles — qui, en dehors de l'enceinte primitive, s'étendaient auparavant à l'orient et à l'occident — avaient occupé presque en totalité le sol anciennement habité.

Par-ci, par-là, un palmier solitaire laissait flotter, aux caresses des vents du nord, sa chevelure abondante au-dessus de son long corps nu. Superbes et tristes, l'Aiguille de Cléopâtre et la « Colonne de Pompée », tels deux géants survivant au désastre immense, se regardaient de loin et se disaient mutuellement leur chagrin séculaire.

Dans le Grand Port, qui avait donné abri aux plus puissantes flottes de l'époque hellénistique, et dans l'Eunostos, s'achevait l'œuvre lente mais sûre de l'enlissement des quais et de l'envahissement des sables, car tout était oisif et abandonné.

Il fut donc donné au grand Mohamed-Ali de ressusciter une ville morte. Son génie, joint à sa courageuse initiative, y réussit bientôt. Le curage et la réfection du canal Mahmoudieh en 1819, comme aussi les travaux entrepris dans l'Eunostos, ne tardèrent pas à rappeler vers Alexandrie une grande partie du commerce, qui l'avait rendue si célèbre dans l'antiquité. La population européenne profita de la libérale hospitalité de ce prince éclairé et s'y établit chaque jour plus nombreuse. La mort, à son tour, fut chassée par la vie, si bien que les pauvres 6.000 âmes qui peuplaient la ville à l'aurore du siècle, avaient décuplé plusieurs fois au moment de l'occupation anglaise en 1882. Dès lors, c'est à pas de géant que les développements se font dans tous les domaines, économique, démographique, topographique.

On a accusé les Alexandrins d'aujourd'hui d'avoir mé-

connu et méprisé tout ce qui leur restait de tangible de la gloire des anciens, car on sait qu'avec la fiévreuse activité qu'ils déployaient à niveler et à construire ils brisent ou ils recouvrent, à jamais peut-être, des monuments aussi nombreux qu'ils sont précieux. Cet état de choses a fait le malheur de deux générations d'archéologues et d'historiens; mais, en dépit de ce vandalisme, il y a encore des choses très intéressantes à voir dans la ville des Ptolémées. Rien n'est plus faux que la légende qui veut qu'Alexandrie n'ait « rien à montrer »; elle est née du fait que, par sa position, Alexandrie est un point d'arrivée et un point de départ. Le touriste arrive en Egypte pressé de voir les Pyramides et les ruines grandioses de la civilisation pharaonique dont la description a exalté son imagination dès l'enfance..... Au retour, c'est un autre sentiment. Il a la nostalgie du *home* ou la hâte de voir d'autres pays. Pour lui, Alexandrie n'est plus qu'un port! Mais il n'aura eu qu'une idée incomplète de la merveilleuse histoire de ce pays cent fois mort et cent fois ressuscité, il partira avec une regrettable lacune dans la série de ses impressions et de ses connaissances. Nous espérons le démontrer.

* * *

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques mots à cette introduction de la première édition. Je me plais à constater que l'intérêt croissant des touristes pour Alexandrie a rendu nécessaire la réimpression de ce volume. Du reste la ville, au point de vue de l'hygiène, du confort et de tous les progrès modernes, est en voie d'incessante amélioration. L'extension qu'on donne aux parcs publics, l'ouverture de nouvelles rues le long de la mer, les travaux

de canalisation, la construction de nouveaux hôtels, rendent le séjour d'Alexandrie plus agréable et plus sain. Aux louanges que les hygiénistes ont souvent données au climat de notre ville et de ses faubourgs depuis Ramleh jusqu'à Aboukir, viennent s'ajouter, chaque jour plus nombreuses, celles des touristes et des écrivains. L'historien anglais Weigall, d'après son expérience personnelle, affirmait tout récemment qu'il n'y a peut-être pas de climat au monde qui puisse rivaliser avec celui d'Alexandrie, vers le commencement de l'été ⁽¹⁾.

Quant au présent volume, je dois dire que ce n'est pas une simple réimpression, mais un ouvrage presque entièrement nouveau, soigneusement revu et largement développé.

Quelques lecteurs préféreraient peut-être un ton plus affirmatif dans les questions de topographie alexandrine; mais les gens compétents savent bien que dans ces questions le doute représente souvent la solution la plus scientifique. La Bibliographie qui suit les chapitres, cite toujours les publications les plus essentielles: ces publications se trouvent toutes ou presque toutes dans la Bibliothèque archéologique qui est annexée au Musée et qui est ouverte au public aux mêmes heures que le Musée.

C'est mon devoir de remercier l' « Istituto Italiano d'Arti Grafiche » pour les soins qu'il a apportés à l'impression et à l'illustration du volume. Les photographies ont été exécutées pour la plupart par l'atelier bien connu de Mr Reiser; j'en dois cependant un assez grand nombre à l'amitié du Doct. Arnoldo Rietti; quelques-

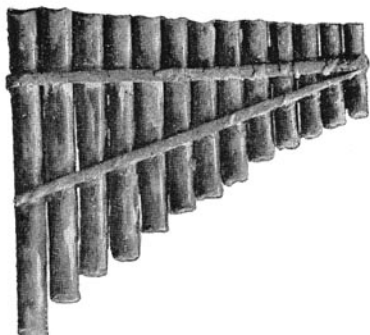
(1) « There is perhaps no climate in the entire world so perfect as that of Alexandria in the early summer ». WEIGALL, *The Life and Times of Cleopatra, Queen of Egypt*, p. 21.

unes m'ont été fournies par Mr C. Mamlouck et d'autres par Mr Mohamed Saoudi.

L'expression de ma plus sincère et affectueuse reconnaissance doit aller à mes chers amis le Père J. Faivre S. J., le Prof. G. Lefebvre et Mr V. Nourrisson qui ont bien voulu me prêter leur concours dans la tâche ingrate de la correction des épreuves ; le P. Faivre avait eu déjà l'obligeance de revoir en entier mon manuscrit.

Enfin je ne dois pas oublier le Doct. Alexandre Granville, Directeur Général de la Municipalité : esprit large et éclairé, il a voulu que le livre fût élégamment imprimé et richement illustré.

EV. BRECCIA.



LA VILLE MODERNE

E non il flutto del deserto urtante
e non la fuga dei barbarici anni
valse a domare quella balda figlia
del greco eroe.

Alacre industrie a la sua terza vita
ella sorgea, sollecitando i fati.

CARDUCCI, *Odi Barbare*,
Alessandria.

Population. — D'après les derniers recensements, la population d'Alexandrie se monte au chiffre de 400.000 habitants. Pour les éléments et les nationalités qui la composent, il est vrai de dire, *mutatis mutandis*, que les conditions de l'époque gréco-romaine s'y répètent, car, aujourd'hui même, on peut définir Alexandrie une ville cosmopolite. Parmi ses habitants, on compte presque 70.000 étrangers, dont environ 30.000 Grecs, plus de 20.000 Italiens, quelques milliers de Français, Anglais et autres sujets britanniques (Maitais, Indiens), Autrichiens, Allemands, Syriens, Arméniens; il y a aussi un certain nombre de Turcs, de Suisses, d'Espagnols, d'Américains, de Barbarins, de Marocains, de Russes. Chaque puissance est représentée par un Consul.

Au point de vue de la religion, la variété n'est pas moindre. La grande majorité est, naturellement, musulmane, mais il y a aussi beaucoup de catholiques de différents rites, beaucoup d'orthodoxes, de protestants et d'israélites. Tous les cultes représentés en Egypte ont des églises ou des temples à Alexandrie: pour quelques-uns même, Alexandrie est le siège principal de l'autorité religieuse.

On serait porté à croire que cette variété de races, de langues, de religions, de mœurs ne saurait constituer une ville dont les qualités les plus essentielles sont précisément la tolérance et le respect réciproques : la ville d'Alexandrie est une preuve que beaucoup de préjugés et de haines de races, beaucoup de chauvinismes, beaucoup de fanatismes religieux peuvent s'atténuer, disparaître même, lorsqu'une race ou une nationalité a l'occasion de vivre au contact quotidien d'autres races et d'autres nationalités, et peut apprendre que chacune de celles-ci a des qualités qu'il faut apprécier, des défauts qu'on doit tolérer.

Un accident se produit-il dans l'une des colonies, il est considéré comme un malheur pour les autres, et tous s'efforcent d'y remédier avec une solidarité touchante. Chacun garde son idéal politique, social et moral, mais tous respectent celui des autres, et personne ne clame que le sien soit le meilleur, le plus beau, et qu'il doive gouverner le monde.

Telle est, en somme, la condition admirable de la vie à Alexandrie pour ce qui a trait aux rapports sociaux de ses habitants. Il est bien évident que, parmi les colonies les plus nombreuses, il y a des éléments qui laissent à désirer, mais hâtons-nous d'ajouter, à la louange de la ville, qu'en proportion du chiffre de ses habitants, les crimes commis à Alexandrie sont inférieurs en nombre et en gravité à ceux d'autres villes ayant une population égale.

Les Alexandrins d'aujourd'hui comptent sans doute parmi les plus hospitaliers du monde : Gelal el-Din ben Mokram, « maître de ceux qui savent par cœur », serait étonné d'avoir pu chanter autrefois : « Celui qui descend à Alexandrie ne reçoit comme don d'hospitalité — Que de l'eau ou la description de la Colonne d'El Saouari. — Quand on veut le bien traiter, on va jusqu'à lui donner de l'air — Doux et l'indication du Phare. — On lui peint aussi la mer et ses vagues. — En y joignant la description des grandes barques grecques. — Que l'hôte n'ait pas l'ambition d'avoir du pain — Car il n'y a là pour cette lettre aucun lecteur ».

Organisation Administrative. — La ville d'Alexandrie, qui est le siège d'un gouvernorat, est administrée, depuis 1890, par une Commission municipale de 28 membres, dont 8 sont nommés par le gouvernement, 6 sont membres de droit, de par les fonctions élevées qu'ils occupent, 6 sont élus par le collège général des électeurs (c'est-à-dire par tout citoyen payant un minimum de 75 livres égyptiennes de loyer par an), 3 sont élus par le collège des importateurs, 3 par celui des exportateurs, 2 par les pro-

priétaires. Il n'est pas admis, dans la Commission municipale, plus de 3 membres élus d'une même nationalité. La présidence de la Commission revient de droit au gouverneur de la ville. La Commission se divise en plusieurs Comités qui veillent à la bonne marche et au développement des différents services; elle nomme aussi une Délégation, qui est son organe administratif et exécutif permanent. La Délégation est composée de 7 membres, plus le vice-président de la Commission, qui en est membre de droit et qui la préside. La direction et la surveillance de tous les services sont confiées à un Directeur Général, qui assiste à titre consultatif aux séances de la Délégation, de la Commission et des Comités. Le service municipal comprend les branches suivantes: 1. Service Administratif et du Contentieux, 2. des Recettes, 3. Technique, 4. du Nettoyement, 5. des Parcs et Plantations, 6. Sanitaire, 7. Vétérinaire, 8. du Musée, 9. de la Bibliothèque, 10. des Pompiers. A la fin de chaque année l'Administration publie en volume les Rapports des Chefs sur la marche des divers services. Malgré la tendance du Gouvernement à centraliser au Caire la direction de toutes les branches de l'administration, Alexandrie est restée le siège de la Cour d'Appel Mixte, de l'Administration des Douanes, des Ports et Phares, du Conseil sanitaire maritime et quarantenaire. Pour la direction du service de sûreté publique, et pour la bonne marche des autres services publics qui ne relèvent pas de la Municipalité, la ville et son territoire constituent un Gouvernorat. Le Gouverneur, qui est en même temps, ainsi que nous l'avons dit, président de droit de la Commission municipale, est le représentant de l'Etat à Alexandrie: il est aidé par un sous-gouverneur et par le commandant de la police. D'ailleurs les Ministères, l'administration de la Caisse de la Dette Publique, l'agence diplomatique d'Angleterre résident à Alexandrie pendant les mois d'été. S. A. le Khédive, qui aime beaucoup notre ville, y passe plusieurs mois de l'année, dans sa résidence de Montazah.

Climat, Hygiène, Confort. — Dans l'antiquité, Diodore, Strabon, Ammien Marcellin, Quinte-Curce, Celse et Pline ont vanté la salubrité du climat d'Alexandrie. Cette salubrité y avait attiré une grande affluence de valétudinaires, comme il arrive aujourd'hui encore dans certaines villes exceptionnellement abritées du littoral de la Méditerranée. Le traitement de la phthisie amenait annuellement à Alexandrie une colonie élégante fort nombreuse. « A Alexandrie, dit Strabon, les eaux du Nil venant à croître au commencement de l'été, remplissent le bassin du lac, et ne laissent subsister aucune partie marécageuse d'où pourraient s'élever de dangereuses exhalaisons. De plus

c'est à cette même époque que soufflent du nord les vents étiésiens, qui arrivent après avoir traversé une si vaste étendue de mer : aussi l'été est pour les Alexandrins une saison très agréable ». La renommée de la salubrité d'Alexandrie était très grande même à l'époque de l'historien arabe Makrizi (1441) : « Ceux qui s'occupent de cosmographie, de la description des pays, de l'arrangement des climats et des régions, affirment que dans aucun pays du monde l'âge des hommes n'est aussi long qu'à Marabout, dans le district d'Alexandrie, et au Ouadi Farganah ». On a, en général, de nos jours, une assez mauvaise opinion de son climat; mais on ne doit pas perdre de vue que, si les vents du nord et du nord-ouest y dominent, et que, si une grande humidité en constitue, du moins d'Août à Novembre, une des caractéristiques essentielles, ces inconvénients sont mitigés par des avantages d'une importance capitale. Nous voulons parler de la grande stabilité thermique, puis de l'air qui y est incomparablement pur, et de la brise, qui pendant l'été y règne constamment depuis trois heures de l'après-midi. Des observations météorologiques de plusieurs années, on déduit que la température minima donne une moyenne de 16 degrés centigrades, la température maxima une moyenne de 24 degrés. Rarement, même pendant les mois les plus chauds, la température dépasse 31-32 degrés. Il pleut très peu à Alexandrie, et presque exclusivement en Novembre, Décembre et Janvier (de 4 à 7 centimètres de pluie totale par mois); le reste de l'année, il n'y tombe guère que quelques gouttes.

Le *khamsin* est un vent du désert très chaud, dont on se fait une idée exagérée, et qui ne souffle chaque fois que deux ou trois jours généralement, surtout vers l'équinoxe du printemps.

Depuis que la Compagnie des eaux a installé de nouveaux filtres, l'eau distribuée ne présente plus le moindre danger; elle est au contraire si pure qu'elle peut soutenir la comparaison avec les meilleures eaux potables connues⁽¹⁾. La Municipalité fait des efforts constants pour améliorer d'une façon effective les conditions hygiéniques de la ville. Beaucoup de travaux d'assainissement ont été exécutés, beaucoup d'établissements insalubres détruits, une surveillance rigoureuse est exercée sur toute maladie infectieuse, qui est combattue sans merci, de telle sorte que le pour-

(1) Il semble que dans l'antiquité la santé publique des classes pauvres laissait beaucoup à désirer, à cause de l'impureté de l'eau, lorsque celle-ci était puisée directement au canal et non pas aux citernes. Du moins pour l'époque de César, nous avons le témoignage du *Bellum Alexandrinum* : « adeo est limosa atque turbida (l'eau) ut multos variosque morbos efficiat ». Galène donne l'éléphantiasis comme maladie caractéristique d'Alexandrie. L'empereur Auguste s'est beaucoup préoccupé d'augmenter les aqueducs, et de les faire arriver dans tous les quartiers de la ville.

centage de la mortalité est en diminution constante. Durant les dernières années la mortalité a été constamment en décroissance ; elle s'est réduite, en 1912, à 33.6 ‰ pour les indigènes et à 12.8 ‰ pour les étrangers.

Alexandrie offre à ses visiteurs des promenades aussi pittoresques que variées, des distractions de grande ville, comme courses de chevaux, sports, théâtres, concerts, conférences; elle possède également des hôtels de tout premier ordre.

Edilité. — On ne saurait guère affirmer que nos ingénieurs et nos architectes modernes aient égalé Dinocrate, ni ses collaborateurs et successeurs, pour faire d'Alexandrie une ville monumentale; on est plutôt forcé d'avouer que la plus grande partie des bâtiments publics et privés accusent un goût médiocre. Quelques tentatives isolées feraient pressentir que le sentiment du beau commence à pénétrer les esprits même les moins cultivés. Les nouveaux parcs et le grand quai du port-est contribueront certainement à rehausser la beauté de la ville. Le faubourg de Ramleh du reste, bien que s'étant développé trop rapidement, sans plan préconçu, possède parmi de nombreuses villas dispersées sous des palmiers, qui ajoutent à son pittoresque, plusieurs propriétés grandioses entourées de jardins superbes. La *route de la corniche* projetée, et en partie construite, entre Silsileh (Cap Lochias) et S. Stefano, qui longera la Méditerranée sur une longueur de huit kilomètres, constituera une des plus belles promenades du monde.

Commerce. — Le commerce du port d'Alexandrie s'est accru dans des proportions étonnantes au cours de ces dernières années. En 1912 la statistique signale le mouvement suivant : Vapeurs entrés 1927, sortis 1933, total 3860. Tonnage net de registre total pour les vapeurs entrés et sortis 6.971.247 tonnes. Marchandises à l'arrivée 2.660.170 tonnes, au départ 1.417.029, c'est-à-dire un total de 4.077.199. Passagers 182.782. Voiliers : entrés 749, sortis 754, total 1503 ; tonnage de registre total pour les voiliers entrés et sortis 184.065 tonnes. Marchandises à l'arrivée 68 917 tonnes, au départ 37.353, total 106.270 Valeur de la récolte du coton 26.507.955 liv. égypt. C'est le chiffre le plus élevé qui ait jamais été atteint. Cet énorme mouvement de commerce nécessite chaque jour de nouveaux travaux pour améliorer le port : on construit de nouveaux quais, on élargit l'avant-port, dernièrement on a créé une nouvelle passe navigable par tous les temps et pour les navires du plus fort tonnage, à leur entrée comme à leur sortie.

Vie intellectuelle. — En dehors de nombreuses écoles primaires et secondaires de différentes nationalités et de quelques écoles d'arts et métiers, Alexandrie possède une Université populaire libre où l'on donne des cours de langues modernes et des séries de conférences sur tous les sujets qui peuvent intéresser et développer une culture supérieure. Un Conservatoire très fréquenté tente, avec succès, de propager le goût de la musique parmi le peuple. La ville peut s'enorgueillir de posséder une Bibliothèque d'environ 25.000 volumes, un Musée archéologique, dont l'importance augmente chaque jour, et une Galerie de tableaux cédée dernièrement à la ville par feu M. Friedheim. Une Société archéologique, qui compte environ 130 membres, contribue beaucoup à réveiller l'intérêt des Alexandrins pour la gloire passée de leur ville. Elle fait exécuter des fouilles, donne des conférences, organise des excursions et publie un bulletin archéologique. Une Société de sciences naturelles, fondée en 1908, groupe un certain nombre d'amateurs et de savants. A côté de nombreux journaux politiques quotidiens, édités en toutes langues, il y a des revues scientifiques et littéraires bimensuelles ou mensuelles. Souvent celles-ci n'ont duré que ce que durent les roses, mais la fréquence de leur apparition est peut-être une preuve qu'elles répondent à un besoin intellectuel de la population.

Visite à la ville moderne. — La vaste place rectangulaire (environ 450 mètres de longueur sur 100 mètres de largeur), qui porte le nom du fondateur de la prospérité d'Alexandrie, le grand Mohamed-Ali, forme le centre de la ville moderne. Au milieu de la place se trouve le monument que la ville lui a érigé (fig. 1). Cette belle statue équestre en bronze, signée Jacquemart, a été fondue à Paris; la base est en marbre de Carrare. A l'ouest de la place, s'étend le quartier dit du Midan (Bazar arabe), et la rue Franque qui mène au port, à la baie d'Anfouchy, à l'ancienne nécropole du même nom et au palais de Ras-el-Tin, résidence d'été du Khédive. Il est à conseiller de s'y rendre par la belle route longeant les quais du Port-Est et ceux de la baie d'Anfouchy, et de prolonger la promenade jusqu'au Sailing Club d'où l'on jouit d'une vue superbe du port.

En suivant la rue Franque qui s'ouvre sur le côté ouest de la place Mohamed-Ali, on rencontre à quelques centaines de mètres la mosquée Ibrahim Terbana bâtie, en 1685 (ère chrétienne), avec des matériaux appartenant à des monuments de l'époque Gréco-Romaine.

• C'est, — dit M. Herz Pacha, Conservateur des Monuments de l'Art arabe —, une grande construction rectangulaire, massive et

crépie au lait de chaux, portant sur une de ses faces longitudinales de petites boutiques garnies d'auvents en nattes : au dessus est une médressah et une galerie extérieure formée de colonnettes supportant des arcs en fer à cheval et munie d'une balustrade en bois. L'édifice est surmonté d'un minaret, à pans coupés, terminé par une galerie hexagonale, d'où s'élève une colonne cylindrique coiffée d'un bulbe... La porte étroite et peu ornée est près de l'angle de cette façade : on y monte par un



Fig. 1.

escalier de cinq à six marches. Cette porte présentait aussi une décoration assez élégante, mais aujourd'hui tout est dégradé. A l'intérieur les murs et les niches de prière sont ornés de carreaux en faïence de toute sorte à décors géométriques du genre de ceux qu'on trouve à Rosette ».

La Mosquée d'Abdel Baki-el-Chourbagui, située au commencement de la rue de Ras-el-Tin, a été construite en 1757. Une grande galerie s'ouvre sur la façade.

Plus loin, à droite de la rue de Ras-el-Tin, entre celle-ci et les quais, se trouve la Mosquée de Sidi Aboul-Abbas-el-Moursi,

où l'on arrive par le Midan du même nom. Cette mosquée est la plus respectée de la ville, car elle porte le nom et abrite la tombe d'un grand savant mort en 686 de l'hégire (1287-88). De la mosquée primitive il ne subsiste plus rien. L'édifice actuel est l'œuvre entreprise en 1180 de l'hégire (1766-67) par de pieux Maghrabins.

Sur le côté Sud de la place Mohamed-Ali, on remarque le Palais de Justice et quelques beaux immeubles, tels que celui de M. Primi, celui où siège la Banque Ottomane, la Galerie Menasse, et enfin, dans le style moresque, le palais du Prince Ibrahim. L'interminable rue des Sœurs qui débouche sur ce côté de la place et que longe une double ligne de tramway sur tout son parcours, conduit à Minet-el-Bassal (où sont les grands dépôts de coton, de bois et de céréales), à la gare des marchandises de Gabbari et au faubourg du Mex (en face du Caracol Labbane, se détache la ligne qui va jusqu'au Port). Au sud-est, à quelques pas de la place Mohamed-Ali, il y a le square et l'église St^e-Catherine. Non loin de celle-ci l'église patriarcale grecque-orthodoxe, le siège de l'archevêque catholique latin. Sur le côté nord de la place Mohamed-Ali, on remarque l'okelle Monferrato et plus loin l'immeuble St-Marc, qui sert d'école et de lieu de réunion pour la communauté anglaise; dans le jardin qui entoure l'église anglicane adossée à l'immeuble St-Marc, est le buste du général Earle, tué à Birbekan dans un combat contre les derviches, en 1885. La Bourse, bâtie sur les plans de l'architecte Mancini, se trouve entre la rue Chérif Pacha et la rue Tewfick et occupe tout le côté est de la Place.

Il y a, dans la rue Chérif Pacha, quelques constructions remarquables, dont les rez-de-chaussée sont occupés par de riches et élégants magasins et de nombreux bureaux de banques ou de sociétés commerciales. Lorsqu'on a creusé les fondations des maisons qui bordent cette rue, on a retrouvé et, malheureusement, on a démolì ou caché à jamais les ruines de plusieurs monuments de l'ancienne ville.

A l'extrémité de la rue Chérif se trouve un carrefour. En face de soi, on a la rue de la Gare du Caire qui conduit aussi au quartier de Moharrem-Bey et au Canal Mahmoudieh; à droite, la rue Sidi Metualli; à gauche, la rue de Rosette.

Ces deux dernières rues suivent avec beaucoup d'approximation l'ancienne avenue longitudinale ou rue Canopique, qui se terminait par la porte de la Lune à l'occident, par la porte du Soleil à l'orient. Dans les fondations de la « Bourse Toussoun » (bureaux Cook), on a retrouvé, en 1886, les ruines d'un temple gréco-égyptien dédié à Osorapis et à Isis, au roi Ptolémée

Philopator et à sa femme Arsinoé. On se dirige vers le sud-ouest si on veut aller à la colonne dite de Pompée (Sérapeum) et aux hypogées de Kom-el-Chogafa, en suivant les rues Sidi Metualli, Saleh-el-Dine, du Premier Khédive, de la Colonne Pompée. A une centaine de mètres, en suivant la rue de Rosette, on rencontre la rue Nâbi Danial. On croit que la Mosquée Nâbi Danial, vis-à-vis l'ancien consulat de France, au pied de Kom ed-Demas, recouvre l'emplacement où se trouvait et où, selon la conviction de beaucoup de personnes, doit encore se trouver la tombe d'Alexandre le Grand. La colline qui s'élève sur la droite de la rue de la porte Rosette, au delà de Kom ed-Demas, est connue sous le nom de Kom-ed-Dik et correspond à l'ancien Paneum qui était un parc monumental. Au pied de Kom ed-Demas du côté de la rue de Rosette, en creusant les fondations de la maison Boustros qui porte aujourd'hui le n° 28, on a trouvé la statue colossale d'Hercule, actuellement au Musée. En creusant les fondations de la maison Lifonti (n° 12), on a découvert un grand socle portant le nom de l'empereur Valentinien (Musée, salle 6). En creusant les fondations du théâtre Zizinia, on a mis au jour une belle statue de Marc-Aurèle (Musée, salle 12), ainsi que d'autres statues en marbre; sans doute cet endroit était un des centres les plus importants de la ville ancienne. La rue Canopique était flanquée, dans toute sa longueur, de beaux portiques, de temples et de riches palais, dont les colonnes et les débris sont cachés sous les immeubles actuels.

Parmi les constructions modernes on peut signaler le théâtre Zizinia, le New Khedivial Hôtel et le joli palais du Comte Zoghheb, actuellement siège du Tribunal indigène; plus loin, le Palais Municipal, au nord duquel est situé le Musée, dans la rue du même nom.

Si, allant jusqu'au bout de la rue Rosette, on tourne à gauche en suivant la ligne du tramway, on parvient aux jardins publics de la rue d'Allemagne, dans le sous-sol d'une partie desquels on peut visiter la belle citerne el-Nabih, à trois étages. Au milieu des jardins, est le monument élevé en l'honneur de Nubar Pacha, ministre des Affaires Etrangères sous le Khédive Ismaïl, président du conseil des Ministres et Ministre de l'Intérieur sous Tewfik, qui a beaucoup contribué à européaniser l'Egypte. Sur la place Saïd a été élevé, par les soins de feu le Dr. Schiess Pacha, une grande colonne en granit rose d'Assouan, trouvée dans une propriété voisine des Barons de Menasce. La colonne devait appartenir à une grande construction du quartier royal de l'époque ptolémaïque, ainsi que le chapiteau en granit verdâtre qui la surmonte. Il y a, à côté

du socle, deux statues de Sechmet, déesse de la guerre, à tête de lionne. La colline sur laquelle s'élèvent les édifices et le jardin de l'hôpital du Gouvernement doit recouvrir les ruines d'importantes constructions ptolémaïques et romaines, et peut-être même du Théâtre. Le jardin mérite une visite parce qu'on y voit un ancien sarcophage en granit, flanqué de deux belles colonnes avec reliefs chrétiens, provenant, semble-t-il, de l'ancienne église de Théonas. Le sarcophage ainsi que les colonnes ont été placés là par les soins de l'ancien directeur de l'Hôpital indigène, le Dr. Schiess Pacha qui y est enseveli. Il a également érigé, en souvenir du jubilé de la reine Victoria, la colonne en marbre blanc qu'on observe sur le sommet de la colline. On jouit, en cet endroit, d'une vue superbe sur la mer et sur la ville. Si on se tourne vers le nord, on a, à droite, les différents faubourgs de Ramleh, à gauche et derrière soi, toute la ville, de la porte Rosette au Mex; en face, l'immense plaine de la mer d'une beauté saisissante sous la lumière intense d'un ciel toujours bleu; au pied de la colline, le nouveau quai, travail colossal qui a enrichi la ville d'une promenade splendide, que l'on pourra orner de palais, d'édifices et de monuments qui constitueront, espérons-le, un hommage à l'art et à l'esthétique.

Le nouveau quai ceint l'ancien port (Portus magnus), du Cap Lochias (nord-est) au Phare (nord-ouest: Fort Qait-Bey), et nous savons que cet emplacement était peuplé de merveilleuses constructions qui faisaient l'orgueil d'Alexandrie.

En redescendant rue d'Allemagne, on la suit jusqu'à la rue Missalla (rue de l'Obélisque). Cette rue a pris son nom des obélisques, connus sous les noms d'aiguilles de Cléopâtre, et qui se trouvaient à la fin de cette rue entre la gare du tramway de Ramleh et la maison actuelle de Yehia Pacha. Ces obélisques, dont l'un était debout et l'autre couché sur le sol, marquaient l'entrée ou une des entrées du Cesareum ou Sebasteion (temple vaste et célèbre dédié au culte des empereurs) (fig. 2). L'un de ces obélisques a été cédé aux États-Unis et décore actuellement une place de New-York, l'autre a été envoyé à Londres, où il a été dressé sur le bord de la Tamise.

La rue Missalla débouche à gauche sur le boulevard de Ramleh, qui possède plusieurs maisons remarquables et qui est toujours très animé, car il conduit à la gare terminus des riches faubourgs orientaux de la ville. Le boulevard de Ramleh aboutit non loin de la place Mohamed-Ali, d'où nous étions partis.

Ramleh. — Ramleh signifie en arabe le « Sable » ou le « Désert », mais à Alexandrie il indique, par extension, l'ensemble

des faubourgs le long de la côte orientale, depuis l'Ibrahimieh jusqu'aux Palais de S. A. la Khédivah Mère. Ces faubourgs sont bâtis sur une étroite ligne de collines sablonneuses entre la mer, le lac de Hadra et le canal Mahmoudieh. L'origine de Ramleh est récente. Il n'y a pas un demi-siècle, c'était Ramleh, du sable, au vrai sens du mot, car sauf quelques groupes de pauvres maisonnettes arabes et de tentes de Bédouins, il n'y avait pas une seule maison européenne. Le développement toujours croissant de l'ensemble des faubourgs a été d'une étonnante rapidité. Plusieurs causes y ont contribué : le chemin de fer d'abord, cons-

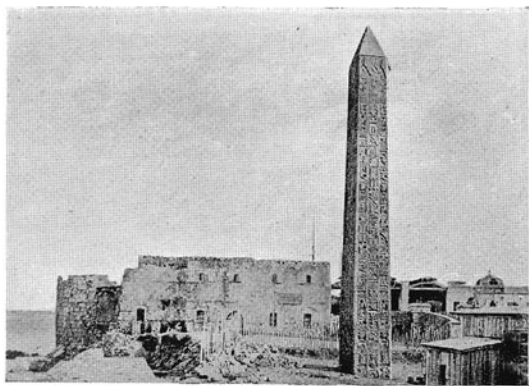


Fig. 2.

truit il y a environ quarante ans, et qui a été transformé tout récemment (1904) en ligne de tramway électrique ; la sécheresse du climat, qui contraste avec l'humidité de la ville ; enfin l'accroissement extraordinaire, bien qu'un peu fictif, de la prospérité générale en Egypte, avant la crise qui a sévi en 1907-08. D'ailleurs le séjour de Ramleh est non seulement très sain, mais encore très agréable, grâce à la proximité de la plage, aux jardins dont la plupart des maisons sont entourées, et aux nombreux bosquets de dattiers (fig 3). On pourrait dire que ce faubourg réalise l'idéal de la cité jardin. Aujourd'hui Ramleh compte 30.000 habitants environ. S'il n'a pas eu à l'époque ptolémaïque un nombre considérable d'habitants, il a été très peuplé à l'époque romaine depuis Octave-Auguste. Ce fau-

bourg avait été appelé Juliopolis d'abord et ensuite Nicopolis. On prend le tramway à la Gare de Ramleh (monter sur l'impériale s'il n'y a pas trop de vent). Avant d'arriver à la gare dite du « Camp de César » on a, à droite, les cimetières européens modernes; sur l'esplanade, à gauche, la nécropole dite de Chatby, une des plus anciennes d'Alexandrie. Elle a été explorée par le Musée en 1904-1905 (voir Musée, salles 20-21). Après la gare du « Camp de César » viennent celles d'Ibrahimieh, du Sporting Club (vue à droite sur le champ de courses; Polo; Lawn-Tennis; Cricket), de Cléopâtre, de Sidi Gaber, de Mustapha Pacha (casernes du corps d'occupation, tout



Fig. 3.

près de l'ancien Camp Romain), de Carlton Hôtel, de Bulkeley (villa Alderson, entrée gratuite), Fleming, Bacos, Seffer (Hôtel Beauséjour), Schutz (Hôtels Miramar et de Plaisance), San Stefano (Hôtel Casino, Etablissements de bains; musique tous les jours en été), Beau-Rivage (Hôtel; Skating Rink), Palais de la Khédivah Mère.

Cette promenade d'Alexandrie à San Stefano peut se faire aussi en voiture. On sort par la rue de la Porte Rosette en suivant une route parallèle à la ligne du tramway; elle est bordée de jardins et de villas. Pendant toute l'année, l'après-midi, il y a, sur cette promenade, un va-et-vient incessant de voitures, d'automobiles, de chevaux, de bicyclettes. En face d'Ibrahimieh, à droite de la route, on a le village de Hadra, près de l'emplacement de l'ancien faubourg Eleusis. Près du lac de Hadra existaient

jusqu'au milieu du XIX^e siècle les derniers vestiges du célèbre temple Telesterion, bâti par Ptolémée II. C'est là qu'on a découvert les restes des statues colossales en granit vert d'Antoine en Osiris (aujourd'hui dans la Cour du Musée) et de Cléopâtre en Isis (aujourd'hui en Belgique au château du baron de Warocqué) ⁽¹⁾.

Canal Mahmoudieh. — Une promenade non moins agréable est celle du « Canal Mahmoudieh » jusqu'au jardin public de



Fig. 4.

Nouzha. On peut même visiter, un peu plus loin, le jardin Antoniadis qui renferme un hypogée d'époque romaine ⁽²⁾. Une superbe allée se détache de la rue d'Aboukir en face de l'entrée des cimetières européens et va jusqu'au Rond-Point (établissement de la Compagnie des Eaux). De là, d'autres allées se détachent et vont jusqu'au canal Mahmoudieh, soit du côté de Moharrem Bey, soit du côté de Hadra (on peut aller par Moharrem Bey et revenir par Hadra).

(1) M. CONSIGLI, dans le *Spettatore Egiziano* et dans le *Messaggiere di Modena* du 28 mars 1856, parle aussi d'une « bella Cariatide in marmo bianco, perfettamente scolpita, di grandezza colossale ». J'ignore le sort que cette belle sculpture a subi.

(2) V. THIERSCH H., *Zwei antike Grabanlagen bei Alexandria*.

Le canal qui porte aujourd'hui le nom du sultan Mahmoud, n'a pas été creusé par Mohamed-Ali. Le fondateur de l'Alexandrie moderne s'est borné à la réfection et au curage du canal, qui existait à peu près depuis la fondation de l'ancienne ville, et qui était dérivé de la branche Canopique du Nil, à Chéreum et Schedia (Karioun-Kom-el-Guizeh) près de Kafr-ed-Dawar. Le lit du nouveau canal se confond avec celui de l'ancien à partir de cet endroit jusqu'à quelques centaines de mètres de l'embouchure, où il abandonne l'ancien tracé, pour faire un coude à l'ouest de la gare du chemin de fer du Gabbari.

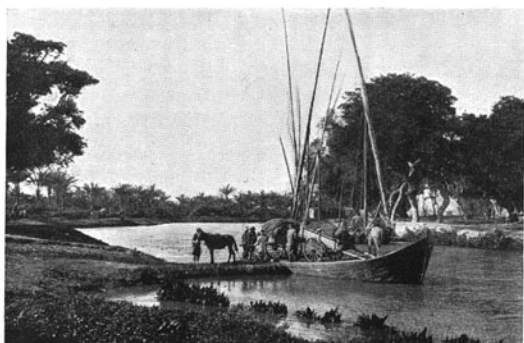


Fig. 5.

Au-delà de Schedia, le Mahmoudieh suit le tracé du vieux canal de Fouah. Mohamed-Ali a dépensé pour ce travail 7 millions et demi de francs et a employé 250.000 ouvriers.

Le canal est sans cesse parcouru par des barques que surmontent deux immenses voiles blanches (fig. 4) ; ses bords sont ombragés par des arbres gigantesques, et la route qui le longe passe devant de riches villas. L'immense et calme plaine du lac Maréotis, qu'on aperçoit au delà dans toute son étendue contribue à augmenter le pittoresque de ce beau paysage égyptien (fig. 5).

Jardin Nouzha. — Du Rond-Point on arrive en une vingtaine de minutes au Jardin Nouzha, propriété de la ville, destiné à devenir prochainement un des rendez-vous préférés des Alexandrins. Il comprend une superficie d'environ 30.000 mq. : disposé

autrefois en parc par le Khédive Ismaïl, il avait été abandonné ensuite, et ne conservait plus guère que des vestiges de son ancienne splendeur. Ce n'est que dernièrement que la Municipalité a pris l'heureuse initiative de le transformer à nouveau et de lui rendre sa beauté première. Dans un paysage magnifiquement situé, on voit la flore méridionale s'épanouir ici dans toute sa richesse; à côté de petits bosquets, on rencontre de vastes emplacements laissés libres et réservés aux réunions des grands comme aux jeux des petits; il y a un kiosque de musique; ici et là des abris destinés aux pique-niques ajoutent le confort occidental aux suggestions du paysage d'Orient. Du point le plus élevé, on a une très belle vue sur le lac de Hadra, la promenade de Ramleh et les faubourgs d'Ibrahimieh, Sidi-Gaber, San Stefano.

LA VILLE ANCIENNE

« L'estremo
Eroe cui Ella (Elena di Sparta) soggiacque
nomavasi, come l'idéo
rapitor suo primo, Alessandro.
Su quella zona terrestre
che si protende arenosa
tra il Mediterraneo mare
e il Mareotide lago,
il giovine eroe la premette
e fu lor prole Alessandria ».

D'ANNUNZIO, *Laus Vitae*, 1335-1344

Aperçu historique. — En juillet 332 a. C., après sept mois de siège, la ville de Tyr tombait entre les mains d'Alexandre le Grand; et toute la Syrie méridionale ne tarda pas à subir le même sort. Le Conquérant put alors marcher sur l'Egypte. Ce pays avait été soumis par Ochus depuis quelques années seulement, après un demi-siècle d'indépendance, et gardait le souvenir brûlant des cruautés commises par les Perses au moment de la conquête. Les Egyptiens saluèrent Alexandre (fig. 6) comme un libérateur. Il passa un hiver dans le pays et fonda cette Alexandrie qui, en quelques dizaines d'années, devait devenir le centre du commerce du monde entier, le centre aussi, ou tout au moins l'un des centres les plus importants, de la civilisation grecque de l'époque hellénistique, et qui devait rester pendant plus de trois siècles la ville la plus riche et la plus peuplée de la terre.

La prospérité si prompte d'Alexandrie, a fait attribuer sa fondation à une inspiration divinatrice du Conquérant : Alexandre, dit-on, s'étant rendu maître de Memphis et suivant la côte pour gagner l'oasis d'Ammon (aujourd'hui Siwa), aurait été frappé de l'excellente position qu'offrait la bourgade de Rhakotis, en face

de l'île de Pharos, pour l'établissement d'un port qui fût en relation avec le reste de la terre. Quelques historiens modernes pensent que les preuves du génie d'Alexandre doivent être cherchées ailleurs que dans le choix de cet emplacement ; si Alexandrie, disent-ils, avait été fondée près de la baie de Canope (Aboukir), ou sur un autre point de la côte relié par un canal avec l'intérieur du Delta, elle aurait eu certainement le même succès.

« It was, I believe, écrit le professeur Mahaffy, not the eagle eye of the conqueror, but the proximity of Naukratis, and the representations of its traders, which led him to choose the western extreme of the Delta ». Assurément il faut tenir compte des exagérations introduites dans les légendes qui se sont formées après coup sur les origines d'Alexandrie ; Alexandre n'avait sans doute pas prévu que cette ville deviendrait la métropole du monde hellénistique ; toutefois il faut croire qu'il a eu de bonnes raisons pour préférer à Canope, proche elle aussi de Naukratis, et déjà florissante, le point de la côte qui faisait face



Fig. 6.

à l'île de Pharos ; et si les habitants de Canope furent encouragés à abandonner leur ancienne ville pour venir habiter la nouvelle, on doit admettre qu'Alexandre obéissait, non pas aux suggestions des Naukratites, mais à la conviction que l'emplacement choisi était plus avantageux que tout autre⁽¹⁾. Les plans de la future cité furent tracés par l'architecte Dinocrates et les travaux commencèrent aussitôt. Cléomènes de Naukratis, qu'Alexandre, après la conquête de l'Egypte, avait placé à la tête de l'administration financière (il fut tué par Ptolémée à la mort du roi, en 322), était chargé de veiller à la rapide exécution du projet. Néanmoins, au moment de la mort du Conquérant (322), les travaux

(1) Ceci ne justifie pas, naturellement, un sophisme tel que le suivant : « Alexandre s'est plus illustré en fondant Alexandrie et en méditant d'y transporter le siège de son empire, que par ses plus éclatantes victoires ». Cfr. DIMITSA, *Ἱστορία τῆς ἀρχαίας πόλεως Ἀλεξανδρείας*, pag. 48 seq.

n'étaient pas très avancés, et malgré l'activité déployée par Ptolémée, fils de Lagos, devenu satrape d'abord et ensuite (306) roi d'Egypte, ce ne fut que sous le règne de Ptolémée II (285-246) qu'Alexandrie cessa d'être un chantier, pour devenir la cité dont la beauté exalta l'imagination des contemporains. Les trois premiers Ptolémées, princes magnifiques et libéraux, dont le bon goût égalait la sagesse politique, bâtirent, sans compter, un nombre considérable de temples, d'édifices publics et de monuments, et ils appelèrent à Alexandrie les meilleurs artistes de l'époque. Ptolémée IV, prince indolent mais fastueux, doit avoir, lui aussi, contribué à l'embellissement d'Alexandrie. La découverte de la pierre de fondation du temple de Sarapis et Isis sur l'emplacement actuel de la Bourse Tous-soun, est un indice de l'activité de ce roi comme constructeur. Il est difficile de croire que son culte presque fanatique pour Dionysos et ses velléités de réformateur religieux, ne se soient pas manifestés par des monuments publics. Quelque temps après la mort de Ptolémée Philopator (205-4), la ville d'Alexandrie se souleva contre Agathocles, qui avait pris la tutelle du trop jeune Ptolémée V et qui tyrannisait la capitale et l'Egypte entière ; mais il ne semble pas qu'Alexandrie eut à souffrir de ces troubles dans sa beauté extérieure. Pendant la guerre civile entre Ptolémée Philométor et Ptolémée Evergète II (171-170), Alexandrie fut assiégée par le roi de Syrie Antiochus, qui disait vouloir restaurer sur le trône Philométor. Le siège provoqua une disette dans la ville ; mais il ne doit pas avoir causé de dégâts considérables, car Antiochus se retira « frustra tentatis mœnibus », c'est-à-dire sans avoir réussi à pénétrer à l'intérieur des murs d'enceinte. On peut affirmer que les querelles et les luttes intestines de la dynastie n'arrêtèrent pas le développement de la ville ; au contraire, vers la moitié du I^{er} siècle av. J.-Ch., lorsque les Romains s'immiscèrent dans les différends entre Cléopâtre et son frère et mari Ptolémée XIV, Alexandrie avait atteint le maximum de sa splendeur. Diodore, qui écrivait au temps de Pompée, dit : « Ce n'est pas seulement Alexandre, ce sont presque tous les rois, ses successeurs en Egypte, jusqu'à nos jours, qui l'ont décorée en ajoutant à leurs palais des constructions magnifiques ; et la ville a pris une telle extension dans les temps qui l'ont suivie, qu'au jugement de beaucoup de gens elle est la première du monde ». L'arrivée de César en Egypte à la poursuite de Pompée, lui porta le premier coup. César prit parti en faveur de Cléopâtre contre Ptolémée qu'il retint prisonnier, mais ce dernier, rendu à la liberté sur la demande des Alexandrins, ne tarda pas à se retourner contre lui. César, as-

siégé avec les siens dans le théâtre et une partie du Bruchium fit mettre le feu aux vaisseaux égyptiens. L'incendie s'étendit à la ville et ruina plusieurs édifices importants⁽¹⁾.

Après avoir été la maîtresse de César, Cléopâtre subjugua Marc-Antoine qui s'abassa jusqu'à devenir l'esclave des caprices de cette femme voluptueuse. Antoine enrichit, à cette époque, Alexandrie de plusieurs monuments volés à d'autres villes de la Grèce. Lorsque Octavien Auguste (30 av. J. Ch.) s'empara d'Alexandrie, il ne se borna pas à restituer ces monuments aux villes qui en avaient été dépouillées, mais il transporta à Rome un riche butin de guerre ; toutefois, il fit son possible pour favoriser le développement d'Alexandrie et agrandit la ville en fondant le faubourg de Nicopolis ou Juliopolis, où il institua des jeux quinquennaux en souvenir de sa victoire sur Marc-Antoine, et fit bâtir un amphithéâtre et un Stade.

Sous les premiers successeurs d'Auguste, Alexandrie fut déchue de son importance politique, mais elle n'eut, par contre, qu'à se louer de la bienveillance que les empereurs lui témoignèrent. On dit même que ceux-ci songèrent à diverses reprises à en faire leur capitale. Strabon d'ailleurs nous laisse entendre qu'Alexandrie ne devint le premier marché du monde qu'après sa réunion à l'empire. C'est à Alexandrie que Vespasien, favorisé par l'appui des philosophes, fut proclamé empereur l'an 69 ap. J.-Ch. Son fils Domitien (81-96) visita lui-même Alexandrie et s'occupa de questions littéraires et scientifiques avec les savants du Musée. A l'époque de Trajan, les Israélites qui habitaient la ville en grand nombre depuis sa fondation, et constituaient alors un tiers de la population, s'insurgèrent, et leur révolte sanglante causa de nombreux dégâts. La paix ne revint que sous Hadrien (117-138) qui visita Alexandrie par deux fois. Hadrien y trouva l'occasion de satisfaire sa grande passion pour l'architecture. Il eut à restaurer et à renouveler plusieurs temples et plusieurs édifices publics. Le taureau Apis, découvert parmi les ruines environnant la Colonne Dioclétienne et actuellement exposé au Musée, prouve que l'empereur déploya son activité même dans le temple célèbre de Sarapis. Il logea d'ailleurs au Sérapeum et prit part, de même que Marc-Aurèle (161-180) après lui, aux disputes philosophiques et scientifiques du Musée. L'historien Malala nous apprend qu'Antonin le Pieux (138-161) construisit la porte du Soleil, la porte de la Lune et le corso: *ἐκτισεν τὴν Ἡλιακὴν πύλην καὶ τὴν Σεληνιακὴν καὶ τὸν*

(1) On conteste avec de bons arguments d'ordre historique et d'ordre topographique que l'incendie ait attaqué la Bibliothèque proprement dite: il s'agirait plutôt de quelques dépôts de livres, placés tout près du Port.

δρομον. Commode (180-193) également visita la ville et lui témoigna peut-être quelque bienveillance. Septime Sévère (193-211) se rendit à Alexandrie en l'an 199 et octroya ou plutôt restitua aux citoyens une constitution municipale.

Avec Caracalla commença la chute progressive, mais irrémédiable, de l'ancienne reine de la Méditerranée. Cet empereur, pour se venger des sarcasmes dont les Alexandrins l'avaient gratifié, ordonna un massacre général de tous les jeunes gens qu'il avait réunis dans le Stade sous prétexte de les passer en revue. Il saccagea la ville, ordonna de la séparer en deux parties par un *vallum*, ferma les théâtres, supprima les repas communs, y compris ceux du Musée, et décréta aussi la dissolution de l'Académie, célèbre école philosophique qui tirait son origine d'Aristote. La lutte entre l'empire et Zénobie, reine de Palmyre, fut désastreuse pour Alexandrie. Zénobie s'en empara en 269; puis, en 273, l'empereur Aurélien, après avoir défait Zénobie, pour se venger d'une tentative d'indépendance que la ville avait essayé de faire et de l'appui qu'elle avait accordé à l'usurpateur Firmus, la saccagea et en détruisit la plus grande partie. Il paraît que le quartier Bruchium fut à cette occasion presque totalement démoli et bouleversé. Un massacre suivi d'une ruine encore plus épouvantable fut celui qu'ordonna Dioclétien (294-5), lorsqu'il s'empara de la ville révoltée qui avait été assiégée pendant neuf mois. Malgré les efforts que Dioclétien fit ensuite pour venir en aide aux Alexandrins, la prospérité de la ville était désormais compromise pour toujours et presque anéantie; elle ne s'améliora certes pas à la suite des persécutions dont les chrétiens furent victimes de la part de l'empereur Dèce et de ses successeurs, ni à la suite des dissensions suscitées par les hérésies.

Alexandrie devint un centre du christianisme naissant; l'empereur Théodose donna le coup de grâce au paganisme (379-395) en adoptant officiellement la religion chrétienne. Il confia au patriarche Théophile la charge d'abolir le paganisme à Alexandrie. Celui-ci, avec une énergie impitoyable, sévit non seulement contre tous ceux qui se refusaient à embrasser la nouvelle religion, mais s'acharna aussi à détruire les temples, les monuments et les statues.

Le théâtre et le temple de Dionysos, le célèbre temple du Sérapeum⁽¹⁾ ainsi que l'admirable statue de Sarapis furent entre

(1) D'après ce que racontent Rufin et Aphtonius ainsi que plusieurs historiens et voyageurs arabes, il paraît que la destruction ne s'étendit pas à tous les édifices compris dans la zone du Sérapeum. Au moment de la conquête arabe et même plusieurs siècles après, il était possible d'observer des vestiges appréciables de l'ancienne magnificence, entre autres, quelques centaines de colonnes restées

autres détruits et incendiés. Sur l'emplacement du Sérapeum s'élevèrent une église dédiée à Saint-Jean et un couvent.

Naturellement la ville s'appauvriissait chaque jour davantage! Le patriarche Cyrille acheva de la ruiner en sévissant contre les Israélites qu'il voulut chasser tous de la ville. Et d'autres meurtres et d'autres actes de vandalisme suivirent. La belle et célèbre Hypathia, adversaire dangereuse pour Cyrille, à cause de sa beauté, de son érudition et de son courage, fut lapidée par la populace en 415. Sous Justinien (527-565) toutes les écoles païennes furent fermées et la ville eut à subir un incendie ordonné par l'impératrice Théodora, qui se vengea ainsi du refus qu'on lui avait opposé de reconnaître comme évêque Théodose, son favori.

En 565, Antonin le Martyr pouvait encore trouver Alexandrie « une ville superbe ».

En 619, le roi de Perse, Chosroès I^{er}, s'empara d'Alexandrie après un long siège, pendant lequel les soldats sévirent contre les campagnes avoisinantes et surtout contre les monastères qui y étaient extraordinairement nombreux. Ils démolirent ou incendièrent les églises et les édifices et en pillèrent tous les trésors. Lorsque la ville fut conquise, une partie de la population et notamment le patriarche copte Andronicus restèrent à l'abri des vexations; toutefois les massacres furent considérables et bon nombre d'habitants furent envoyés prisonniers en Perse.

Dix ans après, l'empereur Héraclius conquiert de nouveau l'Egypte à l'empire.

Mais l'armée du Kalife Omar ne tarda pas à arriver dans ce pays sous le commandement du général Amr-Ibn-el-Ass (Amrou). Amrou assiégea Alexandrie et s'en empara, après quatorze mois de siège, au mois d'octobre 641. Malgré une suite ininterrompue de désastres, la ville gardait encore des traces assez considérables de son ancienne magnificence. Du moins les historiens arabes en parlent avec enthousiasme.

Il va de soi que ce qui pouvait demeurer des anciens monuments ne fut pas respecté. Les Arabes choisirent comme capitale Fostat d'abord (Vieux Caire) et ensuite le Caire, et la décadence d'Alexandrie devint plus rapide et plus profonde. Jâkût († 1229) ne trouva à Alexandrie rien d'admirable ou de merveilleux à l'exception de la colonne appelée « Hamoud-el Saouari ».

debout. Benjamin de Tudéla visita la ville au douzième siècle. Il parle lui aussi des colonnes, mais il ajoute avoir vu vingt salles décorées de marbres qu'il croit avoir servi à l'enseignement pour les élèves de l'Académie. Ce détail contredit un manuscrit arabe daté de l'an 1057, actuellement à Paris, et qui affirme : *« aujourd'hui il ne reste rien sauf les colonnes ou piliers qui sont tous debout, pas un seul n'étant tombé »*.

La conquête éphémère mais désastreuse par Pierre I^{er} de Lusignan, roi de Chypre à l'époque des Croisades, d'une part, de l'autre et surtout des tremblements de terre qui auraient causé un affaissement du sol (ceux du commencement du XIV^{me} siècle semblent avoir été particulièrement ruineux) achevèrent l'œuvre de destruction et d'abandon⁽¹⁾.

Cyriaque d'Ancône avait visité Alexandrie en 1435. Il dit avoir vu dans la ville « nobilissima » — à l'intérieur des murs et en dehors — de nombreuses et belles antiquités (vetustatum egregia plurima extra intusque conspeximus) mais, au fond, celles-ci se réduisent aux ruines du Phare, aux obélisques du Cesareum (aiguilles de Cléopâtre) et à la colonne de Pompée. Par conséquent les dires du célèbre humaniste ne contredisent pas du tout la sincère stupéfaction de Bernard de Breydenbach.

Toutefois pendant plusieurs siècles après la conquête arabe, Alexandrie resta la seconde ville de l'Egypte après le Caire, et la première ville maritime de l'Egypte et du Levant. Vers la première moitié du XIII^{me} siècle il n'y avait pas moins de 3000 marchands (français et italiens surtout) à Alexandrie. Léopold von Suchem écrivait vers 1350 : « A présent Alexandrie est la première ville maritime de l'Egypte et une des meilleures du Sultan ».

Néanmoins à travers le moyen âge et l'âge moderne, elle marcha vers la décadence la plus complète. D'autres villes (Rosette plus que toute autre) prirent sa place dans le commerce maritime et fluvial. Au commencement du XIX^{me} siècle, Alexandrie était le nom d'un tout petit village d'environ 6000 habitants.

La renaissance ne devait s'effectuer qu'au cours du XIX^{me} siècle, ainsi que nous l'avons exposé, par l'œuvre de Mohamed Ali. Elle compte aujourd'hui environ 400.000 habitants. Cette renaissance rapide n'a pas été avantageuse pour les ruines de l'époque ptolémaïque et romaine.

Il est certain que le sous-sol, malgré les destructions et les spoliations de toute nature, doit avoir gardé, à une grande profondeur, des restes importants, mais la rapidité fiévreuse du développement de la ville moderne sur l'emplacement de l'ancienne a empêché la science d'arracher au silence des siècles quantité de secrets qui subsistent dans l'histoire civile, dans l'histoire de l'art, comme aussi dans la topographie de la ville des Lagides. En réalité, encore de nos jours, beaucoup de monuments

(1) Voici l'impression qu'en 1483 Alexandrie faisait à ses visiteurs : « Introduits en ville, nous demeurâmes stupéfaits de ne voir de toutes parts que des ruines lamentables; nous ne pouvions revenir de notre étonnement en voyant des murailles si belles et si fortes entourer une ville si pauvre ». (BERNARD DE BREYDENBACH : *Les Saintes Pérégrinations*).

ont été cachés à jamais ou détruits par ignorance ou par esprit de spéculation ; beaucoup de soi-disant amateurs n'ont été que des trafiquants et, de ce fait, quantité de collections ont été dispersées aux quatre coins du monde où, pour dire vrai, elles ne présentent plus aucun intérêt.

Ce qu'on a pu, dès lors, sauver de la ruine totale ou de la dispersion est d'autant plus digne d'observation et d'étude. Notre Musée, bien que de création récente, possède de nombreux objets très intéressants même pour de simples curieux ; de même la nécropole d'Anfouchy, l'hypogée de Kom-el-Chougafa, la nécropole de Chatby, la Colonne de Pompée attirent chaque jour davantage l'attention des savants et des touristes. Les fouilles que nous allons entreprendre sur l'emplacement du Sérapeum auront pour résultat, je l'espère bien, des découvertes heureuses !

BIBLIOGRAPHIE. — En dehors des histoires de l'époque hellénistique par Droysen, Niese, Kärst, de l'histoire grecque par Holm (quatrième volume) et surtout de l'histoire grecque par Beloch (troisième volume), voir : BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire des Lagides*, Paris, Leroux, 4 vol. ; MAHAFFY, *The Empire of the Ptolemies*, London, Macmillan ; MAHAFFY, *A History of Egypt under the Ptolemaic Dynasty*, London, Methuen ; MILNE, *History of Egypt under Roman rule*, London, Methuen ; LUMBROSO G., *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, Loescher, 1892 ; LUMBROSO G., *Descrittori italiani dell'Egitto e di Alessandria* ; GRATIEN LE PÈRE, *Mémoire sur la ville d'Alexandrie* (Description de l'Égypte), t. 18, p. 283-490 ; DIMITSA U. G., *Ἱστορία τῆς ἀρχαίας πόλεως Ἀλεξανδρείας : ἐν Ἀθηναῖς 1885* ; Οἰκονομίδης I. D. *Ἀλεξανδρινὸς Ἀτάκτιστος 1889*. Athènes-Alexandrie. (V. aussi à la fin du chapitre sur la Topographie de la ville ancienne).

Population. — Dès son origine Alexandrie ne fut pas une colonie exclusivement gréco-macédonienne. Elle avait été fondée sur un emplacement déjà occupé, en partie, par une petite ville égyptienne, appelée autrefois Rhakotis, et ce premier fond de population indigène avait été grossi par le transfert des habitants de Canope. A côté des indigènes et des gréco-macédoniens, déjà dans la première moitié du III^{me} siècle, il y avait un nombre considérable de Juifs, de Phrygiens, d'autres groupes d'habitants originaires de l'Asie Mineure.

L'affluence des étrangers ne tarda pas à faire d'Alexandrie une ville cosmopolite, où la population était des plus mêlées. Le tableau qu'en donne Saint Chrysostôme peut valoir, à peu de chose près, même pour l'époque antérieure à cet écrivain : « Grecs, Italiens, Syriens, Libyens, Ciliciens, Ethiopiens, Arabes, Bactriens, Scythes, Indiens, Persans, dit Saint Chrysostôme, affluaient dans cette ville », que Strabon avait définie « un réservoir universel » et le juif Philon « plusieurs villes dans une ville ».

Alexandrie était considérée, à l'époque hellénistique, comme la plus grande ville du monde civilisé et tenait la deuxième

place, au début même de l'empire, après que Rome l'eut dépassée.

Pour l'an 60 av. J.-Ch. Diodore nous donne le chiffre de 300000 citoyens libres, sur la base des listes officielles des habitants. Si on y ajoute les esclaves, on aura une population d'un demi-million environ. Il ne nous est pas possible de suivre les étapes successives du développement de la population alexandrine ni les transformations de son organisation; nous pouvons toutefois affirmer qu'elle a été toujours divisée en classes dont voici les principales :

a) Les habitants qui jouissaient du droit de cité. — Cette classe, constituant un vrai patriciat, comprenait les familles les plus anciennes et les plus notables; elle jouissait des privilèges, judiciaires, était exemptée de certains impôts et corvées, fournissait la plus grande partie des fonctionnaires, prêtres et prêtresses, etc. Elle était organisée sur le modèle de la population libre d'Athènes et d'autres villes grecques, c'est-à-dire était divisée en tribus (*φυλαι*) dont chacune comprenait un certain nombre de dèmes. Le citoyen d'Alexandrie ajoutait presque toujours à son nom l'indication soit du dème, soit de la tribu et du dème, où il était inscrit. Les filles appartenant à cette sorte d'aristocratie ne pouvaient pas se servir du dème, mais elles avaient le titre de citoyenne (*ἀστική*).

β) Les *Ἀλεξανδροεῖς* constituaient une classe d'habitants dont les privilèges égalaient ceux des citoyens inscrits dans les tribus et les dèmes (cf. Pap. Hal. I. p. 163).

γ) Les Macédoniens. — Ils formaient eux aussi une classe privilégiée qui jouissait d'une grande influence à la cour et dans l'armée. Ils constituaient un patriciat militaire dont l'acclamation ratifiait, pour ainsi dire, le couronnement de tout nouveau roi. On pourrait les comparer aux prétoriens, aux janissaires, aux mamlouks.

δ) Les *Πέλοαι τῆς ἐπιγονῆς*, dont le nombre était considérable à Alexandrie, s'étaient sans doute rapidement hellénisés, mais ils formaient une classe spéciale moins privilégiée que les précédentes.

ε) Les Grecs pauvres, qui immigraient en grand nombre et continuellement à Alexandrie de toutes les régions du monde hellénique, n'avaient pas conscience de leur valeur politique et n'étaient pas inscrits parmi les citoyens dont ils ne partageaient d'ailleurs ni les droits, ni les privilèges.

ζ) Les Juifs. — Depuis le commencement du troisième siècle, ils formèrent un élément considérable de la population alexandrine. Ils avaient une constitution particulière à leur communauté, dont les organes les plus importants étaient l'ethnarque et la *γερονσία* (assemblée des anciens). Ils étaient presque aussi privilégiés que

les Ἀλεξανδροῖς et plus que les Perses ; mais, au point de vue de la constitution de la ville, ils n'étaient pas citoyens (voir plus loin p. 46).

η) Les Egyptiens — ouvriers, journaliers et même soldats — habitaient de préférence ou exclusivement le quartier occidental (Rhakotis) et l'île de Pharos. Manquant de toute culture hellénique, même superficielle, ils furent toujours un élément étranger dans la grande ville grecque. Ils n'étaient pas soumis à un droit privé particulier ou exceptionnel, mais, ainsi que la plupart des Grecs, ainsi que les Perses et les Juifs, ils ne participaient point au droit de cité.

Naturellement il y avait d'autres groupes d'habitants étrangers. Très nombreux étaient les esclaves et les affranchis. Après la conquête romaine les habitants d'Alexandrie, pour pouvoir devenir citoyens romains, devaient satisfaire à une condition indispensable : jouir du droit de cité alexandrine.

BIBLIOGRAPHIE. — Voir surtout : SCHUBART W., *Alexandrinische Urkunden aus der Zeit des Augustus*, dans l'*Archiv für Papyrusforschung*, V, 35-132 ; IDEM, *Neues aus dem alten Alexandrien*, dans les *Preussische Jahrbücher*, Band 137. Les textes alexandrins qui ont donné l'occasion d'étudier à nouveau cette question ont été découverts par O. Rubensohn à Abousir el-Meleq (Fayoum). Ils datent de l'époque de l'empereur Auguste. Ils ont été publiés par SCHUBART, dans le quatrième vol. des Pap. Grecs de Berlin. (Berliner Griechische Urkunden). Cfr. l'ouvrage magistral de WILCKEN, *Grundzüge und Geschichtstheorie der Papyrskunde*. Kap. I, pag. 14 et suiv. ; cfr. *Dikaionata*. Pap. Hal., I, p. 162 et suiv. Berlin, 1913.

Vie alexandrine. — La beauté, la richesse, l'opulence d'Alexandrie ont été souvent célébrées par les écrivains de l'antiquité. Cette renommée a survécu même à la complète décadence de la ville. L'humaniste Cyriaque d'Ancône (1435), sous l'impression de la tradition littéraire, appelle les pauvres ruines existant à son époque « urbs nobilissima » ; Makrizy, un savant commentateur du Coran, pense que Dieu a voulu désigner Alexandrie, lorsque dans le livre sacré il parle d'une ville « qui n'a pas sa pareille au monde » ; Ahmed Ben Saleh l'appelle « le carquois où Dieu a déposé les meilleures de ses flèches », et ainsi de suite. En remontant en arrière, nous trouvons que les écrivains païens et chrétiens, grecs et latins, ainsi que les inscriptions et les papyrus, accompagnaient presque toujours le nom d'Alexandrie d'épithètes laudatives : la grande, la très grande, la riche, la très noble, la très heureuse, la splendide, la ville par excellence, la ville qui possède tout ce qu'on peut avoir ou désirer⁽¹⁾.

(1) Je dois me borner ici aux grandes lignes, et par conséquent je ne peux pas entrer en ce moment dans les détails dont les inscriptions, les papyrus, les ostraca offrent aujourd'hui une assez riche moisson.

πάντα - ὅσ' ἔστι σου καὶ γίγνεται, ἔστ' ἐν Αἰγύπτῳ
 . . . ἀγαθὰ πάνθ' ὅσ' ἂν κρηΐζης

Ainsi commence la description d'Alexandrie donnée par Herondas, dans le premier de ses Mimiambes. Cette description, que le poète a mise dans la bouche de la vieille entremetteuse Gyllis est pittoresque, confuse, extrêmement comique, mais peint à merveille Alexandrie, la *ville lumière* et en même temps la ville du luxe, des raffinements, des fêtes, des corruptions, de *l'éternel plaisir*. « L'Egypte (lire Alexandrie) est la maison d'Aphrodite, et on y trouve tout : richesse, palestres, grande armée, ciel serein, gloire, spectacles, philosophes, métaux précieux, beaux jeunes hommes, temple des Dieux frères, bonne maison royale et académie des sciences, vins exquis et belles femmes », des femmes si belles, ajoute Gyllis, qu'on pourrait les comparer seulement avec les déesses du jugement de Pâris.

Les Alexandrins étaient renommés pour leur amour du travail et de l'argent, pour leur esprit impitoyablement moqueur, pour leur tendance aux nouveautés et aux révoltes. Les sobriquets dont ils gratifiaient tout le monde, y compris les rois et plus tard les empereurs, sont restés célèbres. A ce propos, Sénèque appelle la population d'Alexandrie « loquacem et ingeniosam in contumelias ». L'empereur Hadrien (s'il est vraiment l'auteur de la célèbre lettre à son beau-frère Servianus) avait donné cette peinture des Alexandrins : « Genus hominum seditiosissimum, vanissimum, injuriosissimum, civitas opulenta, dives, fecunda, in qua nemo vivat otiosus (personne n'y est oisier)... Unus illis deus nummus est (ils n'ont d'autre dieu que l'argent) ». Makrizy affirme que leur caractéristique était l'avarice ; d'autres écrivains les appellent menteurs et téméraires. Mais ils avaient aussi quelques bonnes qualités : ils étaient *ingeniosi atque acutissimi*, ils étaient aimables, hospitaliers (bien que Gélal-el-Din ait écrit le contraire) et possédaient le don d'inspirer la sympathie. Leur amour du travail et de l'argent était égalé par celui des spectacles, de la gymnastique, des fêtes et des jouissances matérielles. Strabon nous raconte que le canal reliant Alexandrie avec Canope était parcouru sans cesse par des barques chargées d'hommes et de femmes en train de s'amuser, plus ou moins honnêtement — plutôt moins que plus : en effet le but des excursions de ces bons Alexandrins était Canope, fameuse par ses débauches. Ce n'est pas seulement à Canope qu'on allait : « en tout temps de l'année, dit ailleurs Strabon, les Alexandrins se rendaient dans un endroit escarpé au bord de la mer, sur la côte maréotique, non loin de Taposiris Magna (Abousir) » pour s'y divertir et faire

bonne chère ». Les étrangers et les provinciaux étaient attirés à Alexandrie, dans cette ville « fertilissima et copiosissima omnium rerum », non pas tant par ses poètes, ses érudits, ses institutions littéraires et scientifiques, que par les curiosités et les élégances qu'elle offrait, les spectacles, les *symposia*, les belles femmes. Le milieu alexandrin était dangereux et César se méfiait des troupes qui avaient pris l'habitude de la vie licencieuse d'Alexandrie.

A propos de cette ville j'ai fait quelque allusion à Paris, et en vérité le rapprochement, *mutatis mutandis*, n'est pas trop arbitraire ; mais je pense qu'une autre ville aussi offre beaucoup d'analogie avec « la belle fille du héros grec ». Cette ville est Florence à l'époque des Médicis : analogie dans l'activité littéraire et artistique, dans le haut degré de culture intellectuelle, dans la richesse, l'opulence et le luxe, dans l'amour de la vie joyeuse et légère. Il est curieux d'observer qu'un refrain d'une célèbre poésie carnavalesque, dont Lorenzo de Médicis est l'auteur : *Chi vuol esser lieto sia — Del doman non v'è certezza* —, est presque la traduction du refrain que les joyeuses bandes chantaient à gorge déployée dans les rues d'Alexandrie : *φάγομεν καὶ πίομεν, αὐριοι γὰρ ἀποθνήσκομεν* — mangeons, et buvons, demain nous pourrions être morts.

BIBLIOGRAPHIE — Voir surtout : LUMBROSO G., *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, pag. 99 108 ; GLASER MAX., *Zeitbilder aus Alexandrien nach dem Paedagogus des Clemens Alexandrinus*. Anberg, 1905 ; CESSI C., *Vita ed arte ellenistica*. Catania, 1910 ; PERDRIZET P., *Bronzes grecs d'Egypte de la collection Fouquet*. Introduction, p. X et suiv.

Art alexandrin. — L'honneur d'avoir réhabilité l'art de la basse époque grecque doit revenir, pour une très grande part, à Th. Schreiber, qui dans plusieurs publications savantes a tâché de démontrer que l'art de cette période ne méritait ni le silence ni l'insouciance dont on l'avait gratifié jusqu'à nos jours. Les recherches que Schreiber († 1912) a faites avec une érudition et une compétence incontestables, l'ont porté à conclure que l'*art hellénistique* (on appelle hellénistique la période comprise entre la mort d'Alexandre le Grand et la conquête romaine des pays de l'Orient classique) est surtout ou exclusivement un *art alexandrin*. Schreiber a soutenu que la capitale des Lagides a été le centre d'origine et de diffusion de toutes les tendances nouvelles de l'art hellénistique, et qu'elle avait eu une influence très grande et prééminente sur l'art romain. D'après cette théorie, toute ou presque toute la série des reliefs hellénistiques (pittoresques) serait d'origine alexandrine ; presque tous les produits de la toreutique (vases en métal, ciselés, etc.) de cette même époque

auraient été fabriqués en Egypte: Alexandrie serait également la patrie de la peinture murale et de la mosaïque. La sculpture alexandrine possède, d'après Schreiber, des caractères bien définis, dont les plus essentiels sont *la poésie de l'espace, le raffinement matériel et la vie*. A côté d'une école idéaliste, laquelle aurait pour caractère distinctif, dans le bas-relief le pittoresque, et, dans les autres manifestations de la sculpture, une *morbidesse* extraordinaire ainsi qu'une tendance à la *nuance* des formes, aurait vécu une autre école animée d'un sentiment impitoyable de la vérité et d'un réalisme aigu, caractérisée par la prédilection pour les *sujets de genre* et pour le grotesque. Beaucoup d'archéologues se sont rangés en faveur de cette théorie, tels MM. Courbaud, Collignon, Amelung, Diehl; d'autres savants n'ont pas accepté les idées de Schreiber. Adolf Holm, Dragendorff, Wickhoff, Wace, Klein, Cultrera, Perdrizet pensent que la *poésie de l'espace*, ainsi que le *raffinement matériel* sont antérieurs à la fondation d'Alexandrie; que l'influence d'Alexandrie sur l'origine et le développement des différents styles dans la décoration murale, argument auquel Schreiber attribue une grande importance, doit avoir été minime et, en tout cas, inférieure à l'influence exercée par les villes grecques de l'Asie Mineure. Ils ajoutent aussi qu'Alexandrie n'était pas le lieu désigné pour la poésie pastorale du troisième siècle av. J. Ch.; que les Ptolémées avaient plutôt favorisé l'art égyptien que l'art grec; que les *reliefs pittoresques* ne présentent presque aucun motif ou élément égyptien; que pas un seul de ces reliefs n'a été découvert en Egypte, et qu'enfin la morbidesse, la mollesse de forme, le *sfumato* praxitélien dans la sculpture, n'ont pas été en vogue seulement dans l'Alexandrie ptolémaïque.

En somme les adversaires de la théorie de Schreiber nient toute importance spéciale à l'art alexandrin de la période hellénistique et soutiennent qu'Alexandrie, au lieu d'être le centre unique de l'art grec de cette époque, n'en a été ni le seul, ni le plus important. Le caractère essentiel de l'art hellénistique serait le *cosmopolitisme*... « En étudiant cet art dans son ensemble on verrait, je crois, qu'il forme un bloc homogène, comme l'art paléochrétien, comme l'art byzantin, comme l'art du treizième siècle ». A considérer la question dans ses lignes générales et dans son ensemble, ce jugement émis par Paul Perdrizet s'approche beaucoup, je crois, de la vérité.

L'art hellénistique, très probablement, n'a pas eu de caractères exclusivement alexandrins, ou antiochiens, ou pergaméens, etc., mais s'est développé en même temps dans les différents grands centres de civilisation, sans que l'un d'eux ait exercé une influence

absorbante ou prédominante sur les autres, tous ayant d'ailleurs subi quelques modifications par leurs contacts réciproques. Donc l'art, dans les différents royaumes des Diadoques, assumait une physionomie commune, uniforme, qui ne permet pas de fixer des centres d'origine et de diffusion tellement caractérisés qu'ils puissent justifier une désignation spécifique de cet art, tirée du nom de l'une ou de l'autre des métropoles. Cette conclusion n'exclut pas, elle admet au contraire qu'Alexandrie a eu une production artistique considérable. D'ailleurs il est impossible de nier que certains produits de l'art hellénistique (de la céramique par exemple) soient spécifiquement alexandrins, et on ne doit pas oublier certaines manifestations de l'art alexandrin nées de la fusion ou de la juxtaposition de la civilisation indigène et de la civilisation grecque. D'autre part, l'art romain n'a pas tiré d'Alexandrie, il est vrai, son seul aliment; il a subi l'influence de l'art de l'Asie Mineure et des îles, mais il est absurde de vouloir nier la valeur des nombreuses traces d'origine évidemment alexandrine qu'on rencontre dans l'art romain.

BIBLIOGRAPHIE. — SCHREIBER TH., *Die Brunnenreliefs aus Pal. Gri-mani* (1888) - *Die hellenistische Reliefbilder* (1889). (Deux volumes de planches in folio. Schreiber est mort avant d'en avoir imprimé le texte) - *Die Alexandrinische Toreutik* (1891) - *Der Gallierkopf des Museums in Gizeh bei Kairo* (1896) - *Studien über das Bildniss Alexanders des Grossen* (1903) - *Ueber den Charakter der alexandrinischen Kunst* (1909 - Actes du deuxième Congrès international d'Archéologie); COURBAUD, *Le bas-relief romain à représentations historiques* (Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome, 1899, fasc. 81); COLLIGNON M., *Histoire de la sculpture grecque*, vol. II, chap. IV; AMELUNG W., *Dell'arte alessandrina a proposito di due teste rinvenute in Roma* (Bull. della Comm. Arch. comunale di Roma, 1897, p. 110-142); DIEHL CH., *Manuel d'art byzantin*, chap. III; HOLM AD., *Griechische Geschichte*, Band IV; DRAGENDORFF, *Die arretinischen Vasen und ihr Verhältnis zur augusteischen Kunst* dans les *Bonner Jahrbücher*, 163; WICKHOFF, *Wiener Genesis*, 2, Wien, 1895; WACE J. B., *Apollo seated on the Omphalos* (*Annual of the Brit. Sch. at Athens*, n. IX, 1902-03, p. 211-242); EDGAR C. C., *Greek Sculpture*, Catalogue général du Musée du Caire; KLEIN, *Geschichte der griechischen Kunst*, Band 3; CULTRERA G., *Saggi sull'arte ellenistica e greco-romana*. I. La Corrente Asiatica, Roma, 1907; L'ERDRIZET P., *Bronzes grecs de la collection Fouquet*. Paris 1911; BRECCIA E., *Sculpture grecque et romaine*. Catalogue Général du Musée d'Alexandrie. Caire, 1914.

Régime administratif. — Alexandrie fut choisie comme capitale des domaines soumis au pouvoir des Ptolémées. Elle possédait donc de superbes palais et une forte garnison servant de garde royale.

Cette résidence royale était gouvernée par un *capitaine de la ville* qui, au début, n'entrait en fonctions que durant l'absence du roi, mais qui finit par devenir permanent. On a toute raison de croire que, par suite des analogies que cette institution présente avec le *praefectus urbis* (préfet de la ville)

impérial, l'ἐπι τῆς πόλεως était plutôt le chef de la police que le commandant militaire de la ville. Vers la fin de l'époque ptolémaïque et à l'époque romaine, il eut le titre de στρατηγὸς τῆς πόλεως. Alexandrie n'avait pas, paraît-il, à l'époque ptolémaïque, un sénat municipal (βουλὴ). Parmi les hauts magistrats soit particulièrement chargés de l'administration de la ville, soit y résidant tout en ayant des fonctions intéressant le royaume entier, il y a lieu de signaler l'exégète (il porte la pourpre, il représente les traditions nationales, il veille sur les intérêts de la ville, il est le grand prêtre du culte d'Alexandre); l'archidicaste ou grand juge; l'hypomnématographe ou secrétaire général; le stratège de nuit; l'alabarque, sorte d'officier financier, et probablement, le gymnasiarque.

Lors de la conquête d'Alexandrie faite par Octavien Auguste le 1^{er} août 30 av. J.-Ch., l'Egypte cessa d'être un état indépendant pour devenir une simple province de l'empire romain, mais elle fut soumise à un régime spécial. Elle formait comme une propriété privée de l'Empereur, qui en sa qualité de successeur des anciens souverains exerçait son autorité sur le pays par l'intermédiaire d'un procureur ou vice-roi (praefectus Aegypti). Le préfet d'Egypte avait sa résidence à Alexandrie. Les anciens magistrats de l'époque ptolémaïque furent conservés, mais à leurs côtés furent placés de nombreux officiers impériaux tels que le *inridicus Alexandriae*, le *procurator ducenarius Alexandriae* *idiologus*, le *procurator Neaspoleos et Mausolei Alexandriae* etc. etc.

BIBLIOGRAPHIE. — Voir la Bibliographie donnée par WILCKEN, dans *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde*, I, p. 2 et p. 28. Ajoutez : JOUGUET, *La vie municipale dans l'Egypte romaine*, p. 71 et suiv. ; *Dikaionoma, Auszüge und Verordnungen in einem Papyrus* des philolog. Seminars der Universitäts Hall (Pap. Hal. 1). Berlin, 1913.

Commerce. — Pour ce qui a trait au commerce, on sait qu'Alexandrie en a été le centre mondial pendant plusieurs siècles. Les Ptolémées travaillèrent beaucoup à relier l'Egypte aux régions de la mer Rouge et de l'Océan Indien. Les voyages d'exploration avaient commencé déjà sous Ptolémée Soter; et, pendant les règnes de Ptolémée Philadelphie et Ptolémée Evergète, de nombreuses factoreries commerciales furent établies le long des côtes de la mer Rouge : Arsinoé, près des Lacs Amers, Philotère, Bérénice, près des carrières de topazes, Soteira, Ptolémaïs, Theron (point de départ pour la chasse aux éléphants), etc. Pour relier la mer Rouge avec Alexandrie, on recreusa et on rendit navigable, même aux gros bateaux de transport, le

canal que Darius I^{er} avait dérivé de la branche orientale du Nil vers les Lacs Amers (les Lacs Amers à cette époque étaient encore en communication directe avec la mer Rouge); de plus, Philadelphé avait fait construire une route entre Coptos, dans la Thébaidé, et Bérénice. Par conséquent Alexandrie, pourvue d'un port excellent, sûr et vaste, à l'entrée duquel les Lagides avaient fait dresser la célèbre tour lumineuse qui a donné son nom à tous les phares, reliée par un canal navigable et par le lac Mariout à un hinterland très riche, mise en communication facile avec la mer Rouge, réalisait toutes les conditions favorables pour devenir l'*ἐμπόριον τῆς οἰκουμένης*. Les marchandises rares et précieuses de l'Afrique et de l'Orient affluaient en masse dans la capitale de l'Egypte, qui en faisait l'exportation en Europe et dans les autres pays de la Méditerranée et de la mer Noire. On a découvert des vases alexandrins en argent jusqu'en Hongrie, et on sait qu'Olbia et d'autres villes de la Russie méridionale ont subi l'influence de la nouvelle capitale du monde hellénistique. On s'explique aisément comment Strabon et Cicéron ont pu affirmer que le commerce d'exportation à Alexandrie était bien plus considérable que celui d'importation. En réalité les marchandises que l'Egypte devait introduire pour les besoins de ses habitants étaient en quantité minime. Elle importait surtout la matière brute, qui faisait défaut dans le pays, pour la travailler et exporter ensuite les produits de son industrie.

Rome est entrée en rapports commerciaux avec l'Egypte depuis le troisième siècle av. J.-Ch., et les rapports politiques aidant, les premiers avaient pris un développement tel qu'à l'époque de Cicéron une ligne régulièrement desservie par de nombreux navires était établie entre Pouzzoles et Alexandrie. Les principaux produits d'exportation étaient la verrerie, les cristaux, les papyrus, les vêtements de lin, les tapis, les fameux *Alexandrina beluata conchylialata tapetia*, l'ivoire, les bijoux, la vaisselle précieuse, les pommades, les blés, les viandes salées, les jouets, les esclaves, les bêtes rares ou sauvages, enfin et surtout, les livres. Le commerce bancaire demanderait à lui seul un trop long discours. Il suffira de rappeler qu'Alexandrie était le siège d'une Banque Centrale pour le royaume entier et que les banques, dans les chefs-lieux de province et dans les villes les plus importantes, étaient assez nombreuses et considérables.

Si le commerce d'importation était de beaucoup inférieur à celui d'exportation, cela ne veut pas dire qu'il ait été négligeable. Il suffira de signaler un détail qui a son importance: même de nos jours, malgré la spoliation et la dispersion séculaires, dans les collines de détritiques qui entourent notre ville, on

a trouvé et on trouve des milliers d'anses inscrites, provenant des amphores qui servaient à transporter certaines denrées de Rhodes, de Thasos, de Cnide, de Crète. Celles de Rhodes sont très nombreuses et en proportion écrasante par rapport aux autres; vingt ou plus de Rhodes pour une de Thasos ou de Cnide. Nous ne parlerons pas du commerce d'Alexandrie avec la campagne et les villes de l'intérieur; mais naturellement le marché principal et préféré des provinciaux était la métropole. Les papyrus nous apprennent qu'on y envoyait chercher non seulement les marchandises, mais aussi les médicaments de meilleure qualité.

BIBLIOGRAPHIE. — AMEILHON, *Histoire du commerce et de la navigation sous les Ptolémées*, Paris, 1766; LUMBROSO G., *Recherches sur l'économie politique de l'Égypte sous les Lagides*, p. 138-159; ROBIOT, *Mémoire sur l'économie politique* etc., p. 121-124; ROSTOWZEW M., *Zur Geschichte d. Ost- und Südhandels in ptolemäisch-römischen Ägypten* dans l'*Archiv für Papyrusforschung*, IV, p. 298 sq. Il cite CHWOSTOW MICH., *Forschungen zur Geschichte der Handelsbeziehungen zur Zeit der hellenistischen Monarchien und des römischen Kaiserreiches*. I, Geschichte des Osthandels in griechisch-römischen Ägypten. Kasan, 1907; WILCKEN, *Grundzüge* etc., Kap. VI.

Industrie. — La lettre attribuée à Hadrien, et que nous avons eu déjà l'occasion de citer, nous donne un tableau vivant de la fiévreuse activité industrielle des Alexandrins. « *Civitas opulenta, dives, fecunda, in qua nemo vivat otiosus: alii vitrum conflant, alii charta conficitur, alii linifiones, omnes certe cuiuscumque artis et videntur et habentur; podagrosi quod agant habent; habent caeci quod faciant, ne chiragrici quidem apud eos otiosi vivunt* ».

Ainsi donc les aveugles même et les estropiés n'y étaient pas oisifs.

Malgré l'opinion contraire de Chwostow, Rostowzew croit, à juste titre, je pense, que les produits de l'industrie indigène alimentaient, pour une très grande part, le commerce de l'Égypte, le commerce de transit ayant une importance assez secondaire.

Pour la fabrication du papier Alexandrie avait le monopole, car le papyrus était une plante spéciale à l'Égypte. On peut en dire autant de l'encens, des aromates et d'autres produits similaires, dont la matière brute était importée de l'Arabie-Heureuse.

L'art de la verrerie, déjà perfectionné par les Égyptiens, prit un nouvel essor sous les Lagides, et Alexandrie fut un centre de fabrication d'articles en verre pendant plusieurs siècles. Les Alexandrins étaient très habiles à travailler l'or, l'argent, le cuivre et même le fer. Leurs bijoux, leurs vases ciselés ou incrustés étaient très appréciés et très recherchés, partout

où l'amour du luxe, le bon goût artistique ou la mode pouvaient exercer leur influence.

Mais laissant de côté un grand nombre d'autres industries alexandrines plus ou moins considérables, nous nous bornerons à signaler la plus importante de toutes, celle des tissus et des étoffes, dont on a pu établir quatorze espèces différentes. Célèbres étaient les tapis teints de pourpre et brodés de figures d'animaux et dont la mosaïque de Palestrine et celle du Musée des Thermes à Rome peuvent nous donner une idée.

Les Ptolémées, maîtres sans égaux dans l'art du monopole et de l'impôt, retiraient des avantages économiques énormes d'un mouvement commercial et industriel si important. Sans insister sur l'étendue de leurs possessions domaniales ni sur la riche variété d'impôts frappant les propriétés de toute sorte, nous rappellerons que les Ptolémées (les Romains ne doivent pas avoir changé beaucoup le système) avaient établi dans tous les ports de la Méditerranée et de la Mer Noire des taxes d'importation et d'exportation; qu'il y avait une taxe pour laisser passer les marchandises de la Haute dans la Basse Egypte; et qu'une taxe d'importation ou d'exportation devait être payée dans tous les ports du Nil.

Certains produits des industries agricoles étaient soumis à des taxes considérables; beaucoup d'autres étaient monopolisés. Toutes les branches de l'industrie proprement dite étaient monopolisées, et lorsque l'Etat ne se réservait pas à lui seul le droit de la fabrication, il gardait le droit exclusif de la vente. Les Banques mêmes n'échappaient pas au monopole. En effet elles étaient toutes louées à des entrepreneurs pour le compte du roi. Au fond c'était le fellah et le consommateur, soit indigène soit étranger, qui payaient la beauté et la gloire d'Alexandrie.

BIBLIOGRAPHIE. — Voir § précédent. Ajoutez le récent mémoire du Dr. TH. REIL, *Beiträge zur Kenntnis des Gewerbes im hellenistischen Aegypten*, Leipzig, Noske, 1913.

Sciences et lettres: Le Musée et la Bibliothèque. — Alexandrie a donc été, sans contredit, l'entrepôt du commerce international, mais elle a été également un foyer de civilisation dont l'éclat a laissé une trace lumineuse dans l'histoire du progrès humain. Quel que soit le jugement de la postérité sur la littérature alexandrine (alexandrinisme signifie érudition pédantesque et encombrante, subtilité, artifice, manque de goût, d'inspiration, d'imagination, parfois de sens moral), on doit apprécier au plus haut degré les services d'inventaire, de classe-

ment, de conservation, d'interprétation qu'Alexandrie a rendus à l'art classique. D'ailleurs, si, pour la poésie, l'âge alexandrin marque une période d'arrêt et de décadence, si la littérature est devenue philologie, cet âge a un titre d'impérissable gloire dans les progrès énormes, stupéfiants, réalisés par la science de la nature et par toutes les sciences proprement dites. Pour la géographie, qui gagna beaucoup grâce aux expéditions militaires d'Alexandre et, plus tard, aux voyages d'exploration organisés par les Lagides, il suffira de rappeler Eratosthène. Sa mensuration du méridien terrestre et sa carte géographique de la terre, malgré les défauts et les erreurs, inévitables à cette époque, le placent en première ligne dans l'histoire de la géographie. Aristarque de Samos est l'astronome le plus illustre parmi ceux qui ont travaillé à Alexandrie ; il fit le premier la grande découverte qui dans l'âge moderne a illustré Copernic et Galilée, à savoir que la terre est seulement une planète du système dont le soleil est le centre.

La géographie et l'astronomie présupposent des études et des connaissances mathématiques très avancées. C'est à Alexandrie qu'Euclide, sous Ptolémée I^{er}, rédigea le livre des « *Eléments* », livre qui est resté, depuis l'antiquité, le traité de géométrie le plus répandu. De l'école d'Euclide sont sortis les plus grands mathématiciens grecs, Archimède de Syracuse, et Apollonios de Pergé. Archimède a découvert le rapport entre le diamètre et la circonférence, la théorie de la spirale, la loi de gravité et le principe hydrostatique qui permet de déterminer le poids spécifique des corps ; il ne se borna pas à travailler avec succès au progrès des théories scientifiques, il appliqua ses découvertes théoriques à la mécanique : les machines qu'il construisit ont excité, au plus haut degré, l'admiration des contemporains. Apollonios de Pergé doit être surtout signalé comme fondateur de la trigonométrie. Les découvertes géographiques ont exercé une grande influence sur le développement des sciences biologiques. Une des plus remarquables curiosités d'Alexandrie était pour les étrangers le jardin zoologique, annexé au palais royal : dans ce jardin les Ptolémées avaient réuni une riche collection d'animaux rares et sauvages : serpents, autruches, antilopes, éléphants. Théophraste, par son histoire et par sa physiologie des plantes, doit être considéré comme le fondateur de la botanique scientifique. Pour ce qui a trait à l'anatomie et à la physiologie, il suffira de rappeler que les savants alexandrins ont disséqué les cadavres et ne se sont pas même arrêtés, semble-t-il, devant la vivisection des criminels. Dans la chirurgie, la première place revient à Erasistrate. Les médecins formés à Alexandrie étaient très ap-

préciés dans le monde de cette époque: « Sufficit medico ad commendandam artis auctoritatem, si Alexandriae se dixerit eruditum ». Pour qu'on ait confiance dans l'habileté d'un médecin, il suffit qu'il se dise élève de l'école d'Alexandrie⁽¹⁾.

Parmi les historiens dont l'activité s'exerça à Alexandrie, nous nommerons avant tout Ptolémée I^{er}, qui avait écrit un livre de *Mémoires* dont on a souvent loué l'objectivité. Il semble bien que Hécatee d'Abdère écrivit à Alexandrie son Histoire d'Egypte et son Histoire des Juifs. Mais bien plus que les recherches d'histoire politique, les savants alexandrins ont aimé l'histoire de la littérature et les études philologiques. Zénodote d'Ephèse, premier directeur de la Bibliothèque du Musée, consacra sa vie à une édition critique des œuvres d'Homère, et son travail fut repris après lui par Aristophane de Byzance et par Aristarque. Les auxiliaires de Zénodote dans sa tâche de bibliothécaire, Alexandre d'Etolie et Lycophron de Chalcis, furent chargés le premier de classer les tragédies, l'autre les comédies, ce qui amena les deux savants à écrire une sorte d'histoire de ces deux genres littéraires. Le successeur de Zénodote dans les fonctions de bibliothécaire en chef, Callimaque de Cyrène, dressa un inventaire méthodique de la Bibliothèque, c'est-à-dire un inventaire de toute la littérature grecque (son ouvrage appelé « Tables » comprenait 120 rouleaux de papyrus).

Bon nombre d'élèves sont sortis de l'école de Callimaque: Hermippos (biographe des philosophes), Istros de Paphos (antiquaire), Apollonios d'Alexandrie (philologue). On nomme aussi parmi ses élèves, son compatriote et successeur dans la direction de la Bibliothèque, Eratosthène, principalement connu comme mathématicien et géographe, mais qui était également très compétent en histoire, politique et philosophie. Ainsi que nous l'avons dit, la poésie de l'âge hellénistique occupe dans l'histoire de la littérature grecque une place tout à fait secondaire; mais, quelle que soit sa valeur et son importance, on doit avouer que depuis la première moitié du troisième siècle, Alexandrie en a été le centre et le foyer. D'ailleurs si les poètes de cette époque ne perdent rien à être laissés dans l'ombre, il y en a deux qui ne peuvent pas être passés sous silence: Théocrite et Callimaque.

Théocrite, qui était doué de remarquables qualités de poète, est le créateur du genre bucolique, de la poésie qui chante les

(1) Rien de nouveau sous le soleil. — La *Faculté d'Alexandrie* n'est plus qu'un souvenir; mais bon nombre des nos modernes Esculapes font ou croient faire impression sur le public et pensent attirer les clients en se disant « de la faculté de Paris » ou de toute autre école renommée. Il faut avouer du reste que cette sorte de réclame n'est pas tout à fait inefficace, même de nos jours.

bergers et les bergères, les vertes campagnes, les plaisirs de la vie rustique ; il excelle dans ce genre et ses imitateurs ne l'ont pas surpassé. Mais parmi les contemporains, la gloire de ce poète, simple et sincère, fut obscurcie par celle du bibliothécaire Callimaque, poète de la cour sous Philadelphie et Evergète I^{er} ; il essaya tous les genres, mais il excella surtout dans l'élégie ; il possédait une érudition extraordinaire et très variée, une impeccable maîtrise de la technique du vers, une virtuosité de style peu commune, une remarquable pénétration critique, une profonde et vaste connaissance de la langue ; mais il manquait d'inspiration, il était froid, subtil, industrieux.

Pour attirer et centraliser à Alexandrie tout le mouvement scientifique et littéraire de l'époque, les Ptolémées avaient créé deux institutions, pour lesquelles ils ont droit à la gratitude éternelle de tous ceux qui pensent : le *Musée* et la *Bibliothèque*. On a souvent attribué le mérite et l'honneur de ces deux créations à Ptolémée II Philadelphie ; mais la critique moderne se croit autorisée à faire remonter au premier Ptolémée l'initiative et le projet de ces mémorables institutions. Philadelphie n'aurait eu qu'à suivre ou à perfectionner les projets primitifs. L'inspirateur de Soter, dans ces fondations, aurait été Démétrius de Phalère, ancien élève de Théophraste, homme d'un talent remarquable, orateur fécond et persuasif, esprit éminemment organisateur : après avoir été presque maître d'Athènes pendant dix ans, il en avait été chassé, et nous ignorons son existence jusqu'au jour (297) où nous le trouvons à la cour du Lagide. L'idée de grouper des savants et de mettre à leur disposition une bibliothèque, dit Bouché-Leclercq, Démétrius la trouva dans ses propres souvenirs. Il y avait longtemps que le culte des Muses était le symbole de l'esprit scientifique. Déjà les écoles des Pythagoriciens s'appelaient Musées (*Μουσεία*) ; Démétrius élargit ce plan et créa une institution originale, dont le but n'était pas seulement de répandre certaines doctrines philosophiques, mais aussi de hâter le progrès de toutes les sciences.

Musée. — Le Musée Alexandrin pourrait être comparé à nos Universités d'Occident ; mais il avait quelque chose qui manque à celles-ci, la vie collégiale des professeurs. Ces derniers d'ailleurs n'étaient pas obligés de donner des cours. Je pense que Mahaffy a raison lorsqu'il écrit : « It seems, that the King and his Minister of education founded an institution more like an old college at Oxford or Cambridge than anything else of the kind ». D'ailleurs ce que nous savons du Musée se réduit à peu de chose. « Les palais royaux, dit Strabon, comprennent

aussi le Musée, lequel renferme une promenade, une exèdre et une grande salle dans laquelle a lieu le repas en commun des philologues appartenant au Musée. Il y a aussi pour l'entretien de ce collège des fonds communs et un prêtre préposé au Musée autrefois par les rois et maintenant par César ». Exception faite de ces détails d'une remarquable précision, mais quelque peu sommaires, la tradition littéraire ne nous a conservé que des renseignements vagues ou contradictoires sur l'organisation de cet établissement. Le prêtre ou président (ainsi que les simples membres) était nommé par le roi pour une période déterminée, mais naturellement la durée de ses fonctions dépendait exclusivement du caprice ou de la volonté du souverain. On a affirmé que le prêtre-président était en même temps prêtre de Sarapis et chef de tout le clergé alexandrin ; mais on n'a pas apporté de preuves décisives. Il semble au contraire que le *ἱερεὺς* du Musée, qui n'a jamais été un Egyptien, ne différât pas du *ἱερεὺς* des autres corporations grecques (*σύντροποι*), c'est-à-dire qu'il était simplement épistate ou président de l'établissement dont il avait la direction. Il semble que les savants du Musée étaient groupés en confréries distinctes, suivant la nature de leurs occupations ; ils recevaient du trésor royal un traitement qui, ajouté aux revenus du fonds commun, leur assurait le vivre et le couvert, et leur permettait (l'enseignement n'étant pas une condition obligatoire) de consacrer leur activité toute entière aux études et aux recherches personnelles. Pour celles-ci le Musée, outre une vie calme et tranquille, à l'abri des soucis matériels, et entourée d'une atmosphère d'intellectualité et d'érudition, offrait tous les instruments de travail qu'on pouvait désirer.

Ce que nous avons dit du progrès de toutes les sciences, réalisé ou provoqué par les savants du Musée, et le fait que cette institution a survécu aux Lagides, prouvent qu'elle a bien mérité de la civilisation, et qu'elle n'a pas failli au but pour lequel elle avait été créée. Ce qui ne veut pas dire qu'elle ait été admirable toujours et en tout point. Certainement Timon le sillographe a exagéré dans le sarcasme, mais peut-être n'a-t-il pas été seul à se moquer des membres du Musée, *rats de bibliothèque et parleurs inutiles* : « Dans la populeuse Egypte, dit-il, on donne la pâtée à de nombreux gratte-papiers, grands liseurs de bouquins, qui se chamaillent à n'en pas finir dans la volière du Musée ». (Pour la topographie v. plus loin).

BIBLIOGRAPHIE. — PARTHEY G., *Das Alexandrinische Museum*, Berlin, 1838 ; WENIGER, *Das alexandr. Museum*, Berlin, 1875 ; A. COUAT, *Le Musée d'Alex. sous les premiers Ptolémées*. Cfr. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Hist. des Lagides*, I, p. 217, n. 1.

Bibliothèque. — Nous ne sommes pas beaucoup mieux renseignés en ce qui concerne la Bibliothèque. Malgré les documents incomplets dont nous disposons, il est difficile de croire que la Bibliothèque, du moins à l'origine, ait été indépendante du Musée, et qu'elle ait eu d'autre but que celui d'offrir aux savants du Musée les matériaux et les instruments nécessaires à leurs recherches. La Bibliothèque d'Alexandrie ne fut certes pas la première en date dans l'antiquité. Sans compter les bibliothèques dont on a affirmé l'existence, dans l'Égypte des Pharaons, ou la bibliothèque très riche et très bien organisée, qu'on a découverte à Ninive, la tradition littéraire nous fait connaître les collections de livres de Polycrate, tyran de Samos, de Pisistrate d'Athènes, de Cléarque d'Héraclée dans le Pont, de Démosthène, et celle, remarquable entre toutes, formée par Aristote. Mais si la bibliothèque d'Alexandrie n'a pas été la première en date, elle a été sans aucun doute la plus grande, la plus riche, la plus importante, que l'antiquité classique ait connue. Déjà sous Ptolémée I^{er}, Démétrius de Phalère (il faut avouer que la source de cette notice est assez suspecte) aurait réuni 200000 volumes. A la fin du règne de Ptolémée Philadelphe, qui avait acheté entre autres la collection d'Aristote, il y avait, dit-on, dans la Bibliothèque Mère ou du Bruchium 400000 volumes « mêlés » et 90000 « non mêlés » ou simples. En même temps la Bibliothèque du Sérapeum ou Bibliothèque Fille (devenue très importante à l'époque romaine) aurait possédé 42800 volumes cédés par la Bibliothèque du Musée⁽¹⁾.

C'étaient peut-être des doubles, non indispensables, ou plus probablement une collection de rouleaux simples, classés pour l'usage du grand public, qui ne pouvait pas profiter de la grande Bibliothèque. Ptolémée Evergète et ses successeurs continuèrent avec enthousiasme la chasse aux livres. Une tradition, contestée avec de bons arguments par Lumbroso, mais qui toutefois ne semble pas être trop invraisemblable, rapporte qu'Antoine aurait fait don à Cléopâtre de 200000 volumes simples de la bibliothèque de Pergame. Pour augmenter leurs collections, les Ptolémées ne reculaient pas devant des moyens peu corrects. Evergète aurait donné ordre que tous les voyageurs débarquant à Alexandrie fussent obligés de déposer les livres qu'ils avaient avec eux. On gardait ceux-ci pour la Bibliothèque, en délivrant aux propriétaires de simples copies sur papyrus ordinaire. Ce même

(1) Bouché-Leclercq pense que le chiffre de 90000 représente le chiffre des volumes de la Bibliothèque, déflation faite des doubles. Dziatzko et autres croient que le chiffre de 90000 se réfère aux rouleaux dont chacun comprenait ou plusieurs livres, ou des parties de plusieurs livres d'un ouvrage, des *miscellanæ* de différents écrits d'un même auteur ou de plusieurs.

Lagide avait demandé à Athènes, contre caution de 15 talents, les tragédies de Sophocle, d'Euripide et d'Eschyle pour en prendre copie ; il garda les originaux, et renvoya aux Athéniens les copies en les priant de conserver les 15 talents. Un autre Ptolémée, pour ruiner la concurrence que lui faisait le roi de Pergame, interdit l'exportation du papyrus ; ce qui conduisit les industriels de Pergame à l'invention du parchemin (*membrana pergamenica*).

Même en tenant compte de l'exagération, ces récits démontrent la passion des Ptolémées pour les livres. Cette passion⁽¹⁾ explique l'accroissement rapide et merveilleux des Bibliothèques alexandrines, qui, en 48 avant J.-Ch., disposaient, dit-on, de 400000 et même de 700000 volumes. Il est probable que ces chiffres sont quelques peu hyperboliques, ou qu'ils cachent des erreurs assez considérables ; mais, toute part faite aux exagérations et aux erreurs, cette collection de livres reste cependant immense. L'antiquité n'en avait jamais vu de pareille. Néanmoins il est bon de se tenir en garde, et de ne pas se faire une idée trop grandiose et inexacte de la production intellectuelle des peuples classiques. On ne doit pas confondre *ouvrage* avec *rouleau*. Dans la série des volumes simples, un rouleau comprenait un livre d'un ouvrage ou un ouvrage en un seul livre, ce qui veut dire 48 rouleaux pour Homère, 40 pour Polybe, et ainsi de suite. D'ailleurs des œuvres de courte haleine devaient compter pour beaucoup dans le chiffre des rouleaux. Si on tient compte des doubles, des rouleaux mêlés, on voit que le nombre des ouvrages devait être bien moindre que celui des rouleaux. Ajoutons que les Ptolémées ne se sont pas bornés à la littérature grecque, mais qu'ils se sont aussi intéressés aux productions des peuples « barbares ». Il est possible que les traductions d'une langue étrangère en grec, aient été plus ou moins nombreuses ; la seule connue est la célèbre version de la Bible par les Septante⁽²⁾.

(1) Elle provoqua aussi, naturellement, la fabrication de très nombreux ouvrages apocryphes.

(2) La tradition juive, dont la source première est le pseudo-Aristée, attribuait le projet de cette version à Philadelphie, et racontait le respectueux empressement du souverain et le miraculeux accord des soixante-douze traducteurs travaillant isolément. C'est une « niaise histoire », ainsi que l'a définie Renan. Non seulement la traduction de la Bible ne doit pas avoir été faite par les ordres du second Ptolémée, car elle est probablement l'œuvre des Juifs alexandrins travaillant pour le grand nombre de leurs coreligionnaires qui ne savaient pas l'hébreu ; mais pour cette même raison elle doit être postérieure à Philadelphie. En réalité, à l'époque de ce roi, les Juifs alexandrins ne devaient pas être hellénisés au point d'avoir besoin qu'on leur traduisît en grec les livres saints. Cette induction est confirmée par les résultats des fouilles. Dans la nécropole gréco-juive que j'ai découverte près de l'Ibrahimié, et datant du règne de Ptolémée II, les épitaphes des Juifs sont rédigées en pur araméen : ce qui veut dire que la langue araméenne était encore généralement employée et comprise ; il s'agit en effet de tombes appartenant aux classes pauvres, et non à des gens riches et cultivés.

A la direction de la Bibliothèque doit avoir été toujours appelé un littérateur ou philologue remarquable ; mais nous ne connaissons que les trois premiers bibliothécaires, Zénodote, Callimaque, Eratosthène. La tradition est tout à fait muette sur leurs successeurs. La Bibliothèque alexandrine n'a pas toujours joui de la prospérité merveilleuse dont nous venons d'esquisser l'histoire ; il est temps de rappeler ses mauvais jours. Une première catastrophe se serait produite en 48 avant J.-Ch., pendant les péripéties de la « guerre alexandrine » de Jules César. Assiégé par Achillas dans le Bruchium, César se sentait perdu si les ennemis restaient maîtres des communications par mer. Pour éviter qu'ils réussissent à s'emparer de sa flotte laissée sans équipages et sans surveillance dans le Grand Port, César fit incendier les 72 vaisseaux de guerre ainsi que les navires en construction dans les arsenaux. L'incendie fut si violent qu'il gagna les quais et réduisit en cendres les chantiers, les greniers à blé et les entrepôts de livres. Les historiens les plus modérés parlent de 400000 volumes brûlés. Mais ce chiffre est-il exact, et l'incendie a-t-il vraiment gagné la Bibliothèque du Musée ? Il convient de rappeler que le plus ancien souvenir du désastre se trouve dans un passage de rhétorique, donc sujet à caution ; Sénèque, qui en est l'auteur, renvoie à Tite-Live ; Dion ne parle pas de la bibliothèque et en outre mentionne comme un *on dit* la destruction de beaucoup de livres précieux dans des ἀποθήκαι τῶν βιβλίων (entrepôts de livres). D'ailleurs ni César ni Hirtius ne font la moindre allusion à l'incendie de la Bibliothèque ; or, ils pouvaient difficilement croire que leur silence effacerait le souvenir d'un tel désastre. Et Cicéron, pour quelle raison n'aurait-il pas consacré un mot à cette catastrophe, à laquelle son cœur de philosophe et d'homme de lettres ne pouvait être indifférent ? Strabon visita la ville en 24 avant J.-Ch., et rédigea une description assez détaillée de ses monuments ; mais, lui non plus, il ne fait pas la moindre allusion à l'incendie. D'autre part, César nous dit (avec un petit grain d'exagération peut-être) qu'Alexandrie, par la technique de ses constructions, était garantie contre les incendies. Tout d'ailleurs nous fait croire que la Bibliothèque était assez loin du Port. Il faudra donc conclure que la Bibliothèque du Musée n'a pas été atteinte par les flammes ; que l'incendie doit avoir gagné des magasins où des livres étaient déposés soit pour le commerce, soit pour une autre raison qui nous échappe ; que la quantité des rouleaux brûlés doit avoir été très inférieure au chiffre donné par Sénèque. Mais la décadence et la ruine doivent avoir été réelles et progressives quand la conquête romaine fut devenue définitive, surtout à partir de la fin

du II^{me} siècle. Non seulement il est probable que beaucoup de livres commencèrent à prendre le chemin de Rome, mais il est aussi très difficile d'admettre que pendant les troubles et les persécutions de Caracalla, la Bibliothèque n'ait pas souffert. En 270, Aurélien fit raser la plus grande partie du Bruchium: les membres du Musée se réfugièrent en partie au Sérapeum, quelques-uns se rendirent à Constantinople. On doit admettre que depuis le troisième siècle au plus tard la Bibliothèque du Musée ou Bibliothèque Mère pratiquement n'existait plus. Si la désorganisation générale n'était pas faite pour favoriser la conservation des Bibliothèques, la diffusion et le triomphe du christianisme leur ont porté des coups mortels. L'an 391, Théophile, autorisé par l'empereur, abolit pratiquement et officiellement les cultes païens à Alexandrie (v. p. 98). Il sévit avant tout et surtout contre le Sérapeum, devenu le dernier refuge et le dernier rempart du paganisme; il s'en empara, détruisit la célèbre statue de Sarapis, et livra le temple à l'incendie. Les nombreux édifices qui se trouvaient dans l'enceinte du Sérapeum ne furent pas tous démolis; quelques-uns furent sauvés, mais tout nous laisse croire que la Bibliothèque Fille, annexée très probablement au temple, n'échappa point aux flammes. En conséquence, il est difficile ou plutôt impossible d'admettre à Alexandrie l'existence d'une grande et vraie Bibliothèque publique depuis la fin du IV^{me} siècle (1). A mon avis le passage d'Orose (416), où cet auteur affirme qu'il a vu dans certains temples les armoires vides de livres, de quelque façon qu'on l'interprète, prouve qu'il n'existait à cette époque aucune Bibliothèque publique d'importance considérable. Cela ne veut pas dire que tous les livres aient disparu d'Alexandrie; ils devaient être en effet toujours très nombreux soit dans les collections des particuliers, soit dans quelques-uns des monastères, soit dans les écoles des grammairiens et des philosophes païens, écoles ou « Musées » restés florissants à Alexandrie jusqu'à la fin du V^{me} siècle (2). Toutefois Amrou doit être lavé de l'accusation que l'historien arabe Abou-el-Farag (postérieur de cinq siècles à la conquête d'Alexandrie) porte contre lui, d'avoir brûlé la Grande Bibliothèque. Abou-el-Farag raconte que Jean Philoponus, devenu intime d'Amrou, lui demanda l'autorisation d'emporter certains livres qui se trouvaient dans le « trésor impérial ».

(1) Je renvoie à BUTLER, *The Arab Conquest of Egypt*, p. 400-426. Par une critique minutieuse et habile de toutes les sources (Rufin, Aphtonius, Orose) il démontre contre MATTER (*L'école d'Alexandrie*) qu'au V^{me} siècle la Bibliothèque du Sérapeum n'existait plus.

(2) Cf. J. MASPERO, *Horapollon et la fin du paganisme égyptien*, dans *Bulletin de l'Inst. Français d'Arch. Orient.*, t. XI, pag. 164-195.

Amrou, avant de prendre une décision, demanda l'avis du Khalife Omar. La piquante réponse de celui-ci est connue : « Si ces livres ne contiennent pas autre chose que le Coran, ils sont inutiles ; s'ils contiennent autre chose, ils sont dangereux. Brûle-les ». La quantité de ces livres était tellement grande (toujours d'après Abou-el-Farag) qu'ils suffirent à chauffer, pendant six mois, les quatre mille bains publics d'Alexandrie. Tout en admettant comme non démontré qu'au moment de la conquête arabe, la Grande Bibliothèque n'existait plus depuis longtemps, cette histoire renferme trop d'éléments légendaires pour qu'il puisse y être ajouté foi. D'ailleurs Jean Philoponus était mort, paraît-il, bien avant la conquête d'Alexandrie par les Arabes. Néanmoins la légende est-elle tout à fait fausse ou reflète-t-elle une part de vérité historique, bien qu'exagérée et déformée ? Butler conclut : « One must pronounce that Abu-l-Farag's story is a mere fable, totally destitute of historical foundation ». Pour mon compte, même si la légende signifiait, comme à mon avis elle signifie, que les conquérants n'ont pas respecté les collections de livres qui avaient survécu aux désastres antérieurs, et étaient éventuellement tombées en leur pouvoir, je ne saurais être sévère à leur égard. Si de nos jours les Français, après s'être emparés de Constantine, ont brûlé tous les livres et les manuscrits tombés en leurs mains, si les Anglais, après la conquête de Magdola, ont abandonné sur place la meilleure et la plus grande partie d'une riche bibliothèque abyssinienne, si les représentants des grandes puissances européennes ont fait ce qu'ils ont fait tout récemment en Chine, de quel droit reprocherions-nous aux Arabes du VII^{me} siècle de ne pas avoir eu, vis-à-vis des documents de la littérature classique, le même état d'esprit qu'un philologue occidental ?

BIBLIOGRAPHIE. — A celle donnée pour le Musée à p. 37 ajoutez : CHASTEL E., *Les destinées de la Bibl. d'Alex.* (Rev. Hist., 1876, pag. 484 sg.). RITSCHL, *Die Alex. Bibliot.*, Breslau, 1838 ; NOURRISSON V., *La Bibliothèque des Ptolémées*, Alexandrie, 1893 ; DZIATZKO, *Bibliotheken* dans Real-Encyclopädie de Pauly-Wissowa, III, p. 405-424. On peut consulter aussi la polémique entre S. B. Kyrillos Macaire et S. E. Magdi Bey dans le Bull. de la Soc. Khédiviale de Géographie, série VII, n.os 8 et 10.

Le Christianisme à Alexandrie. — « Lorsque l'Eglise d'Alexandrie eut eu, coup sur coup, pendant deux siècles, une suite d'hommes éminents entre tous, Clément, Origène, Denys, Athanase, Arius, Cyrille, il lui sembla que rien ne manquait plus à sa gloire, que d'avoir été fondée dès le temps des apôtres » ⁽¹⁾.

(1) DOM LECLERCQ, *Dictionnaire d'Archéol. Chrét.*, I, col. 1099.

Et ils attribuèrent la fondation du siège d'Alexandrie à Saint Marc. Un martyrium dédié à un saint de ce nom, a réellement existé à proximité du Grand-Port ; mais commémorait-il Saint Marc l'Evangéliste ? Ceci est au moins très douteux ⁽¹⁾. Il est certain par contre qu'au premier siècle et dans la première moitié du second la diffusion du christianisme à Alexandrie et en Egypte n'avait pas été considérable. D'ailleurs les gnostiques, qui caractérisent la première période du christianisme alexandrin, n'ont de chrétien que l'origine. Il suffira de rappeler que tout en adorant Jésus-Christ, Carpocrate enseignait que l'immoralité était la condition du salut. « Les âmes, disait-il, ne peuvent atteindre la béatitude qu'après avoir parcouru tout le cycle des actes possibles, c'est-à-dire la série des iniquités accessibles à la nature de l'homme ».

Hadrien, d'après sa lettre à Servianus, aurait vu les Alexandrins se prosterner indifféremment devant Sarapis et devant le Christ. Ils ne concevaient pas une grande différence entre les deux religions. Dès les débuts du principat de Commode (180), la religion chrétienne presque purifiée des doctrines gnostiques et de toute trace de paganisme apparaît solidement établie à Alexandrie. Sous Septime Sévère (193-211) elle est en pleine histoire, et dès lors, son développement devient très rapide. On peut fixer à cette époque, à peu près, la fondation du *Didascalée*, la célèbre école, « espèce d'Université chrétienne s'appêtant à devenir le centre de toute la théologie ». Il suffira de rappeler les deux Directeurs les plus renommés de cette école, Clément et Origène. Toutefois jusqu'à Constantin (313) l'existence de l'Eglise en Egypte rencontra de nombreux obstacles. Elle fut troublée par de sanglantes persécutions sous Septime Sévère (204), sous Dèce (250), sous Valérien (251) ⁽²⁾. Après le triomphe définitif du Christianisme, sous Constantin, l'Eglise d'Alexandrie prit part à toutes les disputes théologiques et à toutes les controverses religieuses. Dans les conciles elle tient une place prépondérante. Arius, qui niait que le Verbe (Logos) fût Dieu et qu'il eût la même substance que le Père, était d'Alexandrie ; d'Alexandrie étaient l'évêque Alexandre et Athanase, les deux plus énergiques défenseurs de l'orthodoxie. Après un triomphe éphémère, les Ariens furent définitivement dépos-

(1) En 828 des marchands vénitiens enlevèrent secrètement le corps (prétendu ?) du saint et le transportèrent dans leur patrie.

(2) Parmi les papyrus que le sol d'Egypte nous a conservés on a découvert plusieurs documents de la persécution de Dèce. Ce sont des *libelli libellatici*, c'est-à-dire des certificats délivrés par la Commission préposée aux sacrifices, attestant que la personne désignée avait sacrifié aux divinités païennes. Un de ces précieux documents est dans notre Musée.

sédés des églises qu'ils occupaient dans cette ville. Le règne de Théodose porta des coups mortels au paganisme, mais ne marqua pas la fin des dissensions religieuses. Peu après, en 415, Hypatie, la dernière héroïne du paganisme alexandrin, tombait sous les coups de quelques chrétiens fanatiques. Toutefois le courant de résistance au christianisme resta très puissant jusqu'à la fin du V^{me} siècle.

Au concile d'Ephèse (431) l'église d'Egypte, représentée par Cyrille et par le célèbre anachorète Schenoudi, triompha du patriarche de Constantinople Nestorius, qui prétendait reconnaître deux personnes, l'une divine et l'autre humaine, dans le Christ. Mais quelques années plus tard Dioscore, patriarche d'Alexandrie, propagea la doctrine monophysite d'Eutychès (d'après laquelle la nature divine du Christ aurait absorbé la nature humaine). Depuis lors, les chrétiens d'Egypte ont été divisés en deux sectes : catholiques anciens (Melkites) et orthodoxes (Jacobites, anciens Eutychéens).

Après la conquête arabe la grande majorité des Egyptiens se convertit à l'Islamisme. Aujourd'hui, sur une population de plus de 11 millions d'habitants, on compte environs 600000 Coptes, dont 15000 catholiques.

Le christianisme alexandrin est caractérisé par la tendance de ses adhérents à la vie monastique. Depuis le quatrième siècle au plus tard, le territoire avoisinant la ville commença à se peupler de monastères de jour en jour plus nombreux. Au cinquième et au sixième siècle, ils n'étaient pas moins de six cents, tous bâtis à la façon d'une forteresse : « ils étaient comme des pigeonniers » dit Sévère d'Achmounein. Fameux entre tous était le groupe des monastères de l'Hennaton (du neuvième mille). Le Musée possède 14 épitaphes provenant du cimetière de ce groupe de couvents. Les Perses (618-619) pendant le siège d'Alexandrie, portèrent la ruine et la mort parmi les moines : une grande partie furent passés au fil de l'épée, d'autres se sauvèrent en se cachant dans les cavernes et les grottes. Les trésors furent pillés, les églises et les autres édifices furent incendiés ou détruits. Les monastères ne se relevèrent plus de ce désastre. D'ailleurs la conquête arabe leur porta le dernier coup.

Depuis le quatrième siècle les églises étaient assez nombreuses à Alexandrie ; au cours du cinquième et du sixième leur nombre augmenta constamment. Néanmoins nous ne les connaissons presque toutes que par leur nom qui nous a été transmis par quelque source littéraire. Toute trace en a disparu sur le terrain. « Il est regrettable — conclut le Père Faivre (au paragraphe

Catacombes et Églises) dans son étude sur Alexandrie, publiée dans le *Dictionnaire d'histoire et géographie ecclésiastiques* — que ces divers monuments n'aient laissé aucune trace, et qu'on ne puisse déterminer leur emplacement exact ». Les églises les plus renommées étaient les suivantes : l'église de Saint Marc qu'on devrait placer près du rivage du port oriental (différente de l'actuelle église copte de Saint Marc). On a attribué à cette église les chapiteaux du cinquième siècle en marbre, à surface décorée de fleurons et d'entrelacs dont trois sont déposés dans notre Musée et un quatrième au Musée du Caire. Lors de l'occupation de la ville par les Arabes, l'église de Saint Marc fut brûlée ; sa reconstruction était achevée en 680. En 828 deux marchands vénitiens enlevèrent le corps que l'on tenait pour celui de Saint Marc et l'emportèrent.

L'église de Saint Michel ou d'Alexandre. Quelques archéologues la placent tout près du palais municipal actuel ; elle n'aurait été que l'ancien temple de Saturne transformé.

Le Césareum était un temple païen, commencé par Cléopâtre en l'honneur de César, mais achevé par Octavien et dédié ensuite, sous le nom de Césareum ou Sebasteum, au culte des empereurs. Une des entrées du temple ou de sa vaste enceinte était tout près la gare de Ramleh, là où surgit actuellement l'immeuble Yéhia. Après la paix de l'Eglise, le Césareum fut désaffecté et transformé en église cathédrale : *μεγάλη ἐκκλησία* ou *Κυριακόν*, ou Dominicum. La *μεγάλη ἐκκλησία* fut saccagée et restaurée plusieurs fois. En 368 elle fut reconstruite par le patriarche Athanase ; ensuite jacobites et orthodoxes s'en disputèrent la propriété jusqu'en 912. A cette date elle disparut dans un incendie et ses ruines ne furent plus relevées.

L'église de Saint Athanase, construite par le patriarche de ce nom dans le quartier Bendidion ou Mendidion et consacrée l'an 370, aurait été convertie en mosquée après la conquête arabe. Cette mosquée serait celle dite du Souk el-Attarin qui, restaurée, existe encore de nos jours.

L'oratoire bâti par Théonas (282-300) près du rivage du port Eunostos fut reconstruit et agrandi par le patriarche Alexandre (313-326). Il servit dès lors de cathédrale sous le titre de Sainte Marie, jusqu'à la fin du IV^{me} siècle. A partir de cette date ce fut le Césareum qui devint la cathédrale. Sous la domination musulmane l'église de Sainte Marie fut transformée en mosquée. Les Arabes lui donnèrent le nom de Mosquée occidentale (Djamaa El Gharbi) ou des mille colonnes. Son emplacement serait là où s'élève de nos jours le couvent des missionnaires franciscains, au quartier de la Marine. Les deux colonnes en granit

vert décorées de reliefs, qui flanquent la tombe du D.^r Schiess sur la colline de l'hôpital indigène, appartenaient à l'église de Théonas.

Il n'y eut pas à Alexandrie de vastes catacombes. Les cimetières chrétiens, en partie souterrains, en partie à ciel ouvert, s'étendaient soit sur les collines entre Chatby et Hadra, soit près du Sérapeum, au sud-ouest, soit au delà de l'ancienne *nécropole* païenne entre l'Abattoir et Dekhela. Un tombeau des plus intéressants avait été découvert à Karmous non loin de la colonne de Pompée, en 1858, mais il a disparu de puis. Heureusement il a été décrit et publié plusieurs fois, en détail. Le type architectonique de ce monument, connu sous le nom de catacombe Wescher, ne diffère presque en rien de celui des hypogées païens : un escalier donne accès à un atrium ouvert qui communique avec un vestibule ; du vestibule on arrive dans une salle pourvue de trois niches creusées à même le roc, formant trois chapelles distinctes dont chacune garde un sarcophage. Autour de cette partie essentielle et centrale s'ouvrent des galeries, dans les parois desquelles sont creusés des *loculi* sur deux, trois ou quatre rangs superposés.

La catacombe Wescher était décorée de fresques (v en dernier lieu TH. SCHREIBER, *Die Necrop. von Kom-esch-Chougafa*, p. 18-39) que les éditeurs ont très-favorablement appréciées. On y voyait représentées une interprétation symbolique de l'Eucharistie et une longue théorie d'images de saints. Une autre catacombe chrétienne a été retrouvée récemment à l'est de la ville, sur les hauteurs de Hadra (voir *Bull. Soc. Arch. d'Alex.*, n. 11, p. 278-288), mais elle a été ensevelie pour toujours sous l'Hôpital des Diaconesses.

BIBLIOGRAPHIE. — G. LEFEBVRE, *Recueil des Inscriptions Grecques chrétiennes d'Égypte* (Introduction), 1908 ; *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de liturgie* au mot *Alexandrie*, t. I, col. 1098-1210, par DOM LEClercQ ; et surtout l'article bien documenté *Alexandrie* par le Père J. FAIVRE dans le *Dictionn. d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, Paris, 1912, fasc. VII, col. 289-369.

Les Juifs à Alexandrie. — Les Juifs comptaient, d'après Flavius Josèphe, parmi les habitants les plus anciens d'Alexandrie. Non seulement ils y auraient été attirés en bon nombre tout de suite après la fondation, mais ils auraient été aussi proclamés citoyens « par lettre d'Alexandre » au même titre que les Macédoniens. Ensuite Ptolémée I^{er}, après ses campagnes de Palestine, aurait introduit une grande quantité de Juifs dans la nouvelle capitale de l'Égypte, ainsi que dans les places fortes de la frontière orientale du Delta.

Très probablement, pour ce qui est des franchises accordées par Alexandre le Grand, il s'agit d'une pure légende que Josèphe, Philon et les autres Juifs avaient intérêt à défendre. Cela ne justifie nullement la thèse de quelques savants modernes, d'après laquelle l'établissement des Juifs en Egypte, exception faite des cas isolés, ne remonterait pas au delà du deuxième siècle avant J.-Ch.; sans compter les papyrus qui prouvent l'existence de colonies juives dans le Fayoum au troisième siècle, nous nous bornerons à signaler une inscription découverte à Schédia (à 25 km. d'Alexandrie) rappelant la dédicace d'une synagogue placée par les Juifs de cette ville sous l'invocation de Ptolémée III Evergète (246-222) et de sa femme Bérénice (Musée, salle 6, n. 31); nous rappellerons aussi la découverte d'une nécropole gréco-juive à Alexandrie, datant du règne de Ptolémée II Philadelphe (les inscriptions araméennes trouvées dans cette nécropole sont au Musée, salle 21). Il est donc nécessaire d'admettre qu'une colonie juive nombreuse et importante, était établie à Alexandrie dès le commencement du troisième siècle, sinon dès la fin du quatrième. Cette colonie vivait isolée, la fusion avec les autres éléments de population n'ayant jamais été possible; elle habitait, sinon dans un véritable Ghetto, ainsi que plusieurs historiens le pensent, tout au moins dans un quartier spécial, le quartier *A* confinant à la Regia. Malgré les affirmations contraires de Josèphe, on doit croire que les Juifs ne jouissaient pas des mêmes droits ni des mêmes privilèges que les citoyens inscrits dans les tribus (*φυλαί*) ou que les simples *Ἀλεξανδρεῖς*. Toutefois il est certain qu'on leur avait laissé une très grande autonomie. Ils avaient à leur tête un chef de la nation, ethnarque, qui, assisté d'un Sénat (*γεγονότα*), était à la fois l'administrateur et le grand juge de la communauté. Comme il est naturel, en cas de litige entre Juifs et non Juifs, on avait nécessairement recours à la justice royale. Les Juifs alexandrins exerçaient leur activité soit comme entrepreneurs publics (des impôts, des terrains domaniaux), soit comme entrepreneurs privés, soit comme journaliers, soit et surtout comme commerçants. Et dans le commerce ils étaient des concurrents redoutables. Cette raison économique venait s'ajouter à la profonde différence de la religion et des idées politiques, pour rendre considérable l'antipathie des Grecs et des autres habitants de la ville envers les Israélites. Néanmoins l'antisémitisme n'éclata jamais, sous les Ptolémées, en véritable guerre civile. C'est seulement sous l'empire qu'Alexandrie fut ensanglantée par les luttes entre ses habitants. Peut-être la raison principale qui, sous Caligula, parvint à provoquer une bataille dans les rues, doit-elle être cherchée dans l'empressement

que les Juifs alexandrins avaient mis à se rapprocher de Rome, et à se poser comme les plus fidèles sujets de l'Empereur. Caligula d'ailleurs se montra de mauvaise humeur à leur rencontre, car ils s'étaient refusés à placer son image dans leurs synagogues. La révolte de Jérusalem contre Rome, en l'année 116, eut un contre-coup terrible sur les Juifs d'Alexandrie. Menacés de mort, les Juifs, pour se protéger et se fortifier, détruisirent le Némésion (où était enterrée la tête de Pompée), mais leurs adversaires prirent quand même le dessus; ils tuèrent ceux qu'ils ne firent pas prisonniers. Depuis cette époque la juiverie d'Alexandrie, qui eut elle aussi comme les chrétiens ses martyrs, tomba très bas. Au fur et à mesure que le christianisme gagnait du terrain, la condition des Juifs empirait. Un beau jour, ou plutôt un mauvais jour, l'évêque Cyrille, après le triomphe définitif de la nouvelle religion, voulut les chasser tous de la ville. Toutefois au moment de la conquête arabe ils étaient encore, ou ils étaient redevenus, très nombreux. En effet une clause spéciale de l'acte de capitulation établit que toute la colonie juive pouvait rester dans la ville. Au moyen âge, le commerce du Levant était encore en grande partie entre leurs mains; au XII^{me} siècle on comptait à Alexandrie 3000 familles juives. Les plus anciennes synagogues qui existent actuellement dans la ville remontent au XV^{me} siècle; la colonie israélite comprend aujourd'hui 15000 membres environ, plutôt plus que moins.

BIBLIOGRAPHIE. — E. SCHÜRER et ELI-HAZAN, *Alexandria dans the Jewish Encyclopædia*, New York, I, pag. 361-368; BLUDAU, *Juden und Judenverfolgungen im alten Alexandria*; REINACH TH., *Sur la date de la colonie juive d'Alexandrie*. *Rev. d'Etudes juives*, T. XLV, pag. 161-164; DOBSCHUTZ E. *Jews and Antisemites in ancient Alexandria*, *American Journal of Theology*, VIII (1904), 728; BRECCIA E., *La necropoli de l'Ibrahimiéh* (Bull. Soc. Archéol., 9 (n. s. T. I, fasc. I), pag. 35 sq.; WILCKEN U., *Zum Alexandrinischen Antisemitismus*, Leipzig, 1909; J. P. MAHAFFY, *The Jews in Egypt*. *Mélanges Nicole* (1905), pag. 659-662; JUSTER, *Les Juifs dans l'Empire romain*, Paris, 1914.

TOPOGRAPHIE

Come la mia macedone corazza
stia nel deserto e a' barbari ed agli anni
regga Alessandria.

CARDUCCI.

Ces beaux vers du poète italien renferment une vérité indéniable, car ils signifient l'éternité idéale d'Alexandrie. En effet la civilisation alexandrine n'a pas cessé, même après sa disparition, d'être profitable à l'esprit humain, qui en gardera pour toujours les traces profondes. Mais l'éternité des monuments, des temples et des palais! Quelle déception, hélas, et quelle tristesse! Il n'y a pas une autre grande ville du monde ancien qui puisse contester à Alexandrie le regrettable droit de préséance relativement à la complète destruction de ses édifices et à l'incertitude qui règne sur sa topographie. En dépit de son énorme production littéraire, les souvenirs de ses édifices sont plutôt rares ou très vagues dans la tradition écrite. Si nous connaissons un bon nombre de temples, de palais, de monuments, il nous est presque toujours impossible de les identifier d'une façon précise, ou d'en indiquer l'emplacement sur le terrain⁽¹⁾. La célèbre description strabonienne, les renseignements contenus soit dans le *Roman d'Alexandre* par le pseudo-Callisthènes⁽²⁾, soit dans le roman des Amours de Leucippe et Clitophon par Achille Tatius, ainsi que les indications occasionnelles qu'on rencontre souvent dans plusieurs historiens de la période gréco-romaine et chrétienne,

(1) « Dans cette Alexandrie où il s'est passé tant de choses, nous ne pouvons pas souvent localiser les souvenirs » Perdrizet, *B. C. H.*, 1912, p. 257.

(2) La critique (Lumbroso, Ausfeld) a reconnu que ce roman est digne de confiance pour ce qui a trait à la topographie d'Alexandrie.

nous donnent une idée d'ensemble de l'aspect général de la ville, une connaissance approximative, à vol d'oiseau, mais ne nous permettent pas de connaître les détails topographiques et architectoniques des places, des rues, des édifices. Depuis de longs siècles, sur la vaste zone jadis occupée par *la plus belle ville du monde*, on ne voyait debout, ou à fleur de terre, que la colonne dite de Pompée, les obélisques du Césareum (*aiguilles de Cléopâtre*), des colonnes qu'on avait attribuées à l'ancien Gymnase, et des murs sur le rivage oriental qu'on avait baptisés *Palais de Cléopâtre*. Dans le cours du XIX^{me} siècle, les aiguilles de Cléopâtre ont pris le chemin, l'une de Londres et l'autre de New-York, les colonnes du Gymnase (?) ont disparu, le Palais de Cléopâtre (?) a été démoli, de telle sorte qu'aujourd'hui la colonne de Pompée reste seule pour attester l'ancienne grandeur de la ville des Lagides. Mais si le XIX^{me} siècle a vu accomplir les derniers actes de vandalisme contre Alexandrie, il a vu aussi les efforts toujours plus nombreux et plus efficaces des savants, pour en retrouver les traces et pour en reconstituer l'histoire archéologique et topographique. Le cinquième volume de la célèbre *Description de l'Égypte* (Paris, 1829) renferme une *Description des Antiquités d'Alexandrie et de ses environs* par l'ingénieur Saint-Genis ; Saint-Genis n'a pas exécuté de fouilles, mais il expose avec érudition, compétence et honnêteté scientifique, tout ce qu'il a pu voir ou observer ; il tâche de relier les observations aux données de la tradition littéraire, sans s'abandonner à trop d'hypothèses et de combinaisons. Vers 1866 l'empereur Napoléon III, qui avait conçu le projet d'écrire l'histoire de Jules César, exprima le désir d'avoir un plan d'Alexandrie ; ce fut une occasion inespérée et unique de débarrasser les ruines du lourd manteau de terre sous lequel elles étaient ensevelies : le Khédive Ismaïl chargea l'astronome Mahmoud El-Falaki de dresser ce plan, l'autorisant en même temps à exécuter les fouilles nécessaires. Les conditions particulièrement favorables qu'Alexandrie présentait à cette époque — tout le territoire ancien de la ville étant alors libre de constructions —, d'autre part l'appui moral et matériel d'un Khédive presque autocrate, laissaient espérer que les travaux entrepris auraient amené des découvertes merveilleuses : il n'en fut rien. Est-ce que le sous-sol d'Alexandrie ne cache plus — ainsi que le pense Hogarth et d'autres — des monuments de premier ordre ? Est-ce que ces monuments sont enfouis sous des couches très profondes, envahies par l'eau, et inaccessibles à la pioche des fouilleurs ?

Mahmoud El-Falaki travailla, il faut le reconnaître, avec la

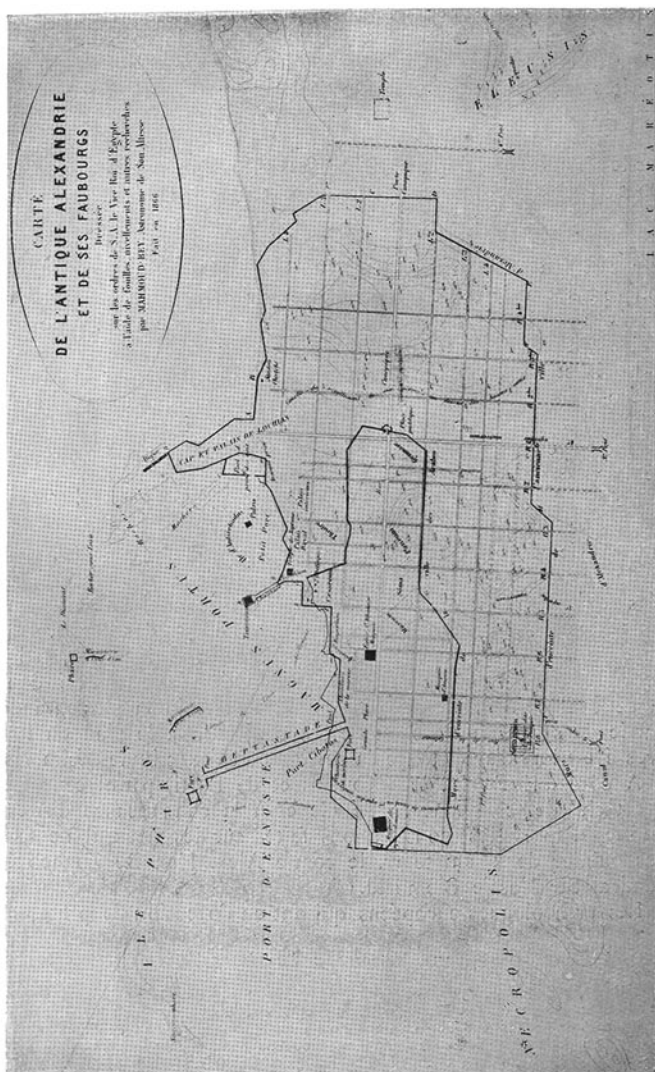


Fig. 7.

plus grande bonne foi, avec abnégation et avec zèle ; il réussit à dresser un plan de l'ancienne ville (fig. 7) qui a été presque généralement accepté depuis (cf. fig. 8), et qui le recommande à la gratitude de la postérité. Néanmoins, tout en reconnaissant les mérites de ce savant, érudit et consciencieux, il faut avouer qu'un examen attentif de son plan et du mémoire qui l'accompagne, soulève assez souvent des doutes sur la méthode et des réserves sur les résultats⁽¹⁾. Depuis 1878 jusqu'à 1888 un médecin grec, le Doct. Tassos Néroutsos, a enregistré toutes les découvertes occasionnelles qui se sont produites à Alexandrie. Néroutsos était bon helléniste, bon latiniste, et il se révèle épigraphiste distingué. Par conséquent, bien qu'il n'ait jamais dirigé personnellement des fouilles, ses articles et son mémoire sur l'*Ancienne Alexandrie* (Paris, 1888) contiennent une foule de renseignements utiles et d'observations presque toujours exactes (fig. 9).

Le Doct. Giuseppe Botti, appelé en 1892 à diriger le Musée Gréco-Romain qu'on venait de fonder, ne se borna pas à pratiquer des fouilles pour enrichir son Musée ; il eut toujours soin de mettre en relation les données des fouilles avec la topographie de la ville ancienne.

Le résultat de ses observations et de ses recherches a été un nouveau *Plan de la ville d'Alexandrie à l'époque ptolémaïque* (1898). Ce plan (fig. 10), tout en conservant le réseau des rues en damier, diffère de celui d'El-Falaki en plusieurs points essentiels ainsi qu'en bon nombre de détails. Botti connaît directement les textes des auteurs classiques, il tient compte des découvertes du dernier quart de siècle (peu considérables d'ailleurs au point de vue topographique) ; mais, étant donnée l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de vérifier sur le terrain la plus grande partie de ses déductions ou de ses conjectures, le plan qu'il a dressé est loin d'avoir toute la certitude et l'exactitude désirables.

A côté d'El-Falaki, de Néroutsos et de Botti, parmi ceux qui ont tâché de contribuer à l'étude et à la connaissance d'Alexandrie, d'après les constatations faites sur les lieux, il ne faut pas oublier deux amateurs, le comte Alex. Max De Zogheb et l'amiral Sir Massie Blomfield.

Les archéologues européens qui ont eu l'occasion de pratiquer

(1) MAHMOUD EL-FALAKI, *Mémoire sur l'ancienne Alexandrie*, Copenhague, 1872. Peut-être le jugement de Hogarth (Archeological Report of Egypt Exploration Fund, 1894-95, p. 17) est-il par trop sévère, mais malgré certains résultats des fouilles de Noack (v. THIERSCH, *Die Alex. Königsnekropole*) il est difficile de le trouver inexact : « The character of my report being what it is, it fortunately does not enter into my province to deal at length with the researches of Mahmud El Falaki.... I am glad therefore that I can avoid basing of my own work on his. I feel the greatest uncertainty as to his rectangular map of the city ».

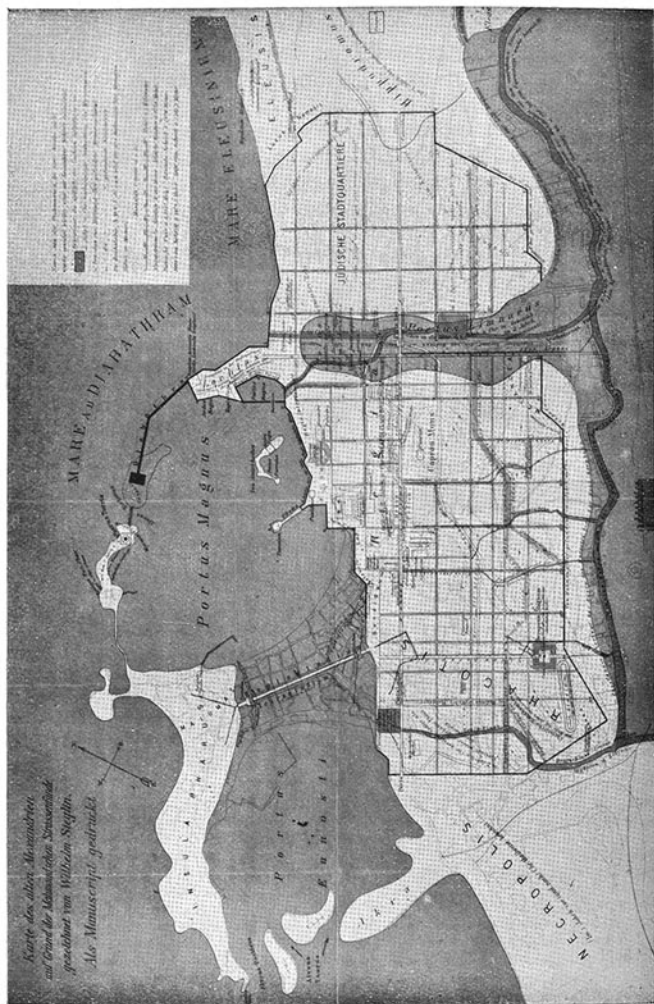


Fig. 8.

des sondages ici ou là dans le territoire de la ville, et d'examiner tel ou tel problème topographique, ne sont pas très nombreux. Il y a lieu de citer Mr D. G. Hogarth, le prof. Noack, et le prof. Thiersch. Les savants qui ont étudié la topographie d'Alexandrie en dehors de tout examen des lieux, se basant exclusivement sur les textes d'auteurs anciens et sur les rapports des fouilleurs modernes, sont considérables par le nombre et par la qualité. Il suffira de rappeler les noms de Lombroso, Wachsmuth, Puchstein, Ausfeld. Les travaux érudits et méthodiques de ces hommes de science sont naturellement très appréciables, mais ils ne peuvent pas (c'était d'ailleurs impossible) apporter toute la lumière indispensable, et ils ne permettent pas de vérifier sur le terrain, d'une façon certaine, les données de la tradition littéraire. Je n'ose pas conclure en terminant cette courte analyse bibliographique, que j'espère parvenir moi-même à des résultats plus certains que mes prédécesseurs.

Au contraire, j'ai voulu faire ressortir que la topographie alexandrine présente d'énormes difficultés et des énigmes qui sont aujourd'hui, et peut-être seront aussi dans l'avenir, insolubles, et que par conséquent tout plan de l'ancienne Alexandrie doit être considéré seulement comme approximatif, conjectural et provisoire. C'est un point de vue qu'il ne faut pas oublier. Pour mon compte, tout en signalant les lieux où devaient approximativement se trouver, d'après moi, les principaux monuments dont l'antiquité nous a conservé le souvenir, je me bornerai à préciser les endroits où l'on a découvert des monuments de quelque importance.

BIBLIOGRAPHIE. — GRATIEN LE PÈRE, *Mémoire sur la ville d'Alex.*, Description de l'Égypte, t. 18. État moderne p. 283-496; SAINT-GENIS, *Description des antiquités d'Alex. et de ses environs*, ibid., t. 5, p. 181 sq.; MAHMOUD EL-FALAKI, *Mémoire sur l'antique Alex.*, Copenhague, 1872; T. NÉROUTSOS BEY, *L'ancienne Alexandrie*, Paris, 1888; BOTTI, *Plan d'Alex. à l'époque ptolémaïque*, Alex., 1898; LUMBROSO G., *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, Roma, 1892; LUMBROSO G., *Descrittori italiani dell'Egitto e d'Alessandria*; ERDMANN, *Zur Kunde der hellenistischen Städtegründungen*, Strassburg, 1883, p. 17 sq.; NOACK F., *Neue Untersuchungen in Alex.*, Athen-Mitteil., 1900, p. 215 sq.; WACHSMUTH, *Zur Geschichte Alex.*, Rhein. Mus., 35, p. 448-455; *Zur Topog. Alex.*, ibid. 42, p. 462-464; *Diabathra in Alex.*, ibid., 43, p. 306-308; AUSFELD, *Neapolis und Brucheton in Alex.*, Philologus, 63, p. 491-497 (cfr. WILCKEN, *Archiv*, IV, p. 232); *zur Top. v. Alex. und Pseudo-Callisthenes*, Rhein. Mus., 55, p. 348-384; *der griech. Alexanderroman*, Leipzig, 1907, p. 137 sq. V. aussi l'article *Alexandria* dans la Real Encyclopädie de Pauly-Wissowa (Puchstein); l'article *Alexandrie* dans le Dictionnaire d'Archéologie Chrétienne (Leclercq). HOGARTH D. G., *Report on prospects of Research in Alex.* dans *Egypt. Expl. Fund.*, 1894-95, pag. 1-33; VAUJANY, *Alex. et la Basse Égypte*, Caire, 1881; A. DE ZOGHER, *Études sur l'ancienne Alex.*, Paris, 1910. Les études de l'amiral Blomfield ont paru dans le *Bull. de la Soc. Arch. d'Alex.*

Constitution géologique de la côte alexandrine. — Tandis que, dans la période historique, nous ne connaissons qu'une seule île (Pharos), en face et à proximité de la côte alexandrine, celle-

ci, d'après les plus récentes conclusions de la géologie, n'aurait pas constitué dans l'âge préhistorique une bande de terre compacte et reliée au continent. A sa place étaient de nombreux îlots, très peu élevés au-dessus du niveau de la mer, disposés comme une barre à l'entrée du golfe ouvert sur la Méditerranée, qui devint plus tard le lac Mariout. Par la surélévation graduelle du terrain, ainsi que par l'agglomération incessante du sable des dunes, peu à peu les îlots se relièrent les uns aux autres, déterminant une langue de terre ininterrompue entre la mer et le golfe, transformé par conséquent, depuis cette époque, en lac. Sur cette langue de terre, Alexandre fonda (332-31 av. J.-Ch.) la nouvelle capitale de l'Égypte. Au cours des siècles le sol d'Alexandrie a subi d'autres modifications. En effet son niveau n'est plus le même qu'à l'âge des Ptolémées et des Romains. A la suite soit de violentes secousses sismiques⁽¹⁾, soit d'un phénomène géologique opérant d'une façon presque insensible mais constante, un affaissement s'est produit dans le territoire de la ville⁽²⁾. On peut aisément s'en rendre compte par exemple à Kom el-Chougafa, où le troisième étage de la nécropole est aujourd'hui envahi par l'eau. De même dans la nécropole de Chatby, où les restes de cadavres nagent souvent dans les fosses transformées en lacs minuscules. D'ailleurs il est notoire qu'aujourd'hui l'îlot nommé Antirrhodos, qui était autrefois dans le grand Port, a tout à fait disparu sous l'eau.

De même les quais d'un ancien port découvert par l'ingénieur Jondet, au nord-ouest de l'île de Pharos, sont aujourd'hui sous l'eau et rien ne fait supposer qu'ils aient été rongés par l'action de la mer.

Outre l'affaissement constaté du sol, il y a lieu de remarquer que le niveau de la ville ancienne est de plusieurs mètres au-dessous de celui de la ville moderne. Très souvent, pour arriver aux ruines de l'âge romain, il a fallu descendre de six

(1) C'est le géologue JANKO (*Das Delta des Nil*) qui a le premier relevé l'affaissement du sol d'Alexandrie. Mémorables sont restés les tremblements de terre du XIV^e siècle. Il ne sera pas inutile de rappeler que les études des sismologues modernes ont révélé des affaissements considérables du sol provoqués par des secousses sismiques, au Japon et en Europe. Le dernier tremblement de terre de Messine a causé un affaissement atteignant 66 cm., au maximum, sur le bord de la mer et 10 cm. au minimum à l'intérieur de la ville. En Autriche, après le tremblement d'Agram en 1880, on a constaté des déplacements dans le sens horizontal; au Japon, après le tremblement de 1891, on a pu observer un affaissement de 40 centimètres autour d'un emplacement triangulaire de terrain mesurant 25 kilomètres de chaque côté. Le terrain environnant s'était soulevé d'autre part de 60 à 80 centimètres. Probablement le même phénomène s'est produit à Alexandrie.

(2) Il varie entre un mètre et un mètre cinquante cm., même davantage. Quelques géologues pensent qu'il ne s'agit pas d'un affaissement du terrain, mais plutôt d'une élévation du niveau de la mer.

à sept mètres à travers des couches de terrains de report. Il résulte de ce qui précède que les ruines de la ville ptolémaïque doivent exister à une plus grande profondeur, et je pense qu'elles sont presque toutes dans les couches de terrain envahies par l'eau.

Le profil de la côte a lui aussi changé d'aspect depuis l'antiquité. La digue ou môle (Heptastade) que les Ptolémées avaient fait construire pour relier l'île de Pharos au continent n'existe plus. Elle a disparu sous les atterrissements, les dépôts d'alluvion ainsi que les détritiques et les décombres. Ces dépôts ont formé une zone de terrain assez large, comprenant toute la place Mohamed Ali, la ville turque jusqu'à l'ancien palais du Gouvernorat, ainsi que les quartiers de la Marine (approximativement entre Kom-el-Nadoura et le bassin de l'Arsenal).

Aperçu général. — A l'époque d'Alexandre le Grand et de ses successeurs, l'architecture eut une tâche énorme et très importante à accomplir : la construction de centaines de nouvelles cités. Elle a accompli cette tâche d'une façon admirable, suivant les règles déjà fixées au V^{me} siècle par Hippodame de Milet et qu'on avait employées dans les transformations de Rhodes et d'Halicarnasse. Le plan d'Alexandrie fut projeté par Dinocrate. Le principe qui caractérise ce plan est la prédominance de la ligne droite.

L'architecture moderne, du moins la plus récente, se montre, peut-être à juste raison, contraire à ce principe, mais à l'époque hellénistique on le trouvait excellent. Alexandrie devint un modèle pour la plupart des grandes villes nouvelles. Les rues, en général, se coupaient à angles droits, de telle sorte que les lots des maisons ressemblaient à un damier.

Les deux rues principales, dont le point d'intersection se trouvait à peu près au milieu de la ville, étaient larges de plus de 100 pieds. Sous les rues passaient beaucoup de canaux et d'aqueducs. Les cinq quartiers comprenant la ville étaient désignés par les cinq premières lettres de l'alphabet qui correspondent d'ailleurs aux cinq premiers chiffres.

Un quart ou un tiers environ du territoire de la ville était occupé par les édifices royaux, vaste ensemble de palais et de jardins. Dans cette partie d'Alexandrie, se trouvaient les tombeaux d'Alexandre et des Ptolémées, le Musée, la célèbre Bibliothèque, le Théâtre, l'Arsenal et les casernes de la Garde Royale du Corps. Sur la grande rue principale qui allait de l'extrémité est à l'extrémité ouest de la ville (rue Canopique), se dressaient de nombreux temples, le Gymnase, le Palais de Justice. Sur la

ALEXANDRIE ANCIENNE par NEROUTSOS BEY.

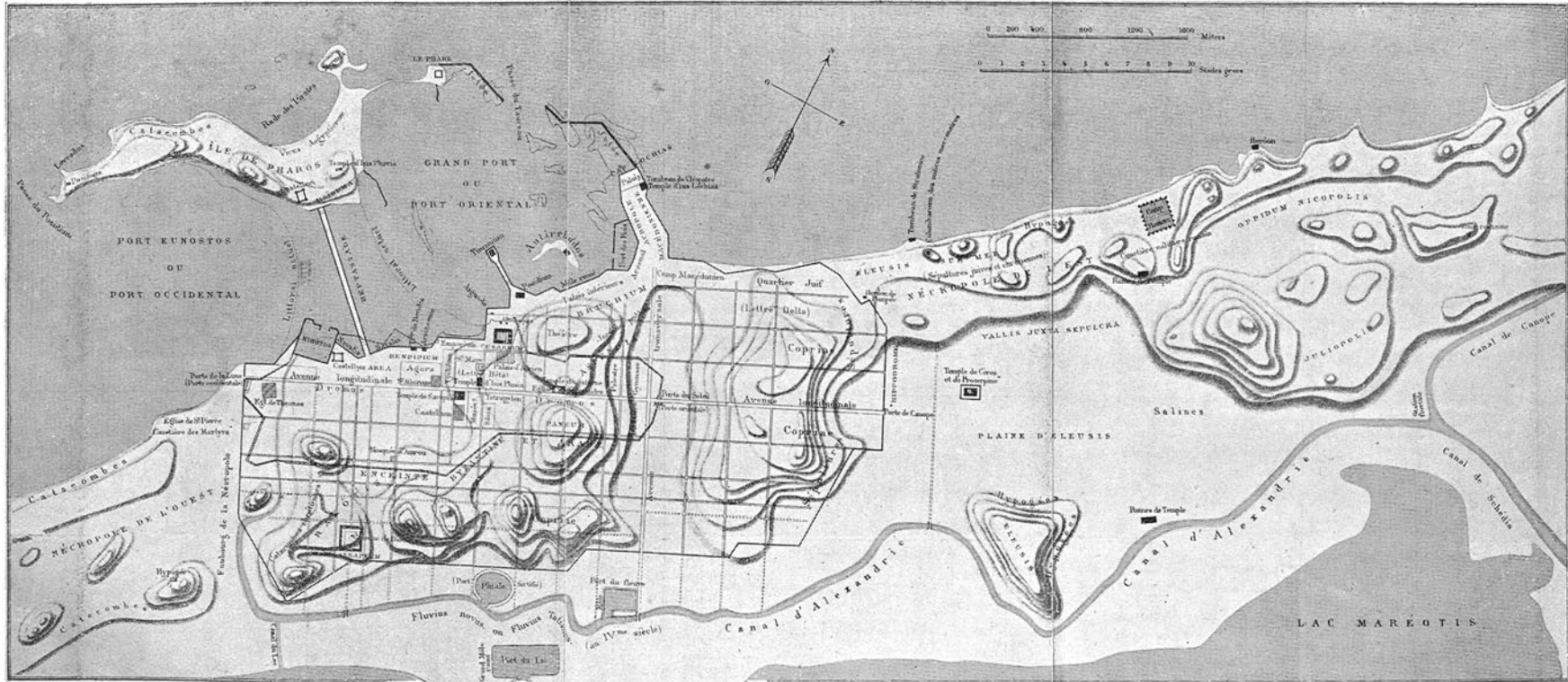
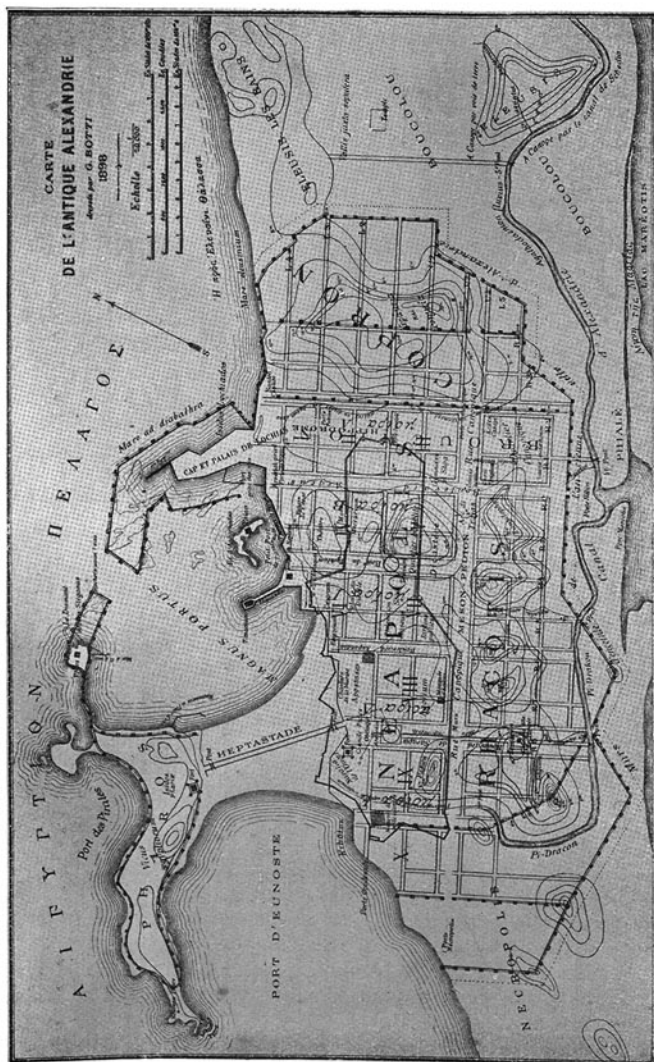


Fig. 9.



colline appelée à présent Kom-el-Dik, était un parc grandiose et monumental, le *Paneion*. Sur une colline au nord-ouest de la ville (sur le terrain environnant la colonne dite de Pompée), le Sérapeum. Au pied de celui-ci, du côté sud, était le Stade. Probablement aussi à l'intérieur de la ville, il y avait l'amphithéâtre dont nous parle l'historien Josèphe. Une digue, l'Heptastadion, unissait la ville à l'île de Pharos, qui lui faisait face. De la sorte, deux ports se formèrent, le grand port à l'Est (aujourd'hui délaissé) et l'Eunostos (le port actuel). Sur l'île s'élevait la célèbre Tour lumineuse « le Phare », œuvre de Sostrate de Cnide. De vastes nécropoles s'étendaient à l'orient (Chatby-Hadra) et à l'occident de la ville (Gabbari-Wardian). De riches faubourgs (Eleusis-Nicopolis) prospéraient dans la plaine de Hadra et sur les collines de Ramleh. Au sud de la nécropole orientale, non loin d'Eleusis, se trouvait l'Hippodrome.

« quae nec confirmare nec repellere in animo est ».

TACITE.

Les murs d'enceinte. — La légende n'a pas manqué d'orner et d'embellir l'histoire de la fondation des murs de la ville ancienne. Alexandre lui-même, dit-on, aurait procédé au tracé de ces murs, et la craie n'ayant pas été en quantité suffisante, il aurait donné l'ordre d'employer la farine destinée à l'approvisionnement des soldats. De nombreux oiseaux accourus de toutes parts se jetèrent sur cette pâture et la farine ne tarda pas à disparaître ; ce qui fut interprété de bon augure pour la prospérité de la ville.

La tradition littéraire a insisté avec une complaisance extrême sur ces détails fantaisistes, et par contre elle ne nous a pas transmis des renseignements exacts sur les dimensions, l'étendue, la forme, le tracé de ces murs.

Tacite (Hist. IV, 83) attribue la construction de l'enceinte à Ptolémée I^{er}. D'autres historiens se sont bornés à parler des murs seulement lorsqu'ils ont eu l'occasion de faire allusion à l'un ou à l'autre des sièges que la ville eut à subir.

Il semble certain que les murs d'enceinte d'Alexandrie étaient plus étendus que ceux des autres villes grecques, à l'exclusion de Syracuse et d'Athènes⁽¹⁾.

(1) BELOCH, *Die Bevölkerung der griechisch-römischen Welt*, Leipzig, 1886, p. 483-84.

D'après Quinte-Curce l'enceinte aurait mesuré 80 stades ; d'après Pline 15 lieues ou 120 stades ; d'après une notice de l'époque tardive des empereurs, 16360 pas. Strabon donne comme longueur de la ville 30 stades ; Etienne de Byzance 34 stades ; Diodore 40 stades.

Comme largeur Strabon donne 7 à 8 stades ; Étienne de Byzance 8 stades. (Le stade valait 185 mètres environ).

D'après Mahmoud El-Falaki les vrais chiffres sont pour l'enceinte 15800 m. ; pour la longueur 5090, et pour la largeur de 1150 à 2250 m., mais le plus souvent 1700. Ces différents chiffres, qui peuvent se rapporter à des époques variées, peuvent être acceptés sous réserve d'approximation. Mahmoud El-Falaki a dessiné le premier un tracé de l'enceinte ptolémaïque. Il serait cependant téméraire d'affirmer que ce tracé est le vrai, comme il le serait d'affirmer le contraire. Il y a lieu cependant d'observer que les fondations, larges de cinq mètres et construites en moellons et mortier, composé de chaux et de briques pilées, découvertes par El-Falaki derrière le Cap Lokhias, peuvent difficilement remonter à la fin du IV^{me} ou au commencement du III^{me} siècle avant J.-Ch. Elles pourraient être beaucoup plus récentes. De plus ces fondations se continuent d'une façon certaine sur une longueur de 3000 mètres seulement. Au-delà, jusqu'à une distance de 2 kilomètres, les fouilles ont été continuées dans les décombres, ce qui n'a pas permis de les étudier de près. Pour les autres 700 mètres, ce tracé a eu pour base les racontars des chercheurs de pierres. Au-delà de la mosquée de Hadra, les fouilles, devenues très difficiles, ont été conduites sur huit sections très éloignées les unes des autres. Elles n'ont donné de résultats que dans cinq sections, et El-Falaki lui-même avoue que, par la composition, le mortier diffère un peu de celui de la partie découverte en premier lieu. Pour le reste « les fouilles ont été complètement inexécutables », et le dessin du mur sur la carte a été achevé d'après la configuration du sol. Tout en admettant que le tracé d'El-Falaki suit plus ou moins approximativement le tracé réel de l'époque ptolémaïque (mais il est probable qu'il réunit le tracé de deux époques différentes), il faut avouer que les éléments d'après lesquels il a été fait sont assez incertains.

Botti croit que les rivages du Grand Port n'étaient pas protégés par des œuvres de défense, à l'exception du fort de l'Heptastade et des tours du Pharos. D'autre part, il pense que le côté oriental de la ville, à l'exemple de Carthage, devait être défendu par trois murailles à deux étages. Chaque muraille était protégée par une chaîne de tours, et il ajoute : « Puisque la ville était baignée par le lac Maréotis, il est probable qu'il n'y avait

qu'un simple rempart avec les tourelles d'usage ». Du côté de l'Occident, il y aurait eu comme à l'Orient la triple muraille.

Tout cela est possible, mais les arguments avancés ne permettent pas d'y voir autre chose qu'une simple hypothèse. Je ne pense pas non plus que cette hypothèse puisse être appuyée par un passage de Sujuti inconnu de Botti et cité par Ibn-el-Hakim. Sujuti écrit : « Alexandrie était formée de trois villes, l'une à côté de l'autre et chacune avec sa propre enceinte. Le tout était renfermé dans une autre enceinte fortifiée ». Ce texte, en dehors des doutes qu'il soulève par sa précision même, désigne probablement les trois grandes divisions de la ville : le quartier égyptien, le quartier gréco-romain et le quartier juif.

Abdallah ibn Zarif raconte qu'il y avait sept forteresses et sept fossés.

Jean de Nikiou dit que « la ville était entourée d'une longue enceinte de murs fortifiés par des tours nombreuses, bâties sur le bord du fleuve et le long de la sinuosité du rivage de la mer, de telle sorte que de ce côté et de l'autre elle était entourée par l'eau ». Il est probable que l'enceinte dont parle Jean de Nikiou n'est pas la même que celle de l'époque des Lagides, mais le type de fortification était peut-être le même. En tout cas, de ce passage il résulte que les plans d'El-Falaki et de Botti laissent un espace trop considérable entre l'enceinte et le canal. Les fortifications qui ont excité l'admiration des voyageurs du Moyen-Age (von Suchem, Abrey Stewart, Bernard von Breydenbach, Cyriaque d'Ancone etc.) étaient certainement les murs bâtis par les Arabes au commencement du IX^{me} siècle.

Ce qui est certain, c'est que les fortifications d'Alexandrie ont été de tout temps très solides, car la ville fut presque toujours imprenable.

Antiochos le Grand, roi de Syrie (pour ne rappeler que les sièges les plus célèbres), dut se retirer *frustra tentatis moenibus* (14 av. J.-Ch.). Dioclétien (295-6 ap. J.-Ch.) employa huit mois pour s'en emparer. Chosroès (609 ap. J.-Ch.) et Amrou (643 ap. J.-Ch.) durent recourir à la trahison pour en franchir l'enceinte.

En résumé ce que nous savons des fortifications d'Alexandrie se réduit à très peu de chose :

1. Alexandrie a eu, depuis sa fondation, une enceinte de murs dont la longueur maxima pourrait être évaluée à 15 kilomètres environ.

2. Cette enceinte était fortifiée par des tours très peu éloignées les unes des autres.

3. Le tracé de ces murs du côté nord-est devait longer la côte jusqu'au-delà du Cap Lokhias et se diriger ensuite vers le Canal.

Le tracé d'El-Falaki pousse trop loin la ligne orientale des fortifications. En tout cas ce tracé laisse un espace trop considérable entre l'enceinte et le Canal (Diodore, 17, 52; Jean de Nikiou, p. 52).

4. L'enceinte a été refaite au deuxième siècle par les empereurs Hadrien et Antonin.

5. D'autres modifications partielles ont eu lieu au troisième siècle.

6. L'enceinte arabe date du commencement du IX^{me} siècle.

Les rues. — La découverte la plus importante de Mahmoud El-Falaki est celle des rues de l'antique Alexandrie. D'après ses fouilles Mahmoud El-Falaki a dressé un plan de l'ancienne ville, dans lequel les rues s'entrecoupent toutes à angle droit, de façon à former une sorte de grille.

« J'ai découvert dans la ville d'Alexandrie, par le moyen des fouilles, onze rues principales pavées qui la traversent en largeur, et sept pavées qui la traversent en longueur... La rue mitoyenne des sept rues longitudinales est la rue Canopique... les pierres du pavage sont partout les mêmes; ce sont des blocs noirs ou grisâtres d'une vingtaine de centimètres d'épaisseur sur une longueur et une largeur qui avaient de 30 à 50 centimètres ». Mr. Hogarth exprime le doute le plus formel au sujet de cette carte rectangulaire de la ville; et si le prof. Noack peut assurer que ses fouilles (assez restreintes d'ailleurs, dans une partie du Bruchion) ont confirmé en général le plan des rues dressé par Mahmoud, il doit toutefois rectifier les résultats de celui-ci sur plusieurs points. Il faut avant tout observer que le pavage découvert par El-Falaki n'appartenait pas à l'âge ptolémaïque mais à l'époque romaine.

Partout où ce pavage a pu être observé, on a trouvé qu'il reposait sur plusieurs couches de décombres et ces décombres ne se trouvent pas seulement des deux côtés de la rue, ainsi que les a vus le prof. Noack, mais aussi au-dessous du pavage, comme il a été constaté en certains endroits par Hogarth et, en d'autres, par moi-même. Ce qui signifie que les rues de l'époque romaine n'ont pas toutes conservé la direction et le tracé qu'elles avaient sur le plan de Dinocrate. Il en résulte donc qu'en admettant même comme parfaitement exact le plan dressé par El-Falaki, on ne pourrait pas l'accepter sans réserves pour l'époque préromaine. En outre, il y aurait lieu d'observer que les rues longitudinales, par exemple, ont été prolongées arbitrairement par El-Falaki, et cela du côté Est, jusqu'à la ligne qui d'après lui marquait l'enceinte fortifiée. Il a en effet déclaré qu'il n'a pas trouvé de traces du pavage de la rue Canopique à 455 mètres

de l'enceinte arabe, tandis que sur le plan le prolongement de la rue Canopique, au-delà de cette enceinte, mesure 1400 mètres. El-Falaki affirme, il est vrai, que le pavage a été enlevé du temps de Mohamed-Ali, lorsqu'on a arrangé la rue moderne ; mais on peut douter de l'exactitude de ce détail, et voici pourquoi. Les travaux de terrassement entrepris pour la construction du nouveau quai au port Est, ont fait disparaître toutes les collines qui existaient entre le cimetière juif, la plage de Chatby et le faubourg appelé Camp de César : durant ces travaux on a trouvé de nombreux vestiges du pavage des rues décrites par El-Falaki jusqu'à la hauteur du club gymnastique « Milon » ; mais aucune trace de rues n'a été découverte plus au Nord et plus à l'Est de cette ligne qui correspond à peu près à la rue R. 2. Ceci pourrait signifier que la rue L. 4 par exemple n'aurait pas dû être prolongée sur le plan au-delà du santon Sidi el-Chatby. Ceci me paraît exact d'autre part, car cette rue aurait dû alors traverser la section la plus orientale de la nécropole à ciel ouvert, qui remonte à la haute époque ptolémaïque.

Sur toute cette esplanade nous avons rencontré très rarement des traces de maisons isolées, tandis que les cimetières étaient très fréquents. On pourrait en dire autant des collines situées entre les cimetières européens et le faubourg de l'Ibrahimieh. Je crois même que le jour où l'on nivellera ces collines il sera très difficile de découvrir des traces de pavage à l'Est de la rue R. 2. S'il en est ainsi, on pourra ne pas attribuer aux travaux de Mohamed-Ali l'enlèvement du pavage dans la section orientale de la rue Canopique, et on sera amené à croire que ce pavage n'a jamais existé au-delà du dernier point où El-Falaki a eu la possibilité de l'observer.

D'ailleurs la route moderne d'Aboukir, sur le parcours en question, n'est pas bordée de collines de détritits ; elle s'ouvre au contraire un passage à travers le rocher naturel ; et ainsi l'ancienne rue aurait été, sur une partie de son étendue, encaissée, à une profondeur considérable, entre deux parois nues du rocher.

Elle n'aurait donc pas été bordée de constructions et aurait eu un niveau assez différent de celui des rues et des maisons avoisinantes. Est-ce admissible pour la rue principale de l'ancienne Alexandrie ?

Donc, s'il est permis de tirer une conclusion de ces observations, le tracé des rues longitudinales du plan dressé par El-Falaki devrait être raccourci de quelques centaines de mètres dans la section orientale.

La rue Canopique constitue l'épine dorsale du système d'El-Falaki.

Elle correspond, d'après lui, à la Chara Bab Charki de nos jours (rues Rosette et Sidi Metwalli). Cette identification a été généralement acceptée.

Botti est d'opinion contraire. Il ne croit pas que la rue découverte le long du tracé de la rue Rosette, corresponde à la rue Canopique. Il place celle-ci plus au Sud et l'identifie avec la rue L. 3 d'El-Falaki. « Le nom de Canopique donné à cette grande artère nous apprend qu'elle était, de toutes les artères longitudinales de Néapolis, la plus rapprochée du canal Canopique. L'avenue de Porte Rosette n'est aucunement au milieu de la ville ancienne puisqu'il en y avait d'autres moins éloignées qu'elle du point d'embarquement du canal ».

Il n'est pas nécessaire de démontrer la faiblesse de ces arguments : il sont basés sur cette supposition que la rue Canopique tirait son nom de la proximité du canal. Or cette supposition est probablement erronée, et il est plus naturel de penser que cette rue a tiré son nom de Canope, son axe étant à peu près dans la direction de cette ville. C'est ainsi que de nos jours, le prolongement de la rue Rosette s'appelle rue d'Aboukir.

D'autre part, s'il est vrai, ainsi que nous le laisse entendre la tradition littéraire, que la rue Canopique traversait le centre de la ville, ce centre, d'après nos connaissances actuelles, doit être cherché de préférence le long du tracé de la rue Rosette, où l'on a découvert des monuments assez remarquables, et non au sud de Kom-ed-Dik, à Moharrem Bey.

Les objections de Hogarth me semblent plus sérieuses. En effet, faisant allusion aux sondages qu'il a pratiqués au nord et au sud de l'avenue de Rosette, et se basant sur l'alignement des murs mis à découvert, il conclut « that in this central region at least, the ancient town was built very far from the lines of the modern, and that the axis of the old Canopic Street must vary much at this point from that of the Boulevard de Rosette the former must have read about 230° , the latter reads 260° ».

Les fouilles de Hogarth, à la vérité, n'ont pas eu assez d'extension pour nous permettre d'accepter sa conclusion sans réserve. Il est bien probable que l'axe de l'ancienne rue différerait quelque peu de celui de la rue moderne, toutefois il me paraît hors de doute que l'avenue Canopique n'était pas trop éloignée de la rue Rosette de nos jours, et qu'elle coïncidait avec celle-ci sur une partie de son parcours.

Des témoins oculaires ont souvent affirmé avoir vu en différents endroits, et moi-même j'ai observé, des colonnes rangées, soit au nord, soit au sud de la rue Rosette. D'autre part il est

évident que cette rue devait traverser le centre de la ville, et ce centre doit être cherché, je crois, dans le triangle compris entre le théâtre Zizinia, la mosquée Nâbi Danial et la Bourse Toussoun. C'est là que devait passer la grande rue transversale. El-Falaki pensait, par contre, que la grande rue transversale était celle marquée sur son plan R. 1. « Elle sort du cap Lokhias sur lequel il y avait un palais royal, passe tout près du port réservé aux bateaux privés des rois, de l'arsenal royal, et se termine à un autre port sur le canal, port dont j'ai découvert les quais à 130 mètres des murs d'enceinte, vis-à-vis d'un pont probablement antique ». Il a ajouté des détails qui confirmeraient son identification si les recherches méthodiques que Noack a faites le long de cette rue n'avaient détruit cette thèse.

« Un aqueduc souterrain, dit El-Falaki, la borde du côté de l'est et conduit l'eau du canal au palais et en ville pour en alimenter les citernes. Un égout peu profond et destiné aux écoulements des eaux sales la borde de l'autre côté. Cette rue présente une particularité qui la distingue de toutes les autres rues : outre la double largeur qu'elle partage en commun avec la rue Canopique, elle se compose de deux chaussées de même niveau et d'égale largeur, mais l'une qui est à l'est, est pavée, et l'autre est en maçonnerie, composée de chaux, de terre, de petits cailloux et de petits morceaux de moellons. Entre ces deux chaussées, suivant l'axe de la rue, est un petit espace large d'environ un mètre et rempli simplement de terre végétale, ce qui me fait croire qu'il y avait là une rangée d'arbres, qui la partageait en deux chaussées ; l'une pavée probablement destinée aux voitures, l'autre aux cavaliers ». (v. El-Falaki, p. 23).

Mais les recherches minutieuses et méthodiques faites par Noack (o. c., p. 234-237) sur le tracé de cette rue l'ont obligé à conclure qu'une concordance entre les résultats par lui obtenus et les données d'El-Falaki est tout à fait impossible, car il faut renoncer à la rangée d'arbres.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans d'autres détails. Nous nous sommes contentés de montrer que les raisons d'identifier la grande rue transversale avec la rue R. 1 ne sont pas très solides.

D'ailleurs la rue R. 1 d'El-Falaki est trop éloignée du centre probable de la ville antique. Aux considérations que nous avons exposées à propos du mur d'enceinte et de la longueur de la grande rue longitudinale, il faut ajouter ce fait indiscutable qu'au-delà de la ligne orientale des parcs nord actuels, on a découvert des traces fréquentes de nécropoles, mais peu de ruines d'habitations, et, quand on en a trouvé, elles étaient à un niveau bien supérieur à celui des ruines de l'intérieur de la ville.

Il n'y avait dans tous les cas aucune trace d'édifices de quelque importance. Cela me fait croire que la R. 1 se trouvait plutôt vers les limites orientales que vers le centre de la ville.

Par contre, il y a lieu d'observer que la grande statue de Marc-Aurèle (Musée, salle 12) ainsi que d'autres monuments en marbre, sont sortis des fondations du théâtre Zizinia; que la grande statue hellénistique d'Hercule a été découverte dans le sous-sol de la maison Boustros; qu'en face du Zizinia, en creusant les fondations de la maison Lifonti, on a mis à jour un socle en marbre portant une inscription en l'honneur de l'empereur Valentinien; qu'un peu plus loin, on avait découvert le bloc de granit qui devait renfermer les œuvres de Dioscoride, et dans lequel on a voulu reconnaître une épave de la Bibliothèque d'Alexandrie, et qu'enfin sous la Bourse Toussoun on a découvert les restes d'un grand temple dédié à Osorapis, datant de l'époque de Ptolémée IV. Ces indices sont assez significatifs à mon avis. C'est dans ces parages qu'on doit chercher le centre de la ville ancienne, et en conséquence on peut dire que la grande rue transversale passait dans ces environs. Elle ne devait pas être très éloignée de la rue Nâbi Danial, sans se confondre avec elle tout à fait; son axe se rapprochait peut-être davantage de la direction nord-sud.

En résumé on peut fixer les points suivants: Le *système* de rues établi par Mahmoud El-Falaki doit correspondre à peu près, et dans ses grandes lignes, au *système* de rues de la ville ancienne. Le plan qu'il en a dressé peut être accepté comme *approximatif*, en faisant surtout des réserves pour la longueur des rues vers l'est et pour la position et la direction de la grande rue transversale.

La Côte et les Ports. — Nous avons déjà signalé que le profil de la côte alexandrine n'est pas tel qu'il était il y a vingt-deux siècles. En effet il est aisé de constater, depuis Ramleh jusqu'au Mex, que la mer a beaucoup gagné sur la terre. En parcourant la côte, on observe à tout instant que des tombes, des constructions, des quais sont aujourd'hui submergés sous les eaux. On sait que la côte, avant la fondation de la ville, était séparée de l'île de Pharos par un bras de mer, et que la jonction entre le continent et l'île s'est faite au moyen d'une jetée ou digue d'une longueur de sept stades (d'où le nom d'Heptastade, 1200 mètres environ). En conséquence, l'aspect de la côte et de la ville anciennes était tout à fait différent de celui de la côte et de la ville modernes.

Le nouveau quai en face du *Portus magnus* a repoussé la

mer à la limite qu'elle devait avoir, à peu de chose près, dans l'antiquité, jusqu'à la hauteur de la nouvelle maison Yéhia (en face de la Gare de Ramleh), mais à partir de cet endroit la côte s'éloignait considérablement du profil actuel. Suivant la ligne extérieure des maisons qui longent au nord le Boulevard de Ramleh, elle se dirigeait vers le sud-ouest, à la hauteur de l'ancien passage Adib (aujourd'hui rue Centrale), pour continuer à travers la place S^{te}-Catherine et celle de la Paille, et aboutir aux environs de la Douane, en passant près du fort Caffarelli.

Ainsi donc, l'emplacement occupé par la ville turque (Place Mohamed-Ali, Quartier du Midan, Quartier de la Marine) a été gagné sur la mer, des deux côtés de l'ancien Heptastade. Celui-ci devait prendre son point de départ une centaine de mètres au nord-est de Kom-el-Nadoura (fort Caffarelli, où sont les signaux du Port) pour se diriger en ligne droite vers l'extrémité sud de l'île de Pharos, à la hauteur de l'Arsenal actuel.

Par suite de la construction de l'Heptastade, deux ports se sont formés: le port oriental (*Μέγας Λιμήν*, Magnus Portus) qui était le plus important chez les anciens, et le port d'Eunostos correspondant au port moderne.

Deux passages étaient ménagés dans l'Heptastade pour établir une communication rapide et directe entre les deux ports. Ces passages étaient placés non loin des extrémités de la digue.

Les deux ouvertures, que nous devons supposer enjambées par un pont soutenu par de hautes colonnes, étaient, du moins à l'époque de César, gardées par deux forts.

Le Magnus Portus dont l'entrée était, paraît-il, très difficile, était entouré de superbes édifices.

Ici je me bornerai à noter qu'une jetée partant du cap Lokhias protégeait le port contre les courants et les vents du nord, tandis que du côté opposé, l'île de Pharos offrait une protection naturelle.

A l'extrémité de celle-ci, tout près de l'entrée du port, s'élevait la tour lumineuse du même nom (Pharos). Une île, Antirrhodos, probablement ainsi nommée à cause de sa forme, était au milieu du port, vers le sud-est. Les jours de calme parfait on peut en entrevoir la silhouette sous les eaux. Une maison royale avait été construite sur cette île. A la pointe du promontoire Lokhias, était un petit port intérieur, réservé à l'usage particulier de la famille royale.

Un promontoire se prolongeait dans le port, presque en face de la gare actuelle de Ramleh. A l'extrémité de ce promontoire Marc Antoine avait fait bâtir le *Timonium*, sorte d'ermitage philosophique, où il se retirait de temps en temps. Le port d'E-

nostos s'est vu de plus en plus utilisé depuis la basse époque impériale, tandis que le grand port fut peu à peu délaissé.

Le premier devait avoir son entrée à l'ouest de la pointe occidentale de l'île de Pharos (Ras-el-Tin), sur laquelle était un temple de Poseidon⁽¹⁾.

A l'intérieur de l'Eunostos existait un petit port artificiel fermé de tous les côtés, ἡ κιβωτός, la boîte, le coffre. Un canal navigable le reliait au lac Mareotis. Les historiens pensent que le nom d'Eunostos tire son origine d'Eunostos, roi de Soloi, beau-fils de Ptolémée Soter; d'autres croient tout simplement qu'il signifie le Port du *bon retour*.

Le Canal. — Le Canal, qui alimentait d'eau douce Alexandrie et qui constituait la route commerciale avec l'intérieur du pays, dérivait de la branche canopique du Nil à Schedia, à environ 27 kilomètres d'Alexandrie. Ce canal suivait à peu de chose près le tracé du canal Mahmoudieh actuel. Non loin de Hagar el-Nawatieh il se divisait en deux branches, dont l'une se dirigeait vers Canope parallèlement à la côte et l'autre continuait vers Alexandrie.

On admet généralement que ce canal contournait la ville du côté sud et allait déboucher dans l'Eunostos, au fond du bassin Kibotos. A mon avis⁽²⁾ cette supposition n'est pas exacte, car à l'époque gréco-romaine la ville gravitait vers le Μέγας Λιμήν, et il est tout naturel de penser que la branche la plus importante du canal allait se déverser dans ce port.

Strabon ne dit pas d'ailleurs que le canal de Schedia débouchait dans l'Eunostos ou dans le Kibotos. Je trouve au contraire que son silence à ce sujet est significatif. Il dit simplement ce qui suit: « un canal navigable débouche à l'intérieur de ce bassin et le met en communication directe avec le Mareotis ». Par contre un document nous prouve qu'un canal traversait la Neapolis encore à la fin du quatrième siècle ap. J.-Ch. Il s'agit d'un contrat passé à Hermoupolis (Haute Egypte): le propriétaire d'un bateau se charge de transporter à Alexandrie et de décharger dans les greniers de la Neapolis une cargaison de blé. Puisque la Neapolis était justement le quartier situé sur le Portus Magnus, il faut admettre qu'un canal traversait la partie orientale de la ville.

(1) M. Jondet a découvert au nord et à l'ouest de l'île de Pharos un grand port dont les jetées sont actuellement submergées. Il paraît qu'on ne doit pas le confondre avec le petit port au nord de l'île, dont parle César. Les recherches de M. Jondet n'étant pas encore achevées, il faut se borner à les signaler sans en discuter les résultats.

(2) Cfr. le plan dressé par Sieglin dans lequel on voit un canal qui débouche dans le grand port.

Cela est d'ailleurs vrai, même pour l'époque byzantine, ainsi que nous l'apprend un papyrus découvert dans la Haute Egypte et publié par J. Maspero (v. *Pap. Byz.*, t. II, 2, p. 132).

Un canal provenant de Schedia, ou tout au moins un bras de l'ancien canal, agrandi et amélioré, a dû être amené, vers l'an 40 de l'empereur Auguste, jusqu'à l'Eunostos ou le Kibotos. Deux inscriptions identiques datées de 10-11 ap. J.-Ch. nous apprennent qu'Auguste « *flumen Sebaston a Schedia induxit ut per se toto oppido flueret* ». Une de ces deux inscriptions est gravée sur une colonne en calcaire nummulitique mise à jour en creusant les fondations du tribunal indigène dans la rue Bictori, tout près de l'ancien Kibotos.

Le chemin que le canal principal d'Alexandrie parcourait dans la banlieue, et surtout la branche reliant la ville à Canope, était célèbre par son agrément. De beaux jardins bordaient les deux rives (*inter viridia ab utroque latere*); chaque jardin était entouré d'un mur d'enceinte et les riches Alexandrins qui en étaient les propriétaires y avaient aussi leurs tombes de famille. La branche canopique du canal devait se détacher du canal provenant de Schedia à hauteur de la localité appelée aujourd'hui Hagar-el-Nawatiah (la pierre des marins) qui doit correspondre à la *Πέτρα* ou *Petrae* des anciens.

Toute la campagne alexandrine était sillonnée de canaux secondaires qui divisaient le territoire en une quantité d'îlots; on y rencontrait fréquemment des villages, dont les noms nous ont été révélés soit par les papyrus d'Abousir-el-Melek, soit par des inscriptions (village d'Arsinoé; village de Bérénice; village des Syriens; village des Antiochiens).

Les Citernes. — L'eau potable, dont s'alimentait la ville, était presque entièrement puisée au canal et conservée dans les nombreuses citernes, dont le sous-sol d'Alexandrie était pourvu. L'inscription de l'an 40 d'Auguste, mentionnée plus haut, nous apprend que cet empereur fit exécuter des travaux pour fournir à toute la ville de l'eau douce, mais nous savons que déjà à l'époque de César les citernes étaient nombreuses à Alexandrie (*Alexandria est fere tota suffossa specusque habet ad Nilum pertinentes, quibus aqua in privatas domus inducitur*).

Ces citernes étaient donc alimentées par des canalisations souterraines en communication avec la branche du fleuve. Il y avait aussi de nombreuses citernes isolées. On les remplissait au moyen de machines montées sur de grands puits, reliés avec la branche la plus voisine d'un des canaux souterrains.

A l'époque arabe leur nombre était tellement élevé que, d'après

Makrizi, les constructions d'Alexandrie reposaient sur des voûtes formant des ponts à arcades, sous lesquelles des cavaliers armés de lances passaient à l'aise et faisaient sous terre le tour de la ville. « C'est une chose vraiment admirable que le nombre, la capacité et la magnificence de ces réservoirs ; ce sont de superbes portiques élevés les uns sur les autres et aussi élégamment dessinés que solidement bâtis ».

A l'époque de l'expédition française il y avait encore 308 citernes en usage. Mahmoud El-Falaki en connaissait 700 en 1872, et plusieurs d'entre elles avaient deux ou trois étages reposant à l'aide d'arceaux sur des colonnes en granit rouge ou quelquefois en marbre.

Aujourd'hui, à cause des innombrables constructions de la ville moderne, la plus grande partie de ces citernes a été sacrifiée, mais plusieurs existent encore, et le Service des Antiquités a pu en sauver une à trois étages. La citerne el-Nabih, accessible au public, se trouve dans la partie est des jardins de la Rue d'Allemagne. On peut reconnaître par les matériaux employés dans la construction l'époque approximative à laquelle une citerne remonte. Si, par exemple, on y trouve beaucoup de chapiteaux chrétiens, on peut affirmer qu'elle est postérieure à l'époque romaine, et très probablement refaite ou remaniée à l'époque arabe. Dans leur état actuel, bien que leur origine soit en général beaucoup plus ancienne, on classe les citernes alexandrines, parmi les monuments de l'art arabe.

BIBLIOGRAPHIE. — SAINT-GENIS, O. C.; MAHMOUD EL-FALAKI, O. C., p. 29^e et suiv.; BOTTI, *Les citernes d'Alex.* dans *Bull. Soc. Arch. d'Alex.*, 4, p. 15 et suiv.; STRZYGOWSKI, *Die Zisternen von Alex.* dans *Byz. Zeitschrift*, IV, p. 92.

Les Nécropoles. — D'après la configuration du terrain sur lequel Alexandrie a été bâtie, des cimetières devaient inévitablement surgir du côté oriental et du côté occidental de la ville. Strabon signale une seule ville des morts, le faubourg occidental, la νεκρόπολις, mot qui désigne aujourd'hui tout vaste hypogée, tout vaste cimetière, mais qui à l'origine désignait uniquement l'ensemble des cimetières situés à l'ouest d'Alexandrie. Cependant les fouilles entreprises depuis la seconde moitié du XIX^{me} siècle dans les faubourgs orientaux, ont amené la découverte de nombreux et vastes cimetières datant de la plus haute époque ptolémaïque. Probablement les cimetières de l'est étaient quelque peu délaissés à la fin du premier siècle av. J.-Ch., et Strabon a été frappé par la momification qui devait être exclusivement en

usage dans la nécropole de l'ouest. En résumé je crois pouvoir exposer les conclusions suivantes :

1) Depuis la fondation d'Alexandrie, de vastes nécropoles se sont formées, tant à l'est qu'à l'ouest de la ville.

2) A l'âge ptolémaïque, on a enterré dans la nécropole orientale presque exclusivement les Grecs et les étrangers ; dans la nécropole occidentale quelques Grecs et étrangers, mais surtout des Egyptiens.

3) A la fin de l'âge ptolémaïque et à l'époque romaine, on a continué à enterrer les morts dans les faubourgs de l'est, mais en proportion beaucoup moindre que dans le faubourg de l'ouest.

4) Le procédé de la momification était exclusivement employé dans la nécropole de l'ouest.

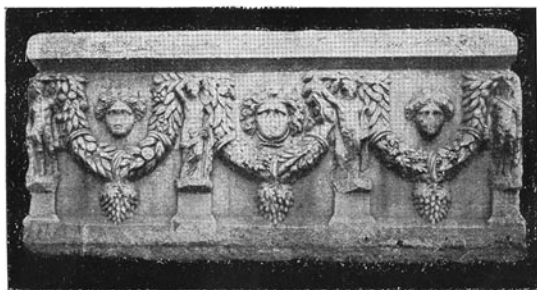


Fig. 11.

Les cimetières retrouvés à Alexandrie peuvent être classés en deux catégories principales : cimetières à ciel ouvert, cimetières souterrains. Les premiers sont constitués par une zone de terrain parsemé de fosses à fleur de terre ; ces fosses sont surmontées soit d'un petit monument en pierre, soit d'un tumulus de terre et de sable. Une stèle peinte ou sculptée en relief, souvent avec inscription, permettait d'identifier les cadavres. Les cimetières souterrains, par exemple celui de Kom-el-Chougafa, étaient constitués par toute une série de couloirs, chambres, niches, creusés dans le rocher. Le plan de ces hypogées était plus ou moins compliqué (il pouvait comprendre jusqu'à trois étages superposés), selon que la tombe était destinée à un individu, à une famille ou à une corporation. La maison des morts reproduisait dans son plan et dans les éléments de sa construction la *maison des*

vivants. La tombe souterraine de Chatby est très instructive à cet effet. En ce qui concerne le procédé d'enterrement, les indigènes ont continué à préférer la momification; les Grecs et les étrangers ont indifféremment employé le procédé de l'inhumation ou celui de la crémation. Les chrétiens jusqu'à la fin du IV^{me} siècle n'ont pas considéré la momification comme contraire à la nouvelle religion, mais à partir de l'empereur Théodose, ils ont toujours inhumé leurs morts.

Que le mort fût momifié ou inhumé, on le déposait soit dans une fosse à ciel ouvert, soit sur un lit funéraire, soit dans un sarcophage en forme de lit, soit dans un vrai sarcophage (fig. 11)

(en marbre, en granit, en terre cuite, en plomb, en bois), soit dans une cellule creusée horizontalement sur les parois de la tombe. La cellule a donné naissance au *loculus* plus petit et à section carrée. Les *loculi* étaient creusés l'un à côté de



Fig. 13.



Fig. 12.

l'autre, en plusieurs rayons superposés. Sur la dalle qui fermait la cellule ou le *loculus*, on peignait en couleur rouge, bleue et noire, soit une porte et une inscription indiquant le nom du défunt, soit une simple inscription.

Quand on incinérât le mort, les cendres étaient recueillies dans une urne qui avait généralement la forme d'une hydrie (vase à trois anses, haut presque toujours d'environ 0 m. 40 cm.) (fig. 12-13). L'hydrie était quelquefois déposée à côté d'un cadavre inhumé, plus souvent renfermée dans une petite niche *ad hoc*.

Montes Testacei. — Presque tout le territoire de la partie orientale de la ville, ainsi que les quartiers de Moharrem Bey, Kom-el-Chougafa (la colline aux tessons), et les faubourgs de Hadra et de l'Ibrahimieh étaient couverts de collines formées d'amoncellements de morceaux de poteries (les *Montes testacei* des Romains, les *κεράμια* des Grecs). Néroutsos estimait que ces collines de tessons étaient en rapport direct avec les sépultures. « Non seulement on se servait des amphores pour enfermer les cendres ou les ossements des morts des basses classes, mais on y mettait des provisions destinées aux repas funèbres, et comme il eût été d'un fâcheux augure de rapporter chez soi les vases qui avaient été employés à cet usage, on les brisait sur le lieu même de la sépulture ». Il faut chercher ailleurs que dans les usages funèbres l'origine des *montes testacei*. Personne n'ignore que dans l'antiquité la terre cuite était la matière qu'on employait le plus souvent pour toute sorte de vases nécessaires aux besoins de la vie. Presque toute la vaisselle de cuisine était en terre cuite ; en terre cuite étaient les vases pour les liquides ou les denrées alimentaires ; en terre cuite les récipients pour le commerce d'exportation du vin, de l'huile, du blé ; en terre cuite également les lampes ainsi que les innombrables statuettes votives et décoratives ; les jarres servaient même à renfermer les papyrus, etc. Tout navire arrivant dans un port de la Méditerranée ou de la mer Noire, avait à son bord des milliers de vases et d'autres objets en terre cuite. Il est facile d'imaginer quelle quantité énorme de vases devait se casser chaque jour dans une ville telle qu'Alexandrie.

Cette masse de tessons, mélangés aux détritits fournis par la vie ménagère, était transportée en dehors de la ville ; et là, s'il n'y avait pas de bas-fonds à combler, elle formait, en peu de temps, toute une série de collines. On comprend aisément combien ces monticules devinrent nombreux et considérables au bout de plusieurs siècles ; on comprend aussi que l'extraction du *chakf* dont on fabrique le béton pour la solidification des rues et les fondations des maisons, bien que commencée depuis le début du XIX^{me} siècle, ne les ait pas encore épuisés.

DE NICOPOLIS A NECROPOLIS

Après avoir résumé les résultats les plus probables relatifs à la topographie générale, nous allons parcourir en détail le territoire de l'ancienne Alexandrie, depuis les faubourgs de l'est jusqu'à l'immense *ville des morts* signalée par Strabon à l'ouest.

C'est seulement à la fin de l'époque ptolémaïque que le centre de population désigné sous le nom de Nikopolis s'est formé à 30 stades d'Alexandrie, sur le bord de la mer. Ce faubourg était devenu presque aussi important qu'une ville à l'époque de Strabon. L'empereur Auguste avait fait beaucoup pour l'embellissement de cette localité, qu'il aurait appelée Nikopolis en souvenir de sa victoire sur Marc Antoine. Nikopolis doit être placée à Bulkeley, sur les collines, au bord de la mer, entre Mustapha Pacha et Glymenopoulo. Sur l'un des petits promontoires qui, dans cette partie de la côte, se prolongent vers la mer, existaient jusqu'à ces dernières années trois colonnes et d'autres ruines appartenant à un petit temple tétrastyle d'ordre dorique. Ces ruines avaient été relevées, il y a un demi-siècle, par Colonna-Ceccaldi, qui les avait identifiées à tort avec le temple d'Arsinoé Zephyritis (ce temple ainsi que le Cap Zephyrion, doit être cherché près de Canope (Aboukir).

En face de Nikopolis, à l'intérieur, sur les hauteurs nommées aujourd'hui Abou Nawatir, devait s'élever un autre centre d'habitations ou tout au moins un temple assez considérable dédié à Isis-Cérès. On y a récemment découvert les statues en marbre de plusieurs prêtresses de cette divinité (aux environs de la villa Khalil Khayat Pacha) ainsi qu'une tête colossale de sphinx (dans le jardin de la légation d'Angleterre).

Le *στρατόπεδον*, ou quartiers pour la légion romaine en garnison à Alexandrie (*Castra Romanorum*), était près de la mer à Mustapha Pacha, là où sont aujourd'hui campés les bataillons de l'armée d'occupation anglaise. Jusqu'en 1875, le camp romain a existé en assez bon état, avec ses bains, son prétoire et le superbe parquet en mosaïque, dont le centre était décoré par un Bacchus tenant une grappe de raisin et un thyrses. Il paraît que les ruines de ces *castra* n'ont pas été détruites de fond en comble au moment de la construction des casernes de Mustapha Pacha et qu'une partie a été recouverte par la terre de remblai. Au-delà du camp romain, vers le cimetière actuel de Sidi-Gaber et plus à l'ouest même, jusqu'à la hauteur de la Halte de Sporting-Club, s'étendait le cimetière militaire romain. La Mosquée de Sidi-Gaber est bâtie sur les ruines d'un temple ancien, dont, en 1888, on voyait encore les fondations et plusieurs colonnes en granit rouge, renversées ou brisées. Tout à fait au bord de la mer, en face de la maison de campagne des Jésuites, sont encore visibles les ruines d'une tombe hellénistique aux parois peintes en plusieurs couleurs. La tombe était du même type que celles d'Anfouchy et de Wardian, aussi bien pour le plan que pour la technique de la décoration. Celle-ci rappelle sous beaucoup de rapports la décoration pariétale pompéienne, dont l'origine doit être probablement cherchée à Alexandrie⁽¹⁾. Chronologiquement elle doit être plus récente que la tombe de Wardian, mais antérieure à celle d'Anfouchy. Sur les hauteurs de l'Ibrahimieh il ne devait pas y avoir de centres importants de population, mais plusieurs villas (*Eleusis sur mer*), ainsi que des groupes de tombes dont les plus anciennes datent de la haute époque ptolémaïque. Ce serait à l'Ibrahimieh que, d'après le plan de Néroutsos, on aurait découvert vers 1880 la tombe à coupole renfermant, dans plusieurs rayons de niches, les urnes cinéraires des nombreux mercenaires au service des Lagides, et aussi les urnes des ambassadeurs des fêtes religieuses de différentes villes grecques. Une partie de ces urnes datant du troisième siècle est conservée actuellement dans notre Musée. Allant vers l'intérieur, on rencontrait l'important faubourg qui, d'après Strabon, tirait son nom de l'Hippodrome.

Plus loin, du côté ouest du lac actuel de Hadra, on a mis à jour, au milieu du XIX^{me} siècle, les statues colossales en granit vert d'Antoine en Osiris et de Cléopâtre en Isis. Les bustes de ces statues, malheureusement brisés, se trouvent aujourd'hui, celui d'Antoine au Musée, celui de Cléopâtre en Belgique dans la propriété du Baron de Warocqué. Dans ces ruines on a voulu

(1) THIERSCH H., *Zwei antike Grabanlagen bei Alexandrien*.

reconnaître le temple Thesmophorion ou Telestirion. Le prof. Schiff y voit le Lageion. Le faubourg d'Eleusis, où le poète Callimaque a habité, doit être cherché entre le village de Hadra et le jardin Nouzha.

A l'ouest du quartier appelé Camp de César, entre la ligne du tramway et l'établissement de bains dit de Chatby, se trouve la plus ancienne et la plus vaste nécropole grecque d'Alexandrie. Fouillée au hasard à plusieurs reprises, elle a été méthodiquement explorée par le service du Musée depuis 1904. Deux ou trois tombes souterraines conservant les traces d'un portique hellénistique, sont dignes d'être visitées. On y peut aussi voir des sarcophages en forme de lit, des portes peintes et des inscriptions en plusieurs couleurs. Les tombes à ciel ouvert sont généralement formées d'une fosse au-dessus de laquelle s'élève un petit monument, semblable à une petite pyramide à degrés, qui devait être surmonté d'une stèle peinte ou à relief. Cette nécropole commence tout à fait sur le bord de la mer ⁽¹⁾.

A partir de cet endroit, on peut dire que des cimetières de l'époque ptolémaïque et de l'époque romaine (ces derniers moins fréquents) se suivent, presque sans interruption, vers l'intérieur jusqu'au canal. Une nécropole du troisième siècle av. J.-Ch. a été découverte à Hatt-el-Nar, d'autres du troisième, du second et du premier siècle av. J.-Ch., entre l'établissement de la Compagnie des Eaux et le village de Hadra. Un riche tombeau attribué par Thiersch à l'époque romaine existe plus loin dans le jardin Antoniadis. Dans les fondations de l'Hôpital des Diaconesses on avait mis à jour une catacombe chrétienne.

Entre la nécropole de Chatby, le santon qui a donné son nom à la localité, la ligne du tramway et la palestine « Milon », on a découvert quelques traces de monuments. Presque au milieu de l'esplanade était la belle mosaïque romaine actuellement au Musée (salle 19). Une seconde mosaïque, celle-ci à figures humaines, a été vue sous la tombe Menasce à l'intérieur du cimetière israélite. A l'extrémité ouest de cette esplanade, on a rencontré une quantité extraordinaire de fûts de colonnes en granit rouge. C'est probablement ici que commençait le quartier royal. « Quand on entre dans le Grand-Port on a, à main droite, l'île de la tour de Pharos et, à main gauche, le groupe de rochers et la pointe Lokhias avec le palais qui la couronne. A mesure que le bateau avance, on voit se dérouler sur la gauche les palais intérieurs du Lokhias, pourvus de résidences nombreuses et variées ainsi que de jardins » (Strabon). La forme

(1) BRECCIA E., *La necropoli di Sciatbi*, Le Caire, 1913, in-4, p. 272 et pl. LX.

du promontoire Lokhias a beaucoup changé depuis l'antiquité. On peut même dire que le cap a presque tout à fait disparu sous les eaux, de telle sorte que l'entrée du port, jadis considérablement étroite, est aujourd'hui extrêmement large, ce qui a obligé la ville moderne à projeter la construction d'un brise-lames pour protéger les quais. Ce brise-lames suivra à peu de chose près la ligne de l'ancien cap et de la jetée qui lui faisait suite. Il est évident que nous devons imaginer la surface du promontoire considérablement plus vaste que de nos jours. Le petit port réservé à l'usage particulier des rois était formé par la cuvette en face de l'île Antirrhodos, à la base du Lokhias. *Tà ἐνδοτέρω βασιλεια* de Strabon devaient s'étendre du Lokhias jusqu'à la rue Joussef Eiz-Eddine Effendi, aux environs de la place



Fig. 14.

Saïd. Outre l'énorme quantité de troncs de colonnes découverts à l'est des écuries municipales, les travaux de terrassement (qui se sont arrêtés bien au-dessus du niveau du terrain ancien) ont mis à jour plusieurs monuments dignes d'attention. Sur l'emplacement de la maison des gardes-côtes, aujourd'hui disparue (quelques centaines de mètres au sud-ouest du Lokhias), on a découvert les quatre statues fragmentaires en marbre blanc exposées au Musée sous les nos 3923-25, 3928 ainsi que des colonnes et des chapiteaux, entre autres six superbes chapiteaux d'ordre ionique en calcaire nummulitique d'âge hellénistique (fig. 14). Au nord de l'actuelle maison Sursock, on a mis à jour un gros bloc de calcaire serpentinifère, ainsi que deux chapiteaux corinthiens en marbre. En creusant les fondations de la maison Sursock, on avait rencontré quatre colonnes en syénite ayant un diamètre de 0 m. 90 et une hauteur qu'on peut évaluer à plus de six mètres. C'est des fondations d'une autre maison donnant sur la rue Joussef Eiz-Eddine Ef-

fendi qu'on a extrait le grand chapiteau corinthien en calcaire nummulitique, datant, sans aucun doute, du troisième siècle av. J.-Ch., qui est exposé au Musée sous le n° 17855 (fig. 15).

C'est peu de chose pour un endroit si célèbre, mais il est certain que le sous-sol garde encore, dans des couches probablement envahies par l'eau, des vestiges et des ruines remarquables. En tout cas, les éléments dont nous pouvons disposer nous autorisent à fixer, d'accord avec la tradition strabonienne, mais tout en leur donnant des limites approximatives, la topographie des palais royaux. A l'ouest, ceux-ci devaient se rattacher au Méandre et à la Palestre; et ces deux édifices devront être cherchés le long de la rue Joussef Eiz-Eddine Effendi, au nord et au nord-est de l'Hôpital du gouvernement. Le théâtre qui, d'après Strabon, était presque en face de l'île d'Antirrholdos, devait venir immédiatement après; nous ne nous écarterons pas beaucoup de la vérité en le plaçant sur, ou pour mieux dire, sous la colline, occupée actuellement par l'hôpital indigène. Le terrain est parsemé d'une quantité de fûts de colonnes et on a pu voir des murs d'une épaisseur consi-



Fig. 15.

dérable en blocs de calcaire. La tranchée creusée pour établir la canalisation de la rue Joussef Eiz-Eddine a mis à jour, avec quantité de blocs de calcaire rectangulaires et bien taillés, les restes de plusieurs chambres. Une de celles-ci contenait la mosaïque en petits cailloux polychromes — sans doute hellénistique — représentant un guerrier combattant (Musée, salle 22).

« Après le théâtre vient le Posidium, promontoire qui s'avance en mer à partir de l'endroit appelé Emporium, et qui possède un temple de Poseidon » (Strabon) Il me semble qu'on doit placer l'Emporium au nord-est des maisons Antoniadis. Quelque peu à l'ouest du Consulat d'Angleterre devait se trouver le promontoire et le temple de Neptune. Dans cette zone, on a découvert de temps à autre un bon nombre de monuments. Une construction en ruines, bâtie en pierre calcaire

et en briques cuites et datant de l'époque romaine, d'ailleurs aujourd'hui disparue, avait été baptisée par des voyageurs et par le peuple du nom de « palais ou bains de Cléopâtre ». Elle occupait une surface presque rectangulaire mesurant 150 mq. Elle était à deux étages, dont celui d'en bas creusé dans le rocher. Cette construction ressemblait en effet à un établissement de bains, car il y avait au premier étage de nombreuses traces de fourneaux, tandis qu'au second on a observé les pavements dallés d'un bassin au-dessus des fourneaux, ainsi que des canalisations convergeant vers le bassin.

Les thermes étaient très nombreux à Alexandrie. Ces établissements, très riches en œuvres d'art, prenaient leur nom des statues qui les décoraient; l'un s'appelait *Ἰασις* (nom d'une nymphe), l'autre *ὁ ἵππος* (le cheval), un troisième *ἡ Ὑγίεια* (la déesse de la santé), un quatrième *ὁ κάρδαμος* (le scarabée).

Au niveau du sol actuel on a mis à découvert, pendant les travaux de terrassements du nouveau quai, une trentaine de pièces en calcaire nummulitique de la corniche d'un grand édifice: architraves, triglyphes et métopes, blocs de la frise, blocs à couronnements doriques, d'autres à couronnements ioniques, bases de colonnes, demi-colonnes cannelées, ainsi que des blocs carrés et un fût de colonne en marbre, portant gravées des marques de carriers. Presque tous ces blocs étaient apparemment destinés à un seul et même édifice, mais ils n'ont jamais été mis en œuvre, leur confection n'étant pas encore achevée. Non loin de ces blocs, à l'ouest de l'ex-Victoria College, les terrassiers ont rencontré de puissantes fondations se dirigeant du nord au sud. On n'a pas pu identifier d'une façon précise l'édifice dont elles avaient fait partie.

Non loin de la gare de Ramleh a été trouvée, en 1866, une inscription en l'honneur de Marc-Antoine. En 1801, entre les aiguilles de Cléopâtre et le Cap Lokhias, les membres de la Mission Française avaient découvert deux statues en marbre, l'une de Marc-Aurèle, l'autre de Septime Sévère.

Le Césareum est l'un des rares édifices d'Alexandrie dont l'emplacement est fixé d'une façon certaine. Nous avons en effet un point de repère dans les *aiguilles de Cléopâtre* (fig. 2), les deux obélisques qui sont restés sur place jusqu'à la moitié du XIX^{me} siècle. Toutefois, on ne peut déterminer ni les limites, ni la surface de ce temple célèbre. Des soubassements, mis à jour en 1874 entre la Rue Nâbi-Danial et l'obélisque, ont été attribués par Néroutsos au Césareum. Etant donnée la grande extension qu'on lui attribue, on ne peut rien opposer à ceux qui le placent entre la maison Yéhia, le patriarcat copte catholique et la Synagogue.

L'existence de deux obélisques dans l'enceinte du Césareum nous était connue par Pline. Ils provenaient du temple d'Héliopolis et portaient les cartouches de Thoutmès III, de Ramsès II et de Sétî II. Déjà au moyen-âge un des deux obélisques était renversé. Celui-ci fut donné à l'Angleterre par Mohamed-Ali, mais il ne fut transporté sur le bord de la Tamise qu'en 1877. L'autre, cédé aux Etats-Unis en 1879, se trouve actuellement au Central Park de New-York⁽¹⁾. Ces obélisques ne reposaient pas directement sur leurs bases, mais y étaient soutenus par des crabes en bronze. L'un de ces crabes, aujourd'hui au Musée de New-York, porte une inscription bilingue (grecque et latine) qui nous apprend que les obélisques furent dressés en ce lieu par les soins de P. Rubrius Barbarus, préfet d'Egypte, sous la direction de l'architecte Pontius, l'an XVIII de l'Empereur (c'est-à-dire Auguste), 13 av. J.-Ch.

Le Césareum n'est pas un temple érigé par Cléopâtre en l'honneur de César, mais par Cléopâtre en l'honneur d'Antoine. Elle ne le termina pas; c'est Auguste qui l'acheva et le consacra lui-même de son vivant au culte impérial (d'où son nom *Σεβαστειον*).

« Il n'y a sanctuaire au monde comme celui qu'on appelle Sébasteum, temple de César, patron des navigateurs. Ce temple, très grand et très apparent, et dont il n'existe pas un pareil ailleurs, s'élève majestueusement en face des ports les plus sûrs; il est rempli d'ornements votifs consistant en tableaux, en statues et en objets d'argent et d'or; il est entouré d'un enclos très large et pourvu de portiques, de bibliothèques, d'appartements pour hommes, de bois sacrés, de propylées, de lieux vastes et de salles à ciel ouvert, en un mot, de tous les embellissements les plus somptueux. Il est l'espoir du salut, et pour ceux qui s'embarquent ici et pour ceux qui y arrivent de retour de leur voyage ». D'après ce passage de Philon, qui écrivait en l'an 40 ap. J.-Ch., on voit que ce temple, dédié au culte impérial et placé devant le port, était censé protéger spécialement la navigation. Cela est confirmé par une base votive découverte en 1907 sous les fondations de la synagogue Eliahou Ennabi. Sur la face antérieure de cette base est une inscription datée du 15 février de l'an 14 ap. J.-Ch. (43 de l'empereur Auguste) et invoquant la protection divine sur un navire.

Le Césareum fut saccagé par les troupes de Constance II en 356, restauré en 366 par les Chrétiens qui en firent une église; brûlé et détruit de nouveau, il fut encore une fois restauré. Après la prise d'Alexandrie par les Arabes, le temple passa des

(1) Cf. H. GORRINGE, *Egyptian Obelisks*, London, 1885.

moins des orthodoxes dans celles des jacobites, puis il fut rendu aux orthodoxes. Sa destruction définitive remonte à 912 ⁽¹⁾.

Au-delà du Césareum et après l'Emporium (sorte de Bourse commerciale, au nord-est des maisons Antoniadis), le long de la côte, suivaient les Apostases, magasins ou dépôts (entre les maisons Antoniadis et la rue Centrale). Après les Apostases venaient les Navalía ou chantiers de la marine (de l'église Sainte-Catherine au fort des signaux). Le temple de la déesse thrace Bendis (Bendidion) était probablement dans ces parages. C'est ici qu'on doit placer l'Arsinoeion. Une inscription nous fait également connaître encore un temple dédié à Aphrodite, non loin de ce quartier. L'Arsinoeion était un superbe édifice voûté en arc surbaissé. Il paraît que le Sêma, ainsi que le temple principal d'Isis, représentaient eux aussi ce type d'architecture. Dans la fondation de l'okelle Adib (partie nord de la rue Chérif Pacha) on a mis à jour une statue colossale de Sarapis, en marbre, actuellement au Musée.

Nous savons que le Musée et la Bibliothèque étaient compris dans le quartier royal. Il faudra par conséquent les chercher au sud des édifices que nous avons énumérés plus haut, c'est-à-dire au sud des palais royaux, du théâtre, du Césareum.

D'autre part, au-dessous de la Bourse Toussoun (Club Khédivial, Agence Cook, Circolo Italiano), on a découvert les fondations d'un temple dédié à Isis et Osorapis, érigé pendant le règne de Ptolémée IV Philopator. Le Musée devait donc se trouver au nord et à l'est de cet endroit. En 1848, dans le jardin du Consulat d'Autriche ⁽²⁾, à l'angle de la rue Rosette et de celle de la gare du Caire, on avait découvert un bloc destiné à contenir des rouleaux de papyrus et qui portait l'inscription: *Διοσκουρίδων γράμματα*. On a voulu voir dans ce bloc une épave de la célèbre Bibliothèque, et par conséquent on a placé celle-ci entre la rue Nâbi-Danial et la Bourse Toussoun. Il suffit de songer au poids énorme et à la difficulté de travailler le granit pour se persuader qu'il est impossible d'admettre de pareilles caisses à livres pour la Bibliothèque des Ptolémées, qui possédait des rouleaux par centaines de mille. Plus digne de considération, au point de vue de la topographie, est la découverte du piédestal de la statue élevée par les philosophes au rhéteur Aelius Démétrius (Musée, salle 6), statue qui très vraisemblablement avait été placée au

(1) MGR. KYRILLOS MACAIRE, dans *Bull. Soc. Khédiv. de Géographie*, Vme Série, nos 6 et 7; G. ARVANITAKI: *Tò Kaisáreion, topografikḗ antigraphikḗ meléti*, Kaïron, 1901.

(2) A. J. REINACH (*B. S. A.*, 11, pag. 350) a tracé l'histoire de cette découverte et a mis en lumière que son importance est minime pour la topographie d'Alexandrie antique.

Μουσείον. Or, ce piédestal a été découvert dans la rue Chérif Pacha. En réalité nous n'avons aucun élément sûr, d'une précision indiscutable, pour situer les deux fameuses institutions des Ptolémées. Nous devons nous borner à fixer les limites de la zone qui devait les renfermer.

Parthey (1837) et Klippel (1838), par des déductions tirées des textes anciens, avaient placé le Musée au nord de la voie Canopique confinant aux quais antiques. Cette localisation adoptée par Kiepert a été presque généralement acceptée. En effet elle doit correspondre, à peu de chose près, à la réalité, mais il faut faire des réserves en ce qui concerne la distance entre la Bibliothèque et le rivage de la mer, distance que je crois assez considérable. Par les édifices que nous avons énumérés et par d'autres dont nous allons parler tout à l'heure, la superficie disponible pour le Musée et la Bibliothèque doit être comprise entre la rue Missalla, la rue de l'Hôpital grec et les rues Nâbi Danial, Rosette et Chérif Pacha.

Or, dans le terrain appartenant à la communauté israélite (entre les rues Missalla et Nâbi Danial), on n'a rien découvert qui puisse faire soupçonner l'existence du Musée ou de la Bibliothèque.

D'autre part, sous la maison qui se trouve à l'angle des rues Nâbi Danial et de l'Hôpital grec, on a mis à jour une dédicace à Isis Plousia, ce qui ferait croire à l'existence d'un temple dédié à cette divinité. La conclusion à laquelle nous devons nous arrêter, est à peu près la même que celle de Parthey, Klippel et Kiepert; le Musée et la Bibliothèque doivent être placés entre les rues Nâbi Danial, Rosette, Chérif Pacha et les anciennes *Apostases*, magasins ou dépôts confinant au quai.

Cette zone touche à l'endroit le plus central et le plus important de la ville ancienne. « Entre la synagogue actuelle des Juifs et le théâtre Zizinia, pendant qu'on déblayait, en 1880, le terrain destiné à la construction du nouvel hôpital grec, on a mis à jour, outre les fondations massives d'un ancien édifice disparu, le pavé d'un péristyle spacieux avec une vingtaine de colonnes en porphyre, brisées. Entre les colonnes étaient les restes de piédestaux en marbre et des fragments de statues de l'époque des empereurs du III^{me} siècle, ainsi que des piédestaux pour les statues de hauts fonctionnaires ». (Néroutsos).

Néroutsos identifie cet édifice avec le palais d'Hadrien, appelé le *Licinium* du temps d'Epiphane, qui le place non loin du Césareum. Dans ces parages devait également se trouver le *Tycheum*, édifice affecté à l'exposition des tables en bronze sur lesquelles les lois étaient gravées. Au sud de cet endroit, sous

le théâtre Zizinia, on a mis à jour plusieurs statues en marbre, entre autres une statue colossale de Marc-Aurèle (fig. 16). Des fondations de la maison qui est en face du théâtre Zizinia (maison Lifonti), on a retiré un grand piédestal en marbre, de l'époque hellénistique, qu'on avait renversé pour le faire servir de base à une statue de l'empereur Valentinien. Cette statue avait été érigée



Fig. 15.

par un *comes ordinis primi ac per orientem*. D'autres statues ont été découvertes sous l'édifice du Consulat d'Allemagne. La statue hellénistique en marbre blanc, représentant Hercule au repos, actuellement au Musée, était dans le terrain d'une maison voisine (fig. 17).

Je suis d'avis qu'il faut chercher le centre de la ville ancienne dans ces parages, et par conséquent c'est ici qu'on devrait placer le point d'intersection des deux grandes rues, la rue longitudinale (ou Canopique) et la rue transversale. Le *Forum Augusti* et le *Tetrapylon* devaient se trouver à proximité. Egalement tout près de cet endroit, dans le terrain occupé par la Mosquée Nâbi Danial, on place généralement le tombeau d'Alexandre le Grand.

Le Soma ou Sema (1). —

Alexandre avait manifesté la volonté d'être enseveli dans l'Oasis de Jupiter Ammon, mais Ptolémée I^{er} fit arrêter à Memphis le splendide convoi qui transportait le cadavre du Conquérant, et lui donna la sépulture *selon la coutume macédonienne*, c'est-à-dire, dans un sarcophage en

(1) Il semble que ces dénominations aient toutes deux leur raison d'être. Τὸ Σῶμα, c. à d. le cadavre, la momie, aurait indiqué à l'origine la Momie d'Alexandre, puis la sépulture même, le temple funéraire du Conquérant. — Τὸ Σῆμα aurait indiqué plus particulièrement l'ensemble des constructions sépulcrales, érigées par Ptolémée IV Philopator en l'honneur de tous ses ancêtres, y compris Alexandre le Grand.

forme de lit ou κλίνη. Certaines tombes appartenant aux débuts de l'âge hellénistique, découvertes à Alexandrie (Chatby, Anfouchy, Sidi Gaber, Wardian) peuvent nous donner une idée générale du temple funéraire et du sarcophage qui renfermait le cadavre du Conquérant. Un atrium ou cour carrée à ciel ouvert, d'où l'on entrait dans une salle de lamentations ou de prières et, dans le fond, la *cella* avec le sarcophage en forme de lit (fig. 18). Naturellement, étant donné la dignité du personnage et sa qualité de dieu, il faut imaginer une grande richesse dans la décoration, et dans le mobilier.

Ptolémée II Philadelphie voulut faire de la tombe d'Alexandre un des centres les plus importants de la nouvelle capitale de l'Égypte et transféra le cadavre à Alexandrie. La tombe était placée dans une enceinte, limitée et séparée du reste de la ville par un mur (περίβολος). La sépulture elle-même, formée d'un escalier d'accès, d'une cour carrée, d'un long vestibule et de la *cella* renfermant le sarcophage-lit, devait être, à mon avis, souterraine. Un temple pour les cérémonies du culte, entouré probablement de portiques, était bâti au-dessus de la sépulture. Avec le temps, autour du fondateur de la ville furent ensevelis, dans des tombes spéciales, les rois et les princes de la famille des Ptolémées. On ne peut pas dire que tous ceux-ci aient préféré la crémation à l'inhumation ou à la momification. Toutefois, d'après un passage de Polybe, nous apprenons que des urnes funéraires en argent contenaient les cendres de Ptolémée IV et de sa femme Arsinoé. Par contre, Dion Cassius affirme que Cléopâtre avait été embaumée.

Philadelphie avait fait bâtir, non loin du σῶμα d'Alexandre, la tombe de ses parents, Ptolémée I^{er} et Bérénice. Le θεῶν ἀδελφῶν



Fig. 17.

τέμενος ou *enceinte des dieux frères* était probablement l'enceinte sépulcrale que Philadelphie avait fait ériger pour sa sœur et femme Arsinoé et pour lui-même. Il semble que Philopator voulut réunir dans un seul et grand Mausolée, tous ses ancêtres, y compris Alexandre. A côté de ce Mausolée collectif surgirent ensuite, l'un après l'autre, plusieurs Mausolées particuliers pour les successeurs de Philopator. La tombe de Cléopâtre et d'Antoine n'était pas très éloignée de cet endroit. Elle



Fig. 18.

devait se trouver dans le quartier royal, probablement non loin du temple d'Isis Plousia, c'est-à-dire aux environs de la section nord de la rue Nâbi Danial.

Le cercueil en or qui renfermait le corps du Conquérant fut enlevé par Ptolémée XI (107-89 av. J.-Ch.) et remplacé par un sarcophage en verre. La dernière Cléopâtre, dans un moment de disette, pillait tous les objets de valeur déposés dans les tombes d'Alexandre et de ses propres ancêtres. Les empereurs romains montrèrent, en général, une grande vénération pour le sépulcre du héros macédonien, dont le culte survécut longtemps pendant

l'époque romaine. Auguste visita pieusement la tombe d'Alexandre ; Caracalla y déposa comme ex-voto son manteau, sa ceinture et ses bijoux. Vers la fin du troisième siècle après J.-Ch., sous Aurélien et sous Dioclétien, pendant les révoltes et les guerres qui faillirent amener la destruction de la ville elle-même, les édifices de la nécropole royale furent tous démolis. Saint Jean Chrysostome, dans une homélie (fin du IV^{me} siècle), peut se demander, sans doute avec emphase, mais aussi avec l'assurance de nommer une chose introuvable : « Où se trouve, dites-moi, le Sêma d'Alexandre ? ». Le Synaxaire raconte, avec des détails quelque peu fantaisistes, la construction d'une église dédiée aux prophètes Elie et Jean. Pendant les déblaiements on aurait découvert un trésor d'objets en or du temps d'Alexandre. L'endroit qu'on déblayait s'appelait Dimas-Demas (aujourd'hui Kôm ed-Demas). Jusqu'à la moitié du XVI^m siècle les musulmans vénéraient un petit édifice appelé « *tombe* du prophète et roi Iscander ». Or, d'après le voyageur Marmol, cet édifice était au centre de la ville, au milieu de ruines, non loin de l'église de St.-Marc. L'église copte de St.-Marc confine à la rue Nâbi Danial et la distance qui la sépare de la Mosquée Nâbi Danial (bâtie au pied de Kôm ed-Demas) est d'environ trois cents mètres. En réalité tout nous pousse à admettre que la tombe d'Alexandre était dans le voisinage de la Mosquée Nâbi Danial, sinon sous la Mosquée même. Cela admis, il faut renoncer à prendre au sérieux les racontars d'un certain Schilizzi, drogman du consulat de Russie à Alexandrie, qui prétendait avoir pénétré, vers 1850, dans les souterrains de la Mosquée, et y avoir vu, par un trou, à travers une porte en bois, « dans une sorte de cage en verre, un corps humain, dont la tête était surmontée d'un diadème, et qui paraissait à demi ployé sur une sorte d'élévation ou de trône. Quantité de livres et de papyrus étaient épars à l'entour ». Cette histoire est évidemment inventée.

Schilizzi avait lu Strabon et surtout Dion Cassius qui parle du sarcophage en verre et des papyrus enfermés dans ce sarcophage par l'empereur Septime Sévère. Comment est-il possible de concevoir que, dans la ruine inévitable des souterrains en question (Mahmoud El-Falaki les trouva remplis de pierres et de marbres cassés), se soit conservée intacte la *cage en verre* ? Et comment admettre l'existence de livres (?) et de papyrus, alors que l'humidité en rend malheureusement la conservation impossible dans les ruines de l'ancienne Alexandrie ?

Toutefois on doit considérer comme acquise la donnée topographique qui place le Soma ou Sêma, et par conséquent aussi les mausolées des Ptolémées, près de la Mosquée Nâbi Danial.

La ville d'Alexandrie acquitterait une dette d'honneur et s'illustrerait dans le monde entier, en explorant méthodiquement jusqu'aux couches les plus profondes cette zone de terrain. Malgré les bouleversements séculaires, on parviendrait, sans doute, à mettre à jour quelques vestiges se rapportant au temple funéraire d'Alexandre. Ces vestiges, pieusement conservés, deviendraient bientôt le but d'un pèlerinage incessant.

BIBLIOGRAPHIE. — ZOGHEB ALEX., *Recherches sur l'anc. Alex.*, p. 151-174; et surtout THIERSCH H., *Die Alexandrinische Königs necropole* dans le *Jahrbuch d. K. D. Archaeol. Instituts*, 1910, vol. XXV, pag. 55-97.

Le Gymnase, le Tribunal, le Paneion. — Strabon, dans sa description d'Alexandrie, à un certain moment, s'écrie que la ville est remplie de monuments et de temples (*μεσσή ἐστὶν ἀναθημάτων καὶ ἱερῶν*). « Le plus beau monument est le Gymnase dont les portiques mesurent en longueur plus d'un stade ». Peu après il ajoute que la grande rue longitudinale va de Nécropolis jusqu'à la porte Canopique *en passant le long du Gymnase* (*παρὰ τὸ γυμνάσιον*). Il semble qu'on doive placer ce vaste édifice dans la section orientale de la rue Canopique, au nord-est du quartier de Kôm ed-Dik. C'est dans le Gymnase qu'eut lieu la pompeuse cérémonie pendant laquelle Marc Antoine, au milieu d'une foule immense, proclama Cléopâtre *reine des rois* et distribua une considérable partie de l'héritage d'Alexandre le Grand entre la reine et les fils qu'elle avait eus de César et de Marc Antoine lui-même.

Le Tribunal (*τὸ δικαστήριον*) est nommé par Strabon après le Gymnase. Il le place au centre de la ville. Je crois qu'il faudra le chercher non loin du théâtre Zizinia. Probablement la *σεβαστὴ ἀγορά* ou Forum Augusti de l'époque romaine, n'est autre chose que le *δικαστήριον* de l'âge ptolémaïque.

Après le tribunal, Strabon mentionne le Paneum, monticule factice en forme de toupie ou de pomme de pin; on y montait par un escalier en colimaçon et du sommet on jouissait du panorama de la ville entière. Il faut se représenter cette enceinte dédiée à *Pan* comme un parc grandiose, entouré de bosquets. Les archéologues sont d'accord pour identifier le Paneum avec la colline de Kôm ed-Dik ⁽¹⁾.

Au nord de la rue Rosette, entre celle-ci et le boulevard d'Allemagne, la tradition littéraire ne signale aucun édifice de

(1) Thiersch a tâché de démontrer que le Paneum n'était autre chose qu'un Mausolée des Ptolémées, mausolée qui aurait servi de modèle pour celui d'Hadrien à Rome (château St.-Ange); mais dans ce cas, le silence de Strabon paraît inexplicable.

quelque importance, mais cette zone longeait la rue Canopique et par conséquent elle devait contenir une partie des temples et des maisons magnifiques, dont, selon Diodore, la grande rue longitudinale était bordée. Il y a lieu d'observer que dans la rue Antoine, on a découvert, entre autres, la base d'une statue que le roi Ptolémée III avait érigée en l'honneur de son médecin; que dans la rue Gerbel on a mis à jour la base d'une statue d'un haut personnage de la cour des Ptolémées; que dans les terrains des écoles Menasce était enfouie la grande colonne en syénite, actuellement dressée sur la place Saïd. Le long de la rue des Ptolémées, en face de la villa Salvago, on a trouvé plusieurs colonnes en marbre, de dimensions considérables, et portant gravés des symboles chrétiens; un peu plus loin, tout à fait à côté de la rue Rosette, dans la propriété Alfred de Menasce, on a mis à jour une énorme colonne en granit rouge, ainsi qu'une tête en marbre d'Alexandre le Grand. Sous le palais municipal, Néroutsos place un temple de Saturne. L'espace traversé par la section orientale de la rue Rosette, jusqu'à hauteur des cimetières européens, devait contenir bon nombre d'édifices et de monuments. C'est tout près de l'ancienne caserne de la police, dans les parcs nord, au fond de la petite vallée arrosée aujourd'hui par un ruisseau, que nous avons découvert le groupe en marbre de Dionysos et du Faune (v. Musée, salle 21); une centaine de mètres plus au sud on a retrouvé la base en granit rouge érigée par les chefs de la garde royale en l'honneur de Ptolémée V; un peu plus loin, vers les cimetières, était un beau tronc d'obélisque en granit vert, et tout près de l'ancienne porte Rosette, à une grande profondeur, on a vu quantité de colonnes en granit. La dalle inscrite qui rappelle le canal creusé par Auguste entre Schédia et Alexandrie (Musée de Vienne), a été trouvée par Pugioli, à droite de la porte Rosette.

La base érigée en l'honneur de Lycarion, qui renferme des détails très importants sur l'organisation administrative d'Alexandrie à l'époque ptolémaïque, avait été découverte derrière la butte de Kôm ed-Dik, entre celle-ci et l'enceinte de la ville arabe du côté est, avant d'arriver à la porte Rosette.

Le quartier A, spécialement affecté à la résidence des Juifs, était attenant à la Regia, et par conséquent devait s'étendre au nord de la porte Rosette, aux environs de l'école industrielle Mohamed-Ali.

Le temple de Némésis doit être cherché entre ces parages et les cimetières européens, car Appien raconte que César fit enterrer la tête de Pompée près des murs d'Alexandrie et que

la concession où se trouvait cette sépulture s'appela depuis « l'enceinte sacrée de Némésis ». Le Némésion dura jusqu'au règne de Trajan, sous lequel il fut détruit dans la révolte des Juifs qui s'y étaient retranchés. Il faut donc croire que le Némésion était proche de leur quartier.

Dans le cimetière latin on a mis à jour la porte et les parois très épaisses, en albâtre, d'une chambre qui marque l'emplacement d'un édifice considérable. Malheureusement les parties visibles ne portent aucune inscription et, d'autre part, il nous a été impossible de pousser plus bas les recherches, de crainte de faire tomber en ruine les tombes modernes du cimetière grec et du cimetière latin.

Au sud de Kôm ed-Dik, sur l'emplacement occupé aujourd'hui par le quartier de Moharrem Bey, les textes anciens ne signalent aucun édifice public. Une partie des *κολλαι* (collines d'immondes et de tessons) était certainement dans ce quartier, par exemple les monticules sur lesquels étaient bâtis les forts arabes n^{os} 8-10 (Kôm el-Gilleh, actuellement Ecoles secondaires de l'Etat).

Toutefois de temps en temps, en creusant le terrain pour les fondations des maisons, on découvre des vestiges de quelque monument remarquable. Dans la rue Menasce, par exemple, on a mis à jour une inscription en l'honneur de l'empereur Trajan, et on pense qu'elle a appartenu à un arc de triomphe. Souvent on rencontre des chapiteaux plus ou moins grands, des fûts de colonnes, des mosaïques.

Revenons à présent dans les environs de l'ancienne rue Canopique, vers sa section occidentale (entre la Bourse Toussoun et le quartier Labbane). C'est dans la mosquée Attarine que la Mission française avait découvert le superbe sarcophage en granit vert, aujourd'hui au British Museum, et qu'on avait cru pouvoir identifier avec le sarcophage d'Alexandre. On a reconnu depuis qu'il avait renfermé le cadavre du roi Amyrteos de la XXVIII^{me} dynastie saïte.

La statue colossale en porphyre, actuellement au Musée, qui représente, d'après Strzygowski, Jésus-Christ en *Παντοκράτωρ*, fut découverte, en 1870, presque en face de la Mosquée, du côté sud. Au même endroit, on voyait encore debout, au temps de l'expédition française, les fûts de trois colonnes monolithes en porphyre.

Dans le terrain appartenant à la communauté arménienne on voit des tronçons de colonnes et de doubles colonnes : dans le quartier Guenenah, derrière le caracol Labbane, on a découvert un couvercle de sarcophage en porphyre, actuellement au Musée,

qui est presque identique au couvercle de sarcophage de Sainte Constance, exposé au Vatican. Un peu plus loin, dans la rue Bochtori, en creusant les fondations du Tribunal sommaire indigène, on a découvert une colonne en calcaire avec inscription bilingue (latine et grecque), rappelant le souvenir du canal que l'empereur Auguste avait creusé de Schédia à Alexandrie. Au sud-ouest de cet endroit, sur l'emplacement occupé par le couvent des sœurs franciscaines et par l'église de St.-François d'Assise, était la mosquée dite des *mille colonnes*. Cette dénomination, bien qu'hyperbolique, indique clairement la grandeur et l'importance de l'édifice. Avant la conquête arabe, c'était une église dédiée à Sainte-Marie, et plus généralement connue sous le nom d'église de Théonas. Cette célèbre mosquée fut ruinée en grande partie pendant la guerre qui suivit l'occupation française en 1798.

Vers la fin du premier siècle avant J.-Ch. la ville s'étendait quelque peu à l'ouest de cet endroit, jusqu'au delà du canal reliant le Kibotos au Mariout. « Puis commence la nécropole, faubourg rempli de jardins, de tombeaux et d'établissements pour l'embaumement des morts ». (Strabon, XVII, 795).

La belle mosaïque, dite de Méduse, publiée dans la Revue Archéologique de 1846, et dont les maigres restes ont été transportés au Musée, était à Gabbari (Gebel Zeitoun) et faisait probablement partie d'une chapelle funéraire.

D'après le pseudo-Callisthène le territoire choisi pour la nouvelle capitale de l'Egypte était peuplé de nombreux villages. Ce renseignement n'est pas invraisemblable, mais il est hors de doute que le seul village de quelque importance était celui de **Rhakotis**. Celui-ci était placé sur les hauteurs occupées de nos jours par les ruines du Sérapeum et par le quartier de Kôm el-Chogafa. La population se composait de soldats chargés de surveiller la côte et de pasteurs. Les environs, ainsi que nous le dit Strabon, servaient de pâturages. Cet ancien fonds de population indigène avait été grossi par le transfert d'une partie des habitants de Canope. La plus ancienne mention de cette bourgade se trouve dans une inscription hiéroglyphique datée de l'an 311 avant J.-Ch. L'inscription, gravée par les soins d'un collège de prêtres, est en l'honneur du Satrape Ptolémée, qui « pour sa résidence, choisit la forteresse du roi Alexandre, ainsi nommée, au bord de la mer Ionienne, lieu qui s'appelait auparavant Rhakotis ». Rhakotis, dit Strabon, forme maintenant la portion d'Alexandrie située au-dessus des chantiers de la marine. C'est autour de cet ancien village que s'est développé le quartier indigène de la nouvelle capitale de l'Egypte. Il cor-

respond au quartier de Kôm el-Chogafa actuel et à ses environs, quartier qui même de nos jours est resté ou est devenu le quartier indigène par excellence.

Sur la colline, où s'éleva plus tard le temple de Sarapis, devait exister quelque sanctuaire pour des divinités indigènes. Ce quartier de la ville, outre le superbe et célèbre Sérapeum, dont la richesse et la beauté pouvaient être, dit-on, comparées à celles du Capitole, possédait d'autres édifices considérables. Tout près du Sérapeum était placé un Anubion (ainsi qu'il est dit dans une inscription hiéroglyphique récemment découverte), c'est-à-dire un temple dédié à Anubis, et une nécropole d'animaux sacrés. Au sud-ouest du Sérapeum, entre celui-ci et la colline de Kôm el-Chogafa, les savants de l'expédition française ont vu et relevé un *Stade*. L'immense et ancien cimetière arabe qui s'étend au nord de la colonne dite de Pompée (Sérapeum) cache sans doute d'importants monuments. Dans l'ancien cimetière anglais (aux environs de l'école professionnelle des Frères des écoles chrétiennes), on a découvert une base en l'honneur de Moevia Tertia, érigée par l'administration du Némésion. Tout près on a mis à jour une partie d'une architrave avec dédicace à Sarapis, ainsi qu'un chapiteau en marbre d'époque byzantine, identique à ceux de St.-Vital de Ravenne. Sous le collège des Salésiens on a observé d'énormes fondations ainsi que des bassins en granit, des sarcophages et des troncs de colonnes.

Plus loin, à droite de la rue Ibrahim I^{er}, près de la rue des Sœurs, étaient deux énormes tronçons de doubles colonnes d'angle, en syénite, dont la section a la forme d'une feuille de lierre ou de cœur. Ce type de double colonne est identique à celui qu'on trouve dans le petit sanctuaire relevé par Colonna-Ceccaldi à Ramleh et appelé par lui « temple d'Arsinoé Zéphyrite ». Ces vestiges prouvent l'existence d'un temple, dont les dimensions devaient être importantes.

A l'ouest du Sérapeum, s'étendait toute une série d'hypogées appartenant en général à la période romaine et chrétienne, souvent influencés dans leur architecture et dans leur décoration par l'art égyptien. On peut bien, à la rigueur, les considérer comme faisant partie de la *νεκρόπολις* strabonienne.

L'ILE DE PHAROS ET LE PHARE.

L'île de Pharos était connue au temps de l'épopée homérique, qui la place à une journée de navigation d'une des embouchures du Nil et qui la dit pourvue d'un bon port. Hérodote n'en parle

pas du tout, et il faut descendre jusqu'à Strabon pour en trouver une mention quelque peu détaillée. Les renseignements donnés par l'épopée sont trop sommaires et trop imprécis pour nous permettre de tirer des déductions sur l'importance de l'île aux temps préalexandrins⁽¹⁾. M. l'ingénieur Jondet, qui a étudié en détail toute la côte de l'île de Pharos, a découvert un assez vaste port du côté nord-ouest, et il est tenté de l'identifier avec le port dont Homère nous a laissé la description. Dans le « De Bello Alexandrino » il est fait mention d'un port des *Phariotes*, que M. Jondet identifie avec la section nord-est du port découvert par lui. En dehors de ce port, M. Jondet a trouvé de nombreuses substructions et constructions aujourd'hui sous l'eau. Le long de la côte, à l'intérieur, on rencontre aussi des ruines de maisons et de citernes, ainsi que de vastes nécropoles. Evidemment, dans l'antiquité, l'île avait une superficie plus vaste qu'à présent; elle était aussi peuplée d'un nombre assez considérable d'habitants. A l'époque de César, le bourg de Pharos était aussi grand qu'une ville ordinaire. La population était surtout formée d'indigènes (*vicus Aegyptiorum*) s'adonnant pour la plupart à la piraterie contre les bateaux qui avaient le malheur de s'approcher de l'île. Outre le fameux Phare, qui était sur la pointe nord-est de l'île, la tradition littéraire rappelle un temple dédié à Poseidon, édifié sur la pointe occidentale (Cap Ras-el-Tin).

César ravagea l'île de fond en comble, pour se venger de la résistance opposée à ses opérations militaires.

Hirtius (De Bello Alexandrino) raconte que la bourgade de Pharos était fortifiée par de hautes tours réunies les unes aux autres, et il ajoute que plusieurs maisons avaient une hauteur de 30 pieds.

Le monument le plus important qu'on ait mis à jour, se trouve en face de la baie d'Anfouchy. C'est une nécropole hellénistique intéressante au point de vue architectural et surtout à cause des peintures qui en décorent les parois (v. p. 115).

L'île doit principalement sa renommée à la tour lumineuse qui marquait l'entrée du grand port d'Alexandrie. Cette tour qui a donné son nom à tous les Phares⁽²⁾ et qui est restée le plus célèbre de tous, était, de l'avis unanime des auteurs anciens, la merveille d'Alexandrie, l'admiration du monde. En effet, elle était classée parmi les sept merveilles de l'univers. Malheureusement on s'est toujours borné à des éloges enthousiastes, sans la

(1) On a émis l'hypothèse que *φῶρος* vient d'un mot analogue égyptien signifiant toile; les Grecs auraient donné le nom de *Pharos* à l'île, où ils venaient acheter l'étoffe appelée p(h)aar, dont ils fabriquaient des vêtements de luxe.

(2) Les anciens se servaient d'abord de signaux lumineux qu'ils allumaient au sommet des montagnes ou des collines du littoral.

décrire en détail. Son emplacement même n'est pas fixé d'une façon indiscutable.

Quelques archéologues n'admettent pas que le fort Qaït bey, construit au XV^{me} siècle par le sultan de ce nom, occupe l'emplacement de l'ancienne tour lumineuse. Ils placent celle-ci sur le Diamant, rocher aujourd'hui submergé, quelque peu au nord-est de la pointe Qaït bey. Mais ils ont tort. Parmi les



Fig. 19.

considérations qu'on peut leur opposer, il y en a une qui est capitale : la superficie du Diamant est trop restreinte pour avoir pu suffire à une construction telle que le Phare. Strabon, il est vrai, dit que le Phare était sur un large rocher entouré par la mer, tandis que Qaït bey est relié, au sud-ouest, à la terre ; mais si, d'une part, il ne faut pas, je pense, interpréter à la lettre le passage du géographe d'Amasée, d'autre part, il faut considérer que dans l'antiquité les choses n'étaient pas ce qu'elles

sont aujourd'hui. Les recherches et les sondages de M. l'ing. Jondet prouvent que la pointe Qaït bey était autrefois un îlot. Il est probable qu'une étroite et courte chaussée avait été construite entre la pointe de l'île et cet îlot, pour faciliter la construction de la tour lumineuse et pour en rendre possible l'accès. D'ailleurs le prof. Van Berchem⁽¹⁾, par l'étude d'un passage de Sujuti, écrivain arabe du XV^{me} siècle, et d'une inscription arabe qui était autrefois murée dans le fort, est parvenu à la conclusion que le fort Qaït bey a été érigé sur les ruines du Phare. On peut admettre cette conclusion comme définitive.

Le Phare, projeté par Ptolémée I^{er}, était l'œuvre de Sostrate de Cnide, fils de Dexiphane. Il était dédié aux Dieux Sauveurs, Ptolémée I^{er} et sa femme Bérénice (ou les Dioscures?). Le nom de l'architecte, accompagné de celui de son père et de sa patrie, se lisait sur l'inscription dédicatoire : Σώσιπτος Δεξιφάνους Κνίδιος Θεοῖς Σωτήροισι ἐπὲρ τῶν πλωϊζομένων, c'est-à-dire : *Sostrate, fils de Dexiphane de Cnide, aux dieux Sauveurs, pour les navigateurs*. Il fut inauguré sous Ptolémée Philadelphie, vers 280-79; le coût total aurait été, d'après Plin l'Ancien, de 800 talents. Le matériel pour la construction était principalement le calcaire nummulitique. La décoration sculpturale ainsi que d'autres décorations accessoires était partie en marbre, partie en bronze. Les colonnes, très nombreuses, étaient pour la plupart en granit d'Assouan. (Autour du fort Qaït bey on voit des masses énormes de tronçons de colonnes en granit, placés les uns sur les autres horizontalement, employés à former une sorte de brise-lames pour protéger le fort).

Isis était fréquemment associée au Phare, surtout à l'époque romaine. Isis Pharia avait probablement un sanctuaire tout près de la tour lumineuse. Nous ne savons pas grand chose sur l'histoire du monument à l'époque ptolémaïque. Les monnaies romaines frappées à Alexandrie, principalement celles de l'époque d'Hadrien, le reproduisent assez souvent. Il paraît qu'au II^{me} siècle après J.-Ch. le troisième étage était ruiné. Après la conquête arabe, il aurait été transformé en mosquée, et au XV^{me} siècle en forteresse par le sultan Qaït bey.

A défaut de toute description détaillée par les écrivains contemporains, les savants modernes ont interprété d'une façon subjective les éléments de la tradition, et, dans leurs essais de reconstruction du monument, ont travaillé souvent de fantaisie. Il suffit de regarder les reconstructions d'Ebers, de Veitmejer,

(1) VAN BERCHEM, *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1898, pag. 339 et suiv. ; *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum*, T. XIX des « Mémoires de la Mission Archéologique française du Caire ».

de Adler. L'étude la plus récente et la plus approfondie de toutes les questions qui se rapportent au Phare est celle du prof. H. Thiersch. Dans le gros volume que ce savant a publié sous le titre de « Pharos », il a pris soin de passer en revue tous les documents qui se rattachent à la célèbre tour lumineuse, ainsi que tous les monuments des âges postérieurs qui, d'après lui, avaient été influencés par l'architecture du Phare.

Il paraît que l'ancienne tour lumineuse, qui est toujours debout près des ruines de Taposiris Magna (Abousir du Mariout) (fig. 35), reproduisait en des proportions très réduites et naturellement sans la richesse et le décor du modèle, l'architecture du Phare alexandrin. Celui-ci, d'après la reconstruction du prof. Thiersch, aurait été à trois étages, dont le premier carré, le second octogonal, le troisième cylindrique (fig. 19). L'entrée était du côté sud, plutôt élevée ; on y parvenait par un escalier extérieur. Les parois de la tour étaient percées de nombreux soupiraux ou petites fenêtres. Le premier étage avait une hauteur de 60 mètres et il était couronné par une plate-forme, dont les quatre angles étaient décorés de gigantesques centaures marins en bronze. Ces centaures soufflaient dans une conque marine. Le second étage mesurait en hauteur 30 mètres et était couronné lui aussi par une terrasse. La lanterne aurait été constituée par huit colonnes surmontées d'une coupole, au-dessus de laquelle s'élevait une statue en bronze (de Poseidon probablement) haute d'environ sept mètres. L'intérieur de l'édifice comprenait une citerne aménagée dans le sous-sol pour contenir l'eau potable, ainsi qu'un énorme puits central pourvu de machines élévatoires qui permettaient de soulever jusqu'au troisième étage l'eau et les combustibles. Une double rampe à plan incliné, accessible même aux quadrupèdes, faisait le tour du puits et montait jusqu'à la terrasse du second étage. Un escalier percé dans l'épaisseur du mur du troisième étage, mur qui avait une largeur de 2 mètres, conduisait jusqu'à la lanterne. La flamme était obtenue en brûlant du bois résineux. Pour donner une plus longue portée à la lumière de la flamme, on se servait, dit-on, de miroirs en métal de forme convexe.

On compte jusqu'à 300 chambres qui faisaient partie de la construction et qui étaient employées, soit comme logements des gardiens et du personnel, soit comme magasins.

La hauteur totale du monument, y compris la statue de Poseidon, était d'environ 120 mètres. Les marins pouvaient commencer à apercevoir la lumière du Phare à une distance de 30 km.

BIBLIOGRAPHIE. — Sur le Phare, v. THIERSCH H., *Der Pharos. Antike Islam und Occident* (on y trouve citée presque toute la littérature antérieure).

Sur Sostrate, v. PERDRIZET : *Sostrate de Cnide, architecte du Phare* dans *Revue d. Etudes anciennes*, t. I, 4 (1899), p. 261-272 ; cfr. LUMBROSO, *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, 2ème éd., p. 117 et suiv.

LE SÉRAPEUM.

La colline sur laquelle s'élève le superbe monolithe connu sous le nom de Colonne de Pompée ou, plus exactement, colonne de Dioclétien⁽¹⁾, marque l'emplacement du Sérapeum, c'est-à-dire du temple dédié au culte de Sarapis.

Gratien Le Père et Mahmoud El-Falaki avaient déjà considéré comme probable que le plateau où se dresse la Colonne de Pompée avait fait partie du Sérapeum, et cette hypothèse avait été démontrée exacte par Wachsmuth (*Bursian Jahresbericht*, II, 1873, p. 1093) contre les doutes soulevés par Kiepert. Depuis les fouilles de Botti, celles de la mission Sieglin et les miennes, nul doute ne semble possible.

Sarapis est une des créations politico-religieuses les plus géniales des premiers Ptolémées. Pour établir une certaine cohésion entre les Egyptiens et les Grecs, Ptolémée I^{er} pensa qu'il était nécessaire de créer une divinité qu'ils pussent tous honorer du même culte et, soit en transformant le dieu égyptien Osor-Hapi en Sarapis, soit en introduisant en Egypte le Sarapis adoré à Sinope dans le Pont-Euxin⁽²⁾, il créa un dieu du monde souterrain, moitié égyptien, moitié grec, dont le culte ne tarda pas à envahir le monde gréco-romain et manifesta une vitalité extraordinaire. Les Hellènes le considérèrent toujours comme un Dionysos et les Egyptiens comme un Osiris, mais ces deux aspects se rejoignaient dans une essence dont l'énergie se trouvait ainsi doublée. Il était également considéré comme une divinité chtonienne. En effet Sarapis est identifié avec Hadès-Pluton. La statue d'Alexandrie, recouverte d'un enduit bleu-sombre, représentait bien le souverain du ténébreux royaume, ayant à côté de lui Cerbère tricéphale (fig. 20) Plusieurs bustes de nos collections, issus du même type, sont sculptés dans une matière noire (v. Musée, salle 16).

Sarapis prit même place à côté d'Esculape comme dieu de la médecine, et ses miracles attirèrent dans ses sanctuaires, mais sur-

(1) Selon les déductions de feu le Dr. Botti, ancien conservateur du Musée d'Alexandrie, la colonne actuelle aurait succédé à la *colonne de Sarapis* et aurait été l'œuvre de la dynastie théodosienne pour perpétuer le triomphe du christianisme. Comme, au déclin du IV^{me} siècle, l'édifice lui-même s'appelait Arcadium, il y aurait lieu, selon Botti, de la nommer *Colonne d'Arcadius*.

(2) V. en dernier lieu LEVY (*Sarapis*), qui dans une étude analytique très fouillée, défend l'origine égyptienne de Sérapis ou Sarapis (*Revue de l'histoire des Religions*, 1913). Cfr. SETHE, *Sarapis*, Berlin, Weidmann, 1913, pag. 17.

tout à celui de Canope (Aboukir), des milliers de pèlerins. Comme Esculape, il a pour attribut le serpent. D'ailleurs Sarapis a aussi tous les attributs de Zeus, maître de l'empyrée.



Fig. 20.

Nous sommes peu renseignés sur la forme de l'édifice ⁽¹⁾, mais nous savons par un écrivain de la basse époque romaine, qu'il occupait une plate-forme, à laquelle on accédait par un escalier de cent degrés. « L'emplacement, dit Rufin, est formé non par la nature, mais par la main de l'homme et par des constructions. Il est, pour ainsi dire, porté dans les airs, et l'on y monte par plus de cent degrés. Il s'étend de tout côté en carré et sur de grandes dimensions ».

Du côté oriental du plateau on voit des restes de constructions qu'on peut attribuer à l'escalier monumental et au grand Propylée.

Le *temenos* ou enceinte sacrée comprenait, outre cet escalier monumental et les propylées, un immense portique carré qui renfermait non seulement le temple de Sarapis, mais aussi un sanctuaire d'Anubis, et la Bibliothèque, dite Bibliothèque Fille. Une nécropole (d'animaux sacrés probablement) était annexée au Sérapeum. Plusieurs chercheurs de pierres ont raconté à Mahmoud El-Falaki (*Mém. sur l'ancienne Alexandrie*, p. 54) qu'ils avaient trouvé là beaucoup de statues de chiens, de chacals, d'oiseaux, etc.

La grande colonne, qui est toujours debout, occupait un emplacement dans la partie nord de l'enceinte. Au sud, le Sérapeum était contigu au Stade.

Le *isgôr* de Sarapis renfermait la célèbre statue du dieu, chef-d'œuvre attribué à tort, paraît-il ⁽²⁾, au sculpteur Briaxis, le fameux disciple de Scopas. Le dieu était représenté assis sur un trône comme Pluton, tenant le sceptre et ayant à côté de lui Cerbère ⁽³⁾. Il était habillé du chiton et de l'himation (voir fig. 21). Une des caractéristiques faisant reconnaître ce dieu, dont le por-

(1) H. THIERSCH a promis de donner dans un des prochains volumes consacrés à la Mission Sieglin une reconstruction du fameux temple.

(2) LEVY I., o. c., p. 61 et suiv. Cfr. SETHE, o. c., p. 19.

(3) L'être hybride qui flanke le Sarapis assis et que déjà Apion (chez Plutarque) décompose en Cerbère et dragon, est singulièrement composite : il a trois têtes, celle d'un lion au milieu, celle d'un chien aboyant à gauche et celle d'un loup aux dents menaçantes à droite ; le serpent enlace le tout de ses replis, dressant sa tête au-dessus de celle du lion. LEVY, o. c. Le monstre qui accompagne Sarapis, sur les répliques qui sont au Musée, est toujours représenté par un chien aboyant flanqué de deux autres têtes de chien ; un serpent lui enlace le corps. Un seul petit bronze représente un lion, sur la tête duquel se dresse un serpent surmonté du kalathos (fig. 22).

trait ressemble beaucoup à celui de Zeus, est le boisseau (modius) ou la corbeille sacrée des mystères (kalathos) qu'il porte sur le sommet de la tête et qui doit symboliser la fertilité et la fécondité inépuisables de la terre à l'époque de la moisson. Le modius ou kalathos est souvent orné de branches d'olivier et d'épis de blé.

La figure de Sarapis était elle-même caractérisée par une extrême douceur d'expression, mêlée à une énergie pleine de mystère et quelquefois de terreur. On raconte que la statue originale avait été obtenue par un mélange des matières les plus diverses, or, argent, cuivre, plomb, étain, saphir, hématite, émeraude et topaze. M. Isidore Lévy a démontré que cette légende ne fait que reproduire la formule de la recette suivant laquelle, à l'occasion des fêtes d'Osiris au mois de Khôfak, on fabriquait les simulacres divins, les images rituelles, périodiquement renouvelés d'année en année.

Il paraît que l'image du Sarapis au kalathos, flanqué du Cerbère, est plus récente qu'on n'avait cru jusqu'à présent. Le savant, qui le dernier a traité cette question, fait descendre l'origine de cette image de



Fig. 21.

Sarapis au règne d'un successeur d'Evergète, Ptolémée IV ou VI.

En voici la description selon la reconstruction la plus récente. « La tête du dieu était légèrement inclinée sur l'épaule droite, la chevelure puissante formait une véritable crinière; au-dessus du front jaillissaient cinq boucles épaisses de cheveux, qui retombaient ensuite droit en avant, presque jusqu'aux sourcils. Au-dessus de ces boucles, on en distinguait six autres retombant trois en avant et trois en arrière; ces dernières recouvraient en partie un bourrelet circulaire, apparemment un bandeau, entou-

rant le pied du modius. Sur le modius étaient figurés en relief trois oliviers, l'un à droite, un autre par devant, le troisième à gauche ; du bord supérieur pendaient peut-être quelques épis.... La barbe était épaisse et bouclée et n'était pas partagée en deux moitiés symétriques.... les boucles de la barbe retombaient sur la gorge qu'elles recouvraient. La couleur de l'ensemble était un bleu noirâtre ; pour rendre visibles au moins certains détails, dans la semi-obscurité de la *cella*, il fallait évidemment les rehausser par une coloration plus claire ; les yeux étaient certainement blancs, avec pupilles rapportées en pierres précieuses ; le *modius* était de couleur claire, ce qui faisait détacher, sur le fond sombre, le relief des trois oliviers ; les épis étaient d'or mat, le sceptre d'or brillant et les draperies, ainsi que les sandales, sans doute rehaussées d'un fin décor d'or ou d'argent. On a encore employé ces métaux pour orner le trône et l'escabeau, les yeux et les gueules de Cerbère. Dans une *cella* richement décorée, à la lumière incertaine des candélabres, cet ensemble devait, dans les fêtes de nuit, produire une impression de majesté surnaturelle ». (*Amelung*).



Fig. 22.

On doit au fanatisme du patriarche Théophile la destruction de ce chef-d'œuvre (391 après J.-Ch.). On prétend que les derniers restes de la statue ont été fondus par Amrou pour en faire des monnaies. Le type du Sarpis alexandrin s'est répandu rapidement. Il suffira d'énumérer, pour s'en convaincre, les nombreuses répliques qui se trouvent dans tous les Musées d'antiquités. Ces répliques, plus ou moins fidèles, sont en marbre, en terre cuite, en bronze.

Outre la colonne colossale que nous pouvons admirer encore, outre les deux obélisques que mentionnent les historiens d'Alexandrie, le Sérapeum devait renfermer une grande quantité d'autels, d'édicules, d'inscriptions, de statues, dont on avait gratifié le dieu pour le remercier de quelque bienfait ou pour implorer sa bienveillance. En effet, malgré tous les vandalismes, les fouilles exécutées sur l'emplacement du temple, depuis 1892, soit par Botti, soit par la mission allemande Sieglin, soit par moi-même, ont mis à jour bon nombre de monuments, dont une partie a été laissée sur place et l'autre transportée au Musée.

Après la destruction et l'incendie du temple (391), les chrétiens, raconte l'écrivain Rufin, s'empressèrent d'enfouir le buste

de Sarapis et toutes les autres idoles sur lesquelles ils purent mettre la main. Ce détail doit être vrai. A Rome, lorsque, par les édits de Constant et de Constantin II (341), les bâtiments païens du Janicule furent incendiés, puis rasés, on fit disparaître tous les monuments qui avaient résisté au feu. Il y a donc lieu d'espérer qu'en poursuivant les fouilles autour du Sérapeum, on pourra encore découvrir bon nombre de monuments.

En dehors de neuf statues debout, tenant en main un cahier, vues par Mimauf vers la moitié du XIX^{me} siècle, il convient de rappeler une statue colossale en granit qu'on a cru représenter Alexandre Aigos, fils du Conquérant, et qui se trouve au Musée du Caire, un groupe colossal acéphale en granit

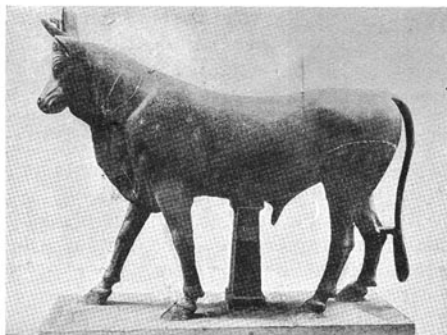


Fig. 23.

(Pharaon debout embrassé en signe de protection [par Osiris], ainsi qu'une statue assise de Ramsès II, une statue agenouillée de Ramsès II embrassant un canope, un scarabée en granit de grandes dimensions. Ces quatre derniers monuments sont actuellement au Musée gréco-romain. Au Musée gréco-romain sont également plusieurs inscriptions ptolémaïques et romaines. Le bœuf Apis en granit noir (fig. 23), érigé par l'empereur Hadrien, qui décore à présent le centre de la salle 6 du Musée, a été découvert à quelques mètres au nord du grand puits carré qui donne accès aux galeries souterraines. Un autel votif en l'honneur de Ptolémée II et de sa femme était au centre d'une petite enceinte sacrée, au nord de la colonne. Entre celle-ci et l'entrée des galeries, on a mis à jour une tête colossale de Sarapis en pierre noire, d'un bon travail; sous les corps des deux sphinx placés actuellement sur l'esplanade, au sud de la



Fig. 24.

colonne, une superbe tête de déesse en marbre blanc, d'époque hellénistique (Musée, salle 12, n° 3908), (fig. 24), ainsi qu'une tête de Sarapis pareillement en marbre (salle 16, n° 3912); du côté nord-est, au bas de l'escalier, dans des couches très profondes, une tête en marbre représentant la reine Bérénice femme de Ptolémée III (Musée, salle 12, n° 3466) ainsi que deux statues en calcaire jaune représentant un personnage qui était chef de la garde-robe royale et ministre des finances sous Ptolémée X (Musée, salle 7, vitr. C). Si on voulait dresser un catalogue détaillé de tous les monuments découverts dans l'enceinte du Sérapeum, on dépasserait de beaucoup la centaine; et il faut

tenir compte du pillage des siècles passés.

La colonne qui domine aujourd'hui le plateau ne semble pas avoir une origine antérieure à l'empereur Dioclétien. Sur le côté occidental de la base, on peut lire une inscription en l'honneur de cet empereur. Le texte de cette inscription a donné lieu à de longues discussions parmi les savants, car la surface du granit est très rongée et plusieurs lettres sont tout à fait illisibles; cependant la lecture en est maintenant presque certaine et d'après les conclusions du dernier éditeur, le prof. Cantarelli, il ressort que le nom du préfet est celui de Πόσ[τουμ]ος.

τὸν [δὲ] ἰσχύοντα αὐτοκράτορα
τὸν πολιοῦχον Ἀλεξανδρείας
Διοκλητιανὸν τὸν ἀνίκητον
Πόσ[τουμ]ος ἑπαρχος Αἰγύπτου.

La colonne aurait été érigée après l'année 297. Cette année-là, une émeute formidable avait éclaté à Alexandrie. Dioclétien assiégea la ville et s'en empara après huit mois de résistance. L'empereur y demeura quelque temps pour réorganiser l'administration de l'Egypte. Il voulut se montrer pitoyable et généreux. Entre autres bienfaits, il ordonna des distributions de pain gratuites aux pauvres. La colonne aurait été érigée en son honneur pour le remercier de sa clémence et de sa générosité.

En effet l'inscription dit :

« *Au très juste empereur, dieu tutélaire d'Alexandrie, Dioclétien invincible, Postume, préfet d'Égypte [a érigé ce monument.]* »

La formule employée dans l'inscription nous laisserait croire que le chapiteau était surmonté d'une statue de l'empereur. Dans la collection Choiseul-Gouffier, on voyait autrefois les fragments d'une statue colossale en porphyre, retrouvés vers le commencement du XIX^{me} siècle au pied de la colonne. On a dit, mais à tort, paraît-il, que cette statue, très remarquable d'après les fragments, pouvait être celle de Dioclétien tombée du haut du chapiteau.

La substruction est constituée par des blocs tirés de divers

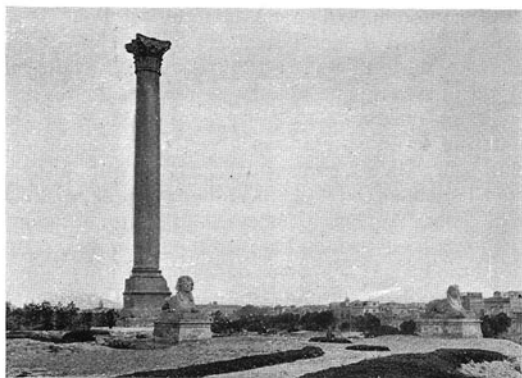


Fig. 25.

monuments plus anciens. Un bloc porte en relief la figure et le nom de Sethi I^{er} (côté ouest); un autre (côté est), une inscription en l'honneur de la reine Arsinoé Philadelphie: il s'agit de la base en granit vert d'une statue qu'un Alexandrin, Thestor fils de Satyros, avait érigée pour la célèbre sœur et femme de Ptolémée II. La hauteur totale de la colonne, y compris la base et le chapiteau, est de 26 m. 85; le fût mesure 20 m. 75 et il a un diamètre de 2 m. 70 en bas, de 2 m. 30 en haut.

Notre colonne a toujours excité l'admiration et l'imagination des voyageurs (fig. 25). Cyriaque d'Ancône (1412) et Léon l'Africain (1491-1517) en ont célébré la hauteur et la grandeur; Pellegrino Brocardi (1557) déclare n'avoir jamais vu une colonne pareille, ni à Rome, ni ailleurs. Le fait extraordinaire qu'on ra-

conte au sujet du chapiteau est le suivant : en 1832, lorsque Eugène de Savoie se trouvait à Alexandrie, vingt-deux individus y seraient montés et, s'y étant assis en cercle, y auraient déjeuné.

On ne s'est pas toujours contenté d'admirer ce beau monument, on a voulu le posséder. En 1737, dans un rapport à Louis XV, on proposait de faire enlever la colonne de Pompée « qui menace ruine (sic) et de la faire transporter en France pour y être élevée avec une statue du roi au-dessus. C'est un des plus grands et des plus anciens monuments des siècles passés, qu'il serait de la gloire du roi de conserver » (1).

Pareil projet avait été formé sous Louis XIV.

Le nom de « Colonne de Pompée » doit avoir été créé par les Francs à l'époque des croisades. Leur érudition très sommaire aurait confondu le lieu où la tête de Pompée avait été ensevelie (Némésion), et aurait transformé la coupole que l'écrivain arabe Abd-el-Latif (1161-1231) prétend avoir vue sur le chapiteau, ou la sphère que, selon des dessins du XVI^{me} siècle, le même chapiteau aurait supportée, en « l'urne précieuse qui aurait renfermé la tête de Pompée ». Cette légende est parente de celle qui plaçait, sans aucun document historique, les cendres de Trajan en haut de la colonne qui porte son nom, et celles de Marc Agrippa sur le fronton du Panthéon.

Dans le terrain avoisinant, on voit partout des restes d'anciennes fondations, des tronçons de colonnes en granit rose ou verdâtre, des fragments architectoniques d'époque romaine, provenant d'une construction colossale (voir de beaux fragments à l'est de la colonne à mi-hauteur de la colline). Non loin de la colonne sont placés les deux sphinx en granit rose d'Assouan (longs respectivement de 3 m. 90 et 4 m. 10) découverts, en 1906, à l'angle sud de l'emplacement, tout près de la ruelle Abou-Mandour. Un peu à l'ouest de la colonne, on pénètre dans les souterrains qui doivent avoir fait partie du Sérapeum. Ce sont de longues galeries creusées dans un rocher sablonneux, revêtues encore en partie de leurs plaques en pierre calcaire avec des niches d'une forme étrange dont le but n'est pas encore bien établi. Ces galeries souterraines sont mentionnées par Rufin (fin du IV^{me} siècle). Toute la partie inférieure, jusqu'au niveau du pavé de l'édifice, est voûtée. Ce soubassement est distribué en vastes corridors et en vestibules carrés et séparés entre eux, qui servaient à diverses fonctions et ministères secrets.

Quelques archéologues y voient les restes de la partie inférieure du bâtiment de la Bibliothèque *fille* et considèrent les niches creusées sur les parois comme des étagères pour les livres.

(1) *Revue historique*, 1906, pag. 3, n. 1.

Ceci peut paraître douteux ; mais il est certain qu'une Bibliothèque était annexée au Sérapeum, et, pour la distinguer de la grande Bibliothèque du quartier royal, on l'appelait la Bibliothèque *filie* ou petite Bibliothèque.

Botti place l'Iseum au nord-ouest de la colonne, entre celle-ci et l'entrée des galeries souterraines, le Sérapeum au sud.

L'archéologue Thiersch, dans un ouvrage dont la publication est annoncée comme imminente, se propose de reconstituer la topographie des monuments qui enrichissaient le plateau. J'espère d'autre part pouvoir bientôt mettre à exécution mon projet d'explorer par des fouilles méthodiques toute la zone qui s'étend vers le sud, actuellement occupée par les *échèches* de Toubgieh.

Après la destruction du Sérapeum par les chrétiens (en 391) on installa sur le plateau un couvent de moines et on y bâtit une église en l'honneur de S. Jean-Baptiste, connue aussi sous le nom d'Angelium ou Evangelium, qui fut détruite, paraît-il, au X^{me} siècle.

BIBLIOGRAPHIE. — Description de l'Egypte t. v. p. 315-328, *La Colonne Dioclétienne* (par SAINT GENIS) p. 508-519, *Description de la colonne dite de Pompée* (par NORRY); MAHMOUD EL-FALAKI, *Antique Alexandrie*, pag. 53-56; BOTTI, *L'Acropole d'Alexandrie et le Sérapeum* (1895); BOTTI, *Fouilles à la colonne théodosienne* (Alexandrie, 1897); BRECCIA, *Les fouilles dans le Sérapeum d'Alexandrie* en 1905-06 (*Annales du Service des Antiquités*, VIII, p. 62-76); LUMBROSO, *L'Egitto dei Greci e dei Romani*, p. 225-233; Cfr. aussi DU TILLI H., *Etude sur la colonne de Pompée à Alex.* Senlis 1875 (pag. 22), *Magasin Pittoresque*, 1834; *Comptes-rendus du Congrès international d'Archéologie*, Caire, 1909, p. 291-293.

LES CATACOMBES

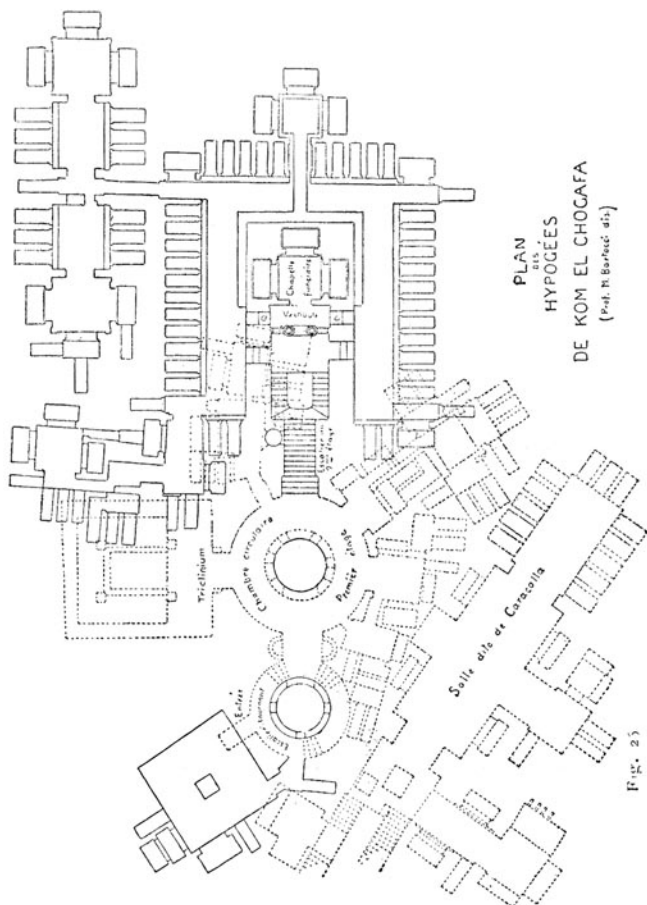
DE

KOM-EL-CHOGAFA

A dix minutes environ du Sérapeum (prendre par la rue de Karmous et ensuite par la rue Abou Mandour) se trouve l'hy-pogée de *Kôm-el-Chogafa* (la colline des tessons). C'est une construction funéraire à trois étages, qui, par la grandeur de son plan, le pittoresque de ses perspectives, par l'art étrange de ses sculptures et de ses reliefs, laisse une profonde impression dans l'esprit du visiteur. Le mérite de sa découverte, bien qu'elle fût due au hasard, en revient entièrement au D^r Botti, qui, depuis 1892, avait signalé Kôm-el-Chogafa comme un centre de recherches archéologiques dans le territoire d'Alexandrie, et y avait fouillé avec persévérance. Ce ne fut qu'après que les carriers eurent pénétré malgré eux dans le souterrain, que celui-ci fut systématiquement déblayé par les soins de Botti. Puis, sous la direction de l'ingénieur Ehrlich, Inspecteur de l'ouest au Ministère des Travaux Publics, on restaura l'ancienne entrée, on allégea la montagne de sable et de débris qui recouvrait le souterrain, et on protégea le monument contre les dégâts éventuels des eaux pluviales, en recouvrant le sol d'une couche d'asphalte. L'intérieur est éclairé à la lumière électrique.

Le tombeau (v. Plan, fig. 26) comprend trois étages superposés, creusés à même le roc ; le plus bas est constamment rempli d'eau, celle-ci s'étant infiltrée, à une époque postérieure, à travers les parois du fond, peut-être à cause de l'affaissement du terrain. Nous avons essayé à plusieurs reprises de l'épuiser et d'en empêcher le retour, mais sans résultat. Dans l'antiquité, un quatrième étage devait exister au-dessus de ceux qui sont aujourd'hui conservés ; cet étage devait se terminer par une construction à ciel ouvert, qui fermait l'entrée du souterrain.

Dès l'entrée, un escalier tournant conduit au palier des chambres du premier étage (fig. 27). A droite et à gauche sont deux niches semi-circulaires, munies de bancs et décorées dans la partie



supérieure d'une grande coquille en relief. Cet élément décoratif, qu'on retrouve encore sur le plafond de l'escalier qui conduit au deuxième étage, est inconnu à l'art égyptien. Il est par contre très fréquent dans les produits industriels en métal de l'âge hel-

lénistique; il fut employé avec prédilection en Egypte pendant la période romaine et très employé aussi par l'art copte. L'escalier était utilisé seulement par les vivants : les morts étaient descendus au moyen de cordes d'abord par les puits d'éclairage, ensuite par les larges ouvertures pratiquées sur ses parois, et introduits enfin dans les chambres des étages inférieurs.

On entre ensuite dans une chambre circulaire, au milieu de laquelle s'ouvre un puits couvert par une sorte de kiosque à



Fig. 27.

coupole, formé d'un parapet et de huit piliers qui se rattachent à la voûte de la chambre. C'est au fond de ce puits qu'on a découvert les cinq têtes en marbre, aujourd'hui au Musée et dont les moulages en plâtre sont exposés ici.

Autour de cette rotonde s'ouvrent des chambres avec sarcophages, *loculi* ou niches pour les urnes cinéraires. Les petites excavations qu'on observe sur les parois étaient destinées à recevoir des lampes, dont la fumée a laissé des traces évidentes.

Dans la grande salle, à gauche de l'entrée, se trouve le *triclinium funèbre*, c'est-à-dire la salle où les parents du défunt s'assemblaient pour un repas funéraire, les jours consacrés au culte des morts

(pour les Romains, le jour des violettes = dies violæ; le jour des roses = dies rosæ, et autres).

La salle mesure 8 m. 50 sur 9 mètres. Le plafond est soutenu par des piliers. Le *triclinium* conserve son aspect originel. Les trois lits, ainsi que les piliers qui soutiennent le plafond, sont travaillés à même le roc. La table, probablement en bois, devait se trouver au milieu, entre les trois lits. Les lits étaient garnis de matelas, à chaque réunion.

On sort du *triclinium* et on va jusqu'à l'escalier qui descend au deuxième étage.

De ce point, on jouit d'une vue aussi pittoresque qu'évocatrice



Fig. 28.

sur la partie centrale qui est la plus importante de la tombe (fig. 28). La voûte de cet escalier monumental est décorée d'une grande coquille en relief. Plus bas, l'escalier de quinze degrés se divise en deux parties qui descendent à droite et à gauche d'une grande niche en forme de coquille, rappelant le trou du souffleur des théâtres. Ce trou masque un autre escalier envahi par l'eau, qui descend au troisième étage. Arrivés au bas de l'escalier, nous nous trouvons en face du vestibule de la chapelle funéraire proprement dite.

La façade de ce vestibule est supportée par deux colonnes égyptiennes à faisceaux de papyrus et à chapiteaux fleuris. Dans les parois de droite on a ménagé, aux angles, deux piliers de style égyptien avec chapiteaux, dans lesquels les papyrus sont mélangés à des feuilles d'acanthe.

Colonnes et chapiteaux supportent une corniche décorée d'un disque solaire ailé, avec les uraeus entre deux faucons, et avec une sorte de frise denticulée. Au-dessus de la corniche se trouve un fronton à voûte très aplatie, orné d'un simple disque solaire. Dans les parois latérales du vestibule, on voit deux niches qui affectent la forme de portes égyptiennes, et où se trouvent encore en place deux statues en calcaire blanc, l'une de femme (à gauche), l'autre d'homme (à droite). Le type de la tête de ces deux personnages ne rappelle que de loin le type égyptien, mais les statues mêmes ont été travaillées selon les principes et les modèles de l'art égyptien. Ainsi que l'a signalé le professeur von Bissing, le type et la coiffure nous rappellent les têtes en plâtre des deux premiers siècles de notre ère et les célèbres portraits du Fayoum. Nous pouvons ajouter que la tête de l'homme présente, dans la technique, des analogies remarquables avec celles de deux bustes en plâtre trouvés dernièrement dans un tombeau à Souk-el-Wardian (v. Musée, salle 12, n. 3337 et 3339). Selon von Bissing les deux statues, ainsi que les modules de l'architecture et la décoration générale, nous engagent à placer l'origine du monument dans la période comprise entre Vespasien et Hadrien. Une porte, surmontée d'une corniche ornée du disque solaire ailé et d'une frise d'uraeus, est percée dans le fond du vestibule ; or cette frise est très fréquente dans l'architecture égyptienne des basses époques.

A droite et à gauche, sur des socles qui affectent la forme d'un naos égyptien, se trouvent sculptés en bas-relief deux gros serpents ou dragons barbus, coiffés de la double couronne (pschent) et ayant à côté d'eux le caducée, symbole d'Hermès ou Mercure et le thyrses, symbole de Dionysos ou Bacchus. Dans ces serpents nous devons voir non seulement des agathodémons (bons génies),

mais encore les serpents sacrés d'Osiris et de Dionysos (dieux des morts) et d'Hermès (le guide des morts).

Au-dessus des dragons, on remarque des boucliers, avec une tête de Gorgone se détachant d'une sorte d'égide. Probablement on voulait, par ce symbole terrifiant, éloigner de la tombe les méchants et les voleurs.

La chambre contient trois niches placées sur un socle, occupant les trois faces de la chambre. Dans chaque niche se trouve

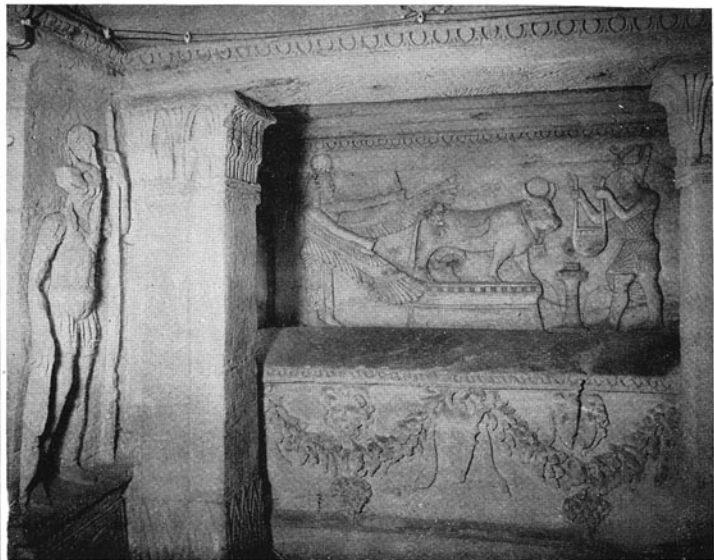


Fig. 29.

un sarcophage taillé, ainsi que le couvercle, à même la roche sablonneuse. Ils sont à peu près semblables ; celui de la niche du fond ne diffère des autres que par les détails de l'ornementation.

Il a, sur la face antérieure, un feston de fleurs ; au-dessus de la guirlande, au centre, se trouve une figure de femme couchée qui représente peut-être la défunte à laquelle le sarcophage était destiné. Aux anneaux qui soutiennent la guirlande sont suspendus deux masques, de Silène à droite, de Méduse à gauche. La partie antérieure du couvercle est décorée d'un feston

horizontal en relief, formé par deux feuilles et des fruits de lierre et d'olivier.

Les deux sarcophages des niches latérales sont tout à fait identiques l'un à l'autre. Sur la face antérieure il y a un feston formé de grappes de raisin, se terminant par des rubans. Au milieu, un crâne de bœuf est suspendu à un anneau; à droite et à gauche, au-dessus du feston, on remarque deux têtes de Méduse. La partie antérieure du couvercle est décorée d'un méandre (fig. 29).

Les couvercles de ces sarcophages, décorés aux angles de petits acrotères ou oreilles, sont simulés, car il était à craindre, vu la nature friable du rocher, qu'on les brisât en les soulevant. L'architecte a trouvé un moyen aussi pratique qu'adroit de remédier à cet inconvénient. Il a creusé du dehors, dans la galerie qui entoure la chambre funéraire, des ouvertures correspondant aux dits sarcophages, puis il a vidé l'intérieur de ceux-ci. De cette façon, les cadavres n'entraient pas dans la petite chapelle, ou bien ils y étaient seulement déposés un instant pour les dernières prières de la cérémonie. Ils étaient portés dans leur tombe par le corridor extérieur.

Sur les parois de chaque niche, au-dessus des sarcophages, il y a un relief central et deux reliefs latéraux plus petits. Ces motifs sont travaillés au ciseau en ronde-bosse d'un art franc, mais un peu mou. Certains détails sont encore actuellement relevés de couleurs. Les sujets présentent un caractère religieux et funéraire, mais il est à présumer que, ni le propriétaire de la tombe, ni l'artiste qui l'a exécutée, n'étaient en état de comprendre la valeur des symboles qu'ils tâchaient de reproduire d'après les monuments de l'époque pharaonique.

La scène représentée sur la paroi centrale de la niche du fond nous montre Osiris momifié, coiffé du bandeau royal et de l'uraeus, étalé sur un lit de mort; ce lit a la forme d'un lion qui porte la couronne osirienne, surmontée du disque solaire et qui tient dans ses griffes de devant la plume, symbole de la déesse de la vérité. On voit, sous le lit, les trois canopes qui devaient contenir les entrailles du défunt: l'un a le couvercle à tête d'épervier, un autre à tête humaine, le troisième à tête de chien. Derrière le lit, Anubis, le dieu de l'embaumement à tête de chien, se tient debout, le disque avec deux uraeus sur la tête, dans la main gauche un godet lotiforme flanqué de deux serpents, avec une anse en forme d'étrier. Du godet sort une plante de nymphaea. La main droite du dieu plane sur la momie.

A la tête du lit est Thot (dieu de l'écriture et de la science, représenté par un corps humain à tête d'ibis), tenant un sceptre

et un vase et offrant au mort, comme symbole de la résurrection, le signe de la vie. Aux pieds du lit se trouve Horus (dieu solaire à tête d'épervier), qui tient lui-même un sceptre et un vase, mais il n'a pas dans les mains de signes symboliques. Dans la petite paroi de droite, se trouve représenté un prêtre, coiffé de deux hautes plumes, vêtu d'une peau de panthère jetée sur une longue robe, offrant un bouton de lotus et une coupe avec une aiguère à une femme, qui est coiffée d'une grande perruque avec bandeau, surmontée du disque solaire.

Elle lève les deux mains, les paumes tournées vers son visage. Entre le prêtre et la femme, qui fait le geste de recevoir les offrandes, est un autel ayant la forme d'un faisceau de papyrus. Dans la paroi de gauche, on voit un prêtre lisant, dans son rouleau, des prières, devant un personnage debout (le défunt) qui tient de la main droite un objet mal caractérisé. Sur l'autel qui est entre les deux personnages est placé un vase, duquel sortent des plantes (ou des flammes ?). Dans l'homme et la femme on serait tenté de voir le couple propriétaire de la tombe, ou en tout cas le couple enseveli dans le sarcophage du centre. Le disque solaire ne serait que le signe de leur déification après la mort. Les prêtres sont évidemment, par leurs gestes et par leur habillement, des prêtres des morts.

Dans la paroi principale de la niche de droite, on remarque un personnage coiffé de la double couronne royale, orné d'un collier, vêtu d'une robe qui couvre le corps jusqu'au-dessus des genoux. Il est debout devant un autel ayant la forme d'un corymbe de papyrus, et il présente une offrande dans une sorte de vase, qu'il tient des deux mains par les anses, au dieu Apis qui se dresse sur un piédestal devant lui. Le bœuf Apis a le disque solaire entre les cornes et un tout petit naos suspendu au cou. Sur sa poitrine est gravé un croissant. Sur l'autel on voit des offrandes (gâteaux ou encens). Derrière l'Apis, Isis, debout, tient de la main droite la plume symbolique de la vérité, et déploie ses ailes en signe de protection. Elle est habillée d'une longue robe richement décorée, porte la longue perruque féminine avec l'uraeus sur le bandeau qui ferme la coiffure au-devant du front. La tête est surmontée du disque solaire.

Sur la petite paroi de droite on remarque deux figures séparées par un autel papyriforme et représentant, l'une, un dieu cynocéphale avec le disque sur la tête, l'autre, un dieu à visage humain enveloppé dans le maillot des momies, et portant sur la tête le disque solaire. Dans la petite paroi de gauche est représenté un personnage qu'on peut identifier avec un roi faisant des offrandes à une divinité (Osiris ou Chons). Le roi tient dans une

main le sceptre, dans l'autre la plume de la vérité qu'il présente au dieu. Sur l'un des reliefs le roi est représenté ayant la tête surmontée du disque solaire flanqué d'uraeus; sur l'autre relief il est coiffé de la couronne appelée hem-hem. Les bandelettes dont le dieu Chons est enveloppé sont distribuées en bandes diagonales formant des losanges. Dans les losanges sont représentées des images divines, des têtes humaines, des étoiles, des fleurs, etc.

Les scènes reproduites par les bas-reliefs de la niche de gauche sont pareilles à celles que nous venons de décrire. Seulement dans la scène représentée sur la petite paroi de droite, l'une des divinités n'est pas à tête de chien ou de singe, ainsi que dans le relief correspondant, mais à tête de faucon. Les quatre divinités représentées sur ces deux reliefs sont les fils d'Horus, qui, en leur qualité de divinités canopiques, veillent sur les entrailles des momies.

A droite de la porte d'entrée, debout sur un socle, se tient Anubis, avec tête de chien et corps humain, en dieu guerrier, revêtu de la cuirasse romaine et portant suspendu en bandoulière le glaive court des légionnaires. Il tient du bras droit un bouclier et de la main gauche une lance romaine.

De l'autre côté de la porte, on a placé Set-Typhon ou Makedon à tête de loup, le corps terminé en dragon, debout sur un socle et vêtu en soldat romain. Ces divinités appartiennent spécialement au panthéon gréco-romain et complètent de la façon la plus heureuse le mélange curieux des formes gréco-romaines et égyptiennes, mélange qui fait de l'architecture et des sculptures de ce tombeau, un ensemble unique en son genre.

La date la plus probable qu'on peut fixer pour l'origine de la tombe est la période comprise entre les empereurs de la famille des Flaviens et Hadrien (c'est-à-dire entre la fin du premier siècle ap. J.-Ch. et la première moitié du II^{me} siècle).

Les personnages qui représentent les deux statues placées dans le vestibule et reproduisent les reliefs (l'homme et la femme à qui les prêtres des morts adressent des prières), sont les propriétaires primitifs de la tombe. Rien ne dit qu'ils aient été des personnages très remarquables, mais évidemment ils devaient être assez riches. Qu'ils aient été grecs ou romains ou, comme il est probable, égyptiens, ils suivaient ces tendances syncrétiques qui tâchaient de fondre, sans y réussir, et mêlaient dans un ensemble peu organique, les croyances et les formes artistiques grecques avec les croyances et les formes artistiques de l'Orient.

On sort de la chapelle funéraire et du vestibule pour entrer dans la galerie qui en fait le tour. On passe par la porte de

droite, au pied de l'escalier monumental. Sur les parois de cette galerie, s'ouvrent de nombreux *loculi*, dont plusieurs sont encore clos et dont les dalles gardent les anciennes inscriptions, peintes en noir ou en rouge, indiquant le nom et l'âge du mort. En général, les *loculi* renfermaient plusieurs cadavres (de deux à quatre). Dans quelques niches, des urnes sont encore en place; elles gardent les cendres de ceux qui avaient préféré la crémation à l'inhumation.

De cette galerie s'en détachent d'autres, qui donnent accès à des chambres semblables à la chapelle centrale, mais dépourvues de toute ornementation.

Il semble que la tombe, à l'origine, n'avait pas le plan complexe que nous constatons aujourd'hui. Plusieurs chambres et galeries paraissent avoir été ajoutées à des époques successives. L'agrandissement de la tombe serait dû ou bien à des familles qui s'en étaient successivement emparées ou même, d'après l'opinion de von Bissing, à quelque entrepreneur de pompes funèbres.

D'ailleurs il n'est nullement nécessaire de supposer que cet agrandissement est dû à ces causes. Il peut se faire que la tombe ait servi aux membres d'une même corporation funéraire.

On remonte l'escalier monumental.

Par une ouverture pratiquée dans une des petites chambres qui s'ouvrent sur le pourtour de la galerie, on peut pénétrer dans un autre tombeau formé d'un long escalier d'accès (provisoirement bouché), d'un grand puits quadrangulaire très profond, d'une galerie latérale, où on remarque des sarcophages et des restes assez intéressants de peintures, puis d'une vaste salle dont les parois sont garnies de plusieurs rayons de *loculi*. Les fresques qui décorent cette tombe sont très voisines, au point de vue du style, des reliefs de la tombe d'à côté.

Dans la niche, qui s'ouvre dans la paroi nord-ouest de la galerie latérale, on observe au-dessus du sarcophage, la scène suivante peinte sur une épaisse couche de stuc blanc, dont toute la surface du sarcophage et de la niche était recouverte.

Isis et Nephtys, se faisant face et les ailes déployées, protègent la momie d'Osiris. Elles portent, comme d'habitude, la longue tunique collante, et ont sur la tête le disque solaire entre deux cornes de vache. A droite et à gauche, derrière les déesses, se tient debout un homme ayant la tête surmontée par deux cornes. Le sceptre qu'il tient dans la main droite indique en lui un roi ou un dieu, mais il n'est pas possible de l'identifier.

De même, on ne peut pas donner un nom aux figures assises sur un trône, peintes sur les petites parois latérales. Au-dessus de ces images court, tout autour, une guirlande de simples feuilles oblongues.

Les deux pilastres sont également peints. En bas un dessin représentant un grillage; en haut, dans la paroi intérieure, l'oiseau-âme, c'est-à-dire un oiseau à tête humaine sans la barbe, avec le disque solaire entre deux cornes et l'uraeus; dans la paroi extérieure, Horus-Re (désigné comme tel par le faucon peint au-dessus de lui, à gauche). Il est debout sur une fleur de lotus, et il tient une fleur de lotus dans sa main droite.

Sur le plafond on remarque les maigres vestiges de deux divinités féminines, et au milieu d'elles, deux ailes accrochées à une roue. Le fronton est décoré de figures symboliques; au-dessous d'un disque solaire est peinte une coupe d'où semblent sortir des flammes; à droite et à gauche de ce vase sont deux sphinx se faisant face. Chacun d'eux tient la patte droite sur une roue. On doit y voir le griffon de la déesse Némésis, ou mieux encore la déesse Némésis elle-même sous son aspect zoomorphe.

On appelle cette tombe la salle de Caracalla; en voici la raison: on y a trouvé une très grande quantité de crânes et d'ossements de chevaux et d'hommes, et feu Botti, pour en expliquer la présence, se référait au massacre de la jeunesse d'Alexandrie ordonné par Caracalla. Les malheureux jeunes gens, poursuivis par les soldats de l'empereur, auraient espéré se sauver en se cachant, avec leur chevaux, dans les catacombes, mais hélas! ils auraient été tués dans leur refuge à coup de pierres.

L'hypothèse n'est pas invraisemblable, mais elle pourrait bien ne pas correspondre à la réalité.

Sur le sommet de la colline qui couvrait les hypogées, existait autrefois une large mosaïque à dessins géométriques. Les intempéries des saisons et les fouilles projetées, nous ont poussés à la transférer au Musée. De cette esplanade, on a une belle vue sur le port, sur les faubourgs occidentaux de la ville et sur le lac Mareotis.

BIBLIOGRAPHIE. — Les *Bas-reliefs de Kôm el-Chougafa* édités par la Société Archéologique d'Alexandrie. Texte par FR. VON BISSING. Dessins par GIL-LIÉRON; *Die Nekropole von Kôm-esch-Schugâfa*, Ausgrabungen und Forschungen herausgegeben von E. SIEGLIN, bearbeitet von TH. SCHREIBER, Leipzig, 1908 Band I Text S. XVI, 417 in Gross-Folio, Band II S. VIII u. 70 Tafeln.

LA NÉCROPOLE D'ANFOUCHY

On arrive à la nécropole d'Anfouchy en partant de la place Mohamed-Ali et en suivant les rues Franque, Masquid Terbana, et Ras-el-Tin. Les deux plus importants hypogées de cette nécropole nous offrent un beau spécimen des tombes alexandrines d'époque ptolémaïque, ainsi que des échantillons très intéressants de peintures murales de la même époque. Les deux hypogées, qui sont indépendants l'un de l'autre, sont creusés dans le rocher et présentent une analogie frappante dans leur plan comme dans leur décoration. Nous désignerons par I le souterrain du sud et par II celui du nord (voir le plan annexé, dressé par l'Ing. E. Simond Bey) (fig. 30).

I. Par un escalier creusé à même le rocher et dont les deux rampes se rencontrent presque à angle droit, on pénètre dans un *atrium* quadrangulaire sur lequel se dégagent deux tombeaux dont les directions sont respectivement sud-est et nord-est. En dehors de l'*atrium* qui est commun, chacun des deux tombeaux est formé d'un long vestibule destiné aux cérémonies du culte funéraire et d'une chapelle mortuaire plus petite, à laquelle on accède par un escalier de deux ou trois marches.

Nous descendons la première rampe de l'escalier, dont le plafond était voûté, et nous nous arrêtons sur le palier. Les parois latérales sont couvertes d'un enduit en stuc, sur lequel est peinte une décoration représentant un socle qui repose sur une base de couleur jaune grisâtre imitant des dalles d'albâtre; au-dessus du socle, se trouvent des rectangles représentant une construction en *opus isodomum*. Dans la partie supérieure des parois du palier étaient peintes deux scènes, dont la première (à gauche de l'escalier) est complètement effacée. L'autre nous présente le dieu Horus à tête de faucon, debout, tourné de gauche à droite, coiffé du khaft, et cherchant à entraîner un personnage (le

défunt) vers un but qu'il indique de la main droite (l'occident ou région de la mort). Le défunt, habillé d'une longue robe et coiffé d'une sorte de casque, regarde, à droite, un personnage debout qui semble lui parler, et lui présente, de la main gauche, un vase. Ce personnage vêtu d'une robe couvrant la poitrine et le corps jusqu'aux genoux, coiffé d'une perruque entourée d'un cercle d'or se terminant par un ruban derrière la nuque et par un uraeus sur le front, doit représenter, selon l'opinion la plus probable, Osiris. Derrière lui est représentée Isis debout,

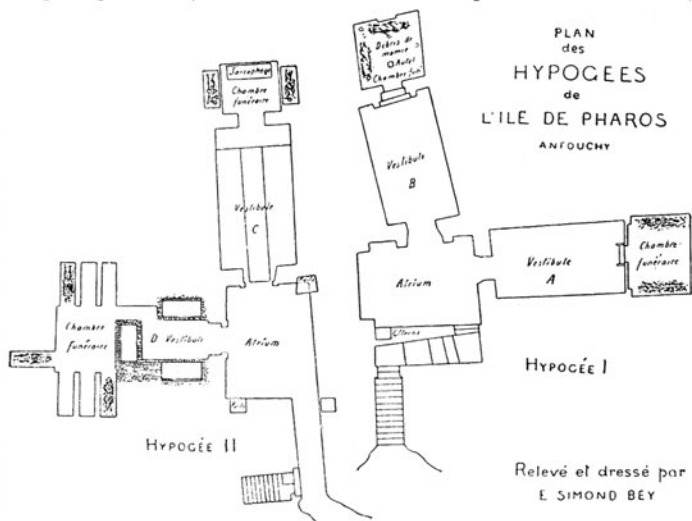


Fig. 30.

regardant également le défunt; elle est vêtue d'une longue robe qui laisse voir les seins et un bras; elle est coiffée d'un cercle d'or et du bandeau. Ce serait, paraît-il, la scène de l'eau lustrale.

En descendant la deuxième rampe dont la voûte est décorée d'éléments géométriques à base de losanges, on observe, en face de soi, sur le haut de la paroi, un troisième tableau, dont la moitié de droite est seule visible. Cette scène devait représenter l'introduction du défunt devant Osiris, dieu des morts. Osiris est représenté assis, de droite à gauche, sur un trône très orné. Le dieu est dans son enveloppe de momie, coiffé de la mitre solaire, il tient le *flagellum* et le sceptre divin. Derrière lui, le chien Anubis assiste à la réception et regarde la scène. La figure

debout qui s'avance au-devant d'Osiris est Horus, qui, tenant de la main droite un vase, introduit, chez le dieu des morts, le défunt dont la figure est presque complètement effacée. — On entre dans l'*atrium*, lequel mesure 5 m. 40 sur 4 m. et dont les parois conservent des vestiges de l'ancienne décoration dans le même style que celle des parois de l'escalier, style connu sous le nom de premier style pompéien ou style à incrustations.

On a, à droite, la porte d'entrée de la tombe A (voir le plan). Le vestibule est de forme à peu près quadrangulaire. L'ornementation des parois, enduites seulement d'une couche blanche, ne semble pas avoir été achevée pour des raisons qui nous échappent, mais elle garde des inscriptions et des dessins peints en noir (*dipinti*) qui ne manquent pas d'intérêt. Ces « *dipinti* » semblent avoir été tracés par quelque ouvrier qui travaillait dans l'hypogée, peintre improvisé qui a dessiné des navires et même une tête humaine, peut-être le portrait ou la caricature d'un de ses collègues. Voir sur la paroi de gauche l'image (*ouia*) d'Antiphile exécutée par Diodore qui est aussi, naturellement, l'auteur de l'inscription. Sur la paroi de droite on observe une barque avec sa voile déployée et un navire que de récentes recherches ont confirmé représenter un navire de combat, à tourelle, la « *navis turrita* » des Romains.

Au milieu de la paroi du fond, s'ouvre la porte de la chambre funéraire à laquelle on accède par un escalier de deux marches. L'architrave de la porte était formée par une frise d'uraeus et était surmontée du disque solaire ailé. L'intérieur, qui est sombre, est dépourvu de toute décoration. Sur le sol gisent encore deux momies dans un état complet de décomposition.

Nous revenons dans l'*atrium* pour pénétrer dans la tombe B, la mieux conservée comme aussi la plus joliment décorée (fig. 31). On constate, d'abord, que l'on est en présence d'une chambre qui a reçu deux décorations successives. En certains endroits, l'enduit le plus récent est tombé et laisse voir à nu une décoration plus ancienne qui était constituée, ainsi que celle de l'escalier, par un socle assez haut, imitant des dalles en marbre ou en albâtre, reposant sur une base jaune grisâtre. Au-dessus du socle, jusqu'à la corniche, il y a des rectangles reproduisant une construction en *opus isodomum*. Les blocs rectangulaires ont le contour peint en rouge brun. La décoration postérieure est formée par un socle imitant un revêtement en albâtre, mais l'espace entre ce socle et la gorge qui couronne la paroi présente une ornementation aussi riche que variée. Sur le socle reposent trois bandes de petits carrés peints en blanc et noir, disposés en damier, puis une bande étroite imitant un revêtement en albâtre. Les trois

bandes de petits carrés et la zone d'imitation d'albâtre se répètent par deux fois, de façon à remplir tout l'espace compris entre le socle et la gorge.

Dans le damier, à distances égales, sont peintes en jaune des couronnes de divinités égyptiennes. Le plafond en voûte légère semble garder sa décoration primitive, constituée par des octogones jaunes réunis par des carrés peints en noir.

A droite et à gauche de la porte de la chambre funéraire, on remarque deux bases surélevées, sur lesquelles sont disposés deux sphinx au repos. Le tympan qui surmonte la porte est cintré, avec une frise de denticules. Dans le champ du tympan plane le disque solaire (fig. 31).

L'architrave repose sur deux piliers, qui sont censés être construits avec des blocs noirs et blancs et qui se terminent par des chapiteaux lotiformes. On monte à la chambre funéraire par un escalier de deux marches. L'ouverture de la porte intérieure se resserre et la corniche est formée par une frise d'uraeus. Au milieu de la chambre, on a trouvé en place un autel en calcaire. Au centre de la paroi du fond, on remarque un petit naos qui contenait probablement une idole ou des offrandes. Le plafond, qui a reçu lui aussi deux couches successives de peinture, était richement décoré de carrés et de rectangles, imitant des caissons sculptés, à l'intérieur desquels étaient reproduites des scènes mythologiques. En regardant avec attention on voit de nombreuses traces de figures humaines à l'intérieur des espaces carrés ou rectangulaires; mais il est impossible, malheureusement, d'identifier les scènes qui s'y trouvaient représentées. Sur les parois, on retrouve, à peu de chose près, la décoration du vestibule.

L'entrée du souterrain II est immédiatement à gauche de celui que nous venons de décrire. On arrive dans l'*atrium* par un escalier de huit marches et par un couloir de 5 mètres environ de longueur. L'*atrium* est quadrangulaire, mais le plan en est irrégulier. Sur l'*atrium* s'ouvrent deux tombeaux. Celui qui se trouve à gauche de l'entrée présente des remaniements évidents. Nous entrons dans le tombeau C (voir le plan), dont la porte est couronnée par une architrave en blocs de calcaire, derrière laquelle s'ouvre une lucarne. Le vestibule à forme rectangulaire est muni de bancs larges, légèrement élevés au-dessus du sol. La décoration des parois de l'escalier, comme celle du vestibule, était traitée dans le plus ancien des deux styles que nous venons d'observer dans le tombeau I. Le plafond avait une ornementation géométrique à base de losanges, pareille à celle qu'on a vue au plafond de l'escalier du premier souterrain. La

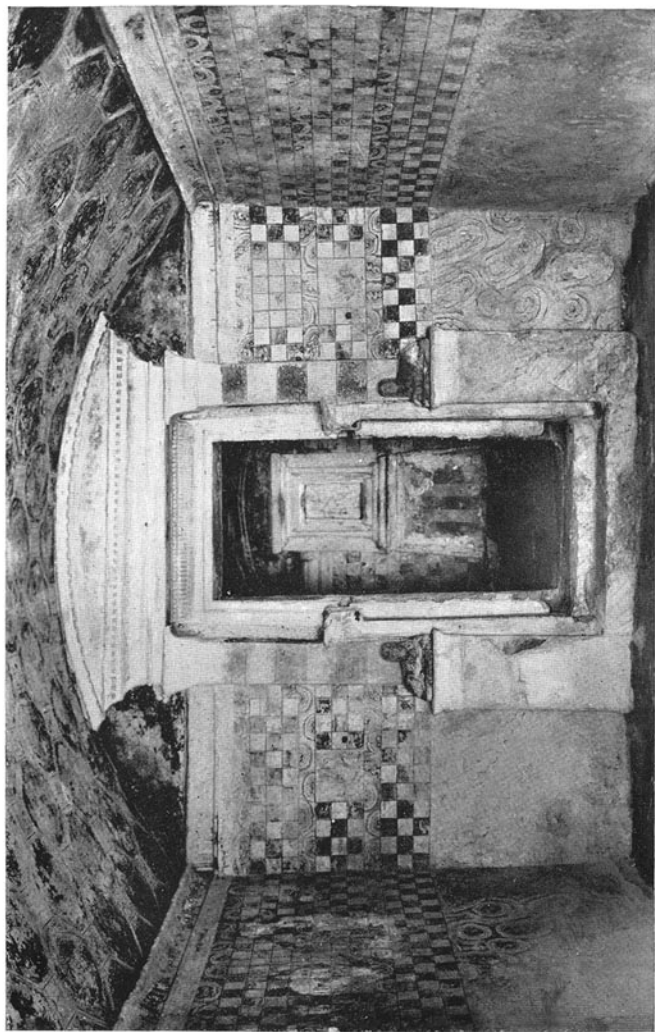


Fig. 3r.

chambre funéraire est petite, basse et occupée, en grande partie, par un sarcophage en granit où repose une famille toute entière.

Le tombeau D mérite une attention spéciale si l'on veut comprendre la transformation qu'on lui a fait subir quelques siècles après sa construction primitive. La tombe la plus ancienne était formée d'une chambre rectangulaire dont les parois étaient décorées dans le style à incrustations (orthostate à dalles d'albâtre, et blocs rectangulaires disposés en assises égales). La décoration de la voûte imite des caissons sculptés ayant la forme d'octogones et reliés entre eux par de petits carrés. Sur cette tombe, sans doute d'époque hellénistique, on a greffé à l'époque romaine une construction nouvelle en briques cuites avec trois sarcophages. Cette construction ne cache pas complètement l'ancienne décoration, qui est encore assez bien conservée dans la chambre funéraire primitive (entrer par le passage à droite du sarcophage du milieu).

BIBLIOGRAPHIE. — BOTTI, *Description sommaire de la nécropole d'Anfouchy*, in Bull. Soc. Arch. d'Alex., n. 4, p. 16-36; R. M. BLOMFIELD, *Sketch of Ancient War-Ship on Wall of Tomb near Anfushi Bay*; SCHIFF, *Alexandrinische Dipinti*, Erster Teil, Leipzig, Hirschfeld, 1905; ASSMANN E., *Die Schiffsbilder von Althiburnus und Alexandria*, in Jahrbuch d. k. d. a. Instituts, XXI, pag. 107-115.